L'AVENTURIÈRE

DES COLONIES,

DRAME EN CINQ ACTES, PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

PAR MADAME

MARIE RATTAZZI,

NÉE BONAPARTE WYSE.





FLORENCE.

IMPRIMERIE DES SUCCESSEURS LE MONNIER,

Rue San Gallo, n° 33.

1867.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PROLOGUE.

Une plantation.

Premier Acte.

La dot, la famille, le mari.

Deuxième Acte.

Le mariage de la Créole.

Troisième Acte.

Bade : le salon de conversation.

Quatrième Acte.

Une mine en Alsace.

Cinquième Acte.

Le châtiment.

L'action se passe de nos jours.

(*Prologue*) à l'Ile Bourbon. — Une plantation.
Le 1er Acte, à Paris (16 ans après). — Un salon.
Le 2e Acte, à Paris. — Un salon.
Le 3e Acte, à Bade. — Salon de conversation.
Le 4e Acte, En Alsace. — Place de village.
Le 5e Acte, à St-James. — Salon.

PERSONNAGES.

JOHN BRADSTON, négrier.
LE COMTE DE CERNY, planteur.
MONSIEUR TAYEUR, banquier.
ALEXIS TAYEUR, son fils.
MONSIEUR DE LAUMÉNIL, vieux savant.
LE PRINCE D'ARMAGNE.
DE KERKADEC.
LE DOCTEUR SANCTUS.
LAVERPILLIÈRE.
NOËL, nègre, vieil esclave.
SAUVAGE, peintre.
STODEL, musicien.
MAGARTHY, Baronne de Saint-Denis.
MÉZÉLIE, sa fille.
MADAME TAYEUR.
LA COMTESSE DE CERNY.
MADAME CLARA DORIA.
MADAME DU TILLEUL.
LOUISE, femme-de-chambre.
TROIS NÈGRES, accessoires.
JEAN } domestiques blancs.
PIERRE }
1er, 2e, 3e MINEURS, ouvriers.
INVITÉS, CHŒUR DE MINEURS, ESCLAVES NOIRS, DOMESTIQUES BLANCS.
PAYSANS, PAYSANNES, ETC.
DEUX GENDARMES.
UN HOMME INCONNU.
UNE DAME.
UN COURRIER.

PROLOGUE.

Une plantation.

Quatre heures du matin. Une plantation, Case élégante à droite. Bouquets d'arbres exotiques. Massifs épais et magnifiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Comte de CERNY, *puis le Négrier* BRADSTON.

CERNY *(faisant sonner sa montre).*

Quatre heures du matin bientôt. — Bradston m'a dit à quatre heures sonnant. — Il ne sera pas encore arrivé.

BRADSTON

(paraissant tout-à-coup hors d'un massif).

Vous vous trompez : me voilà.

CERNY.

Vous êtes plus qu'exact, Monsieur.

BRADSTON.

En affaires, M. le Comte, ce n'est point assez d'être à l'heure: il faut être avant l'heure. Vous avez su mon arrivée à l'île Bourbon.

CERNY.

J'ai reconnu votre brick à la manière dont il est mâté.

BRADSTON.

Oui, nous sommes forcés d'avoir notre mâture à part, nous autres marchands de bois d'ébène.

CERNY.

D'habitude je vais vous trouver, mais aujourd'hui c'est chose impossible. J'ai été forcé de vous écrire.

BRADSTON.

Impossible?... pourquoi?

CERNY.

Ma femme est gravement malade.

BRADSTON.

Alors prenez garde au vent d'Ouest.

CERNY.

Connaissez-vous un moyen de s'en garantir?

BRADSTON.

Oui.

CERNY.

Lequel?

BRADSTON.

C'est de fermer ses fenêtres.

CERNY.

Voyez, de peur qu'on ne les ouvre, non seulement je les ai fermées en dedans, mais j'ai fait mettre des cadenas en dehors.

BBADSTON.

Bonne précaution. Venons à nos affaires. Il vous faut douze nègres, neuf hommes et trois femmes; j'ai cela de premier choix.

CERNY.

Et cela me coûtera....?

BRADSTON.

21,000 francs: deux mille francs les hommes, mille francs les femmes.

CERNY.

C'est cher.

BRADSTON.

Plaignez-vous, je vous le conseille! vous savez bien que depuis le droit de visite le prix a doublé; puis, ce que je vous donne, ce n'est ni Guinée, ni Congo; c'est du Zanguebar, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus solide. Cela a résisté à soixante-sept jours de traverséé; sur trois cent quarante, tant suicidés que morts du typhus, j'en ai jeté cent-dix à la mer: aussi ce qui reste c'est du fer.

CERNY.

Bradston, il y a dix ans que nous faisons des affaires ensemble, et je sais que je puis m'en rapporter à vous quand vous dites: c'est bon. Je vous donnerai 20,000 francs pour vos douze nègres, et tout sera dit.

BRADSTON.

Ce sera comme vous voudrez; mais, foi d'homme d'honneur, il n'y a pas un de ces coquins-là qui ne me coûte une barrique d'eau-de-vie.

CERNY.

Et quand me les amenez-vous?

BRADSTON.

Cette nuit. Ce n'est pas une marchandise qui se débarque au jour, comme du sucre ou du coton.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAGARTHY. (*Costume de nuit, tout blanc, extrêmement coquet, madras sur la tête noué à la manière créole.*)

MAGARTHY (*sur la porte*).

Maître !

CERNY (*tressaillant*).

Qu'y a-t-il?

MAGARTHY.

La maîtresse est inquiète et vous demande.

CERNY (*inquiet*).

Va-t-elle plus mal?

MAGARTHY (*avec amertume*).

Au contraire, rassurez-vous; mais vous savez que loin de son mari elle ne saurait vivre.

CERNY (*avec une certaine irritation*).

Magarthy!

MAGARTHY (*avec innocence*).

Maître!

CERNY.

Bien. J'y vais! (*A Bradston.*) A ce soir, c'est parole donnée.

BRADSTON.

Oui. (*Cerny rentre. Magarthy va le suivre.*)

BRADSTON (*impérativement à Magarthy*).

Reste!

SCÈNE III.

BRADSTON, MAGARTHY.

MAGARTHY.

Que me voulez-vous?

BRADSTON.

En vérité, je te trouve charmante! Ce que je te veux? Il y a dix-huit mois que je ne t'ai vue, et tu me demandes ce que je veux! Pardieu! je veux te revoir.

MAGARTHY (*s'approchant*).

Parle vite, et surtout parle bas, John.

BRADSTON.

Et pourquoi toutes ces précautions?

MAGARTHY.

Derrière cette fenêtre le maître pourrait nous entendre.

BRADSTON.

Oh! oh! nous le craignons donc bien ce maître?

MAGARTHY.

J'ai peur d'être punie si l'on sait que je t'écoute.

BRADSTON.

Punie, toi?

MAGARTHY.

Ne suis-je pas esclave?

BRADSTON.

Esclave.... ou maîtresse ?

MAGARTHY.

Que veux-tu dire?.... je ne te comprends pas.

BRADSTON.

Eh! connu. Il est important que nous nous comprenions: je veux une explication.

MAGARTHY.

Avec moi?

BRADSTON.

Avec toi, oui. Pourquoi, depuis hier que tu sais que je rôde aux environs, n'as-tu pas trouvé moyen de venir me parler?

MAGARTHY.

Ma maîtresse se meurt: je ne puis la quitter.

BRADSTON.

Ce n'est pas moi que l'on trompe, Magarthy. Il s'est passé en mon absence quelque chose que tu ne me dis pas.

MAGARTHY.

Tu es fou, Bradston.

BRADSTON.

Oui fou, fou d'amour.... Et prends garde, les fous d'amour deviennent facilement des fous furieux.

MAGARTHY.

A ton dernier voyage j'étais encore près de ma mère, à Madagascar, travaillant comme une esclave, c'est vrai, mais ayant au moins la liberté de l'esclave, mes heures de repos et mes nuits à moi : c'est à ce moment que tu m'as connue.

BRADSTON.

Pourquoi ne t'ai-je pas achetée alors?

MAGARTHY.

Probablement ne m'aimais-tu pas assez.

BRADSTON.

Allons donc, ne t'ai-je pas donné à toi six fois le prix que je t'eusse payée à ton maître? Non, je ne pouvais t'emmener dans ce voyage, le dernier que je comptais faire; et d'ailleurs j'ai été assez fou pour me fier à la parole d'une esclave, d'une métisse, d'une mulâtresse.

MAGARTHY.

Et en quoi ai-je manqué à ma parole? Ma mère morte, le maître m'a rappelée près de lui; le hasard a fait que la comtesse m'a vue, et a eu le caprice de m'avoir près d'elle.

BRADSTON.

Non plus comme esclave, mais comme femme-de-chambre.

MAGARTHY.

Tu te trompes, dix fois plus esclave qu'auparavant; car aujourd'hui rien n'est plus à moi, ni mes jours ni mes nuits.

BRADSTON.

Je comprends, n'est-ce pas? tes jours sont à ta maîtresse, tes nuits à ton maître.

MAGARTHY.

Je t'ai déjà dit que tu étais fou, Bradston.

BRADSTON.

Avoue que tu es la maîtresse du comte.

MAGARTHY.

Je ne puis avouer ce qui n'est pas.

BRADSTON.

Jure-le.

MAGARTHY.

Je le jure.

BRADSTON.

Tu n'aimes que moi? Réponds.

MAGARTHY.

Je n'aime que toi.

BRADSTON.

C'est bien; àlors prépare-toi à me suivre.

MAGARTHY.

Moi ?... Comment cela ?

BRADSTON.

Cette nuit je t'achète à ton maître, et demain.... je t'emmène.

MAGARTHY (*avec un sourire*)

Essaie !

BRADSTON.

Magarthy !

MAGARTHY.

Quoi?

BRADSTON.

Prends garde. Il y a des moments où l'on est aussi près de poignarder la femme que l'on aime, que l'ennemi que l'on hait.

MAGARTHY.

Poignarde !

BRADSTON.

Non; si tu m'aimes comme tu le dis, inutile que je t'achète. Fuyons.

MAGARTHY.

J'ai toujours redouté cette proposition, et voilà pourquoi tu m'as trouvée parfois froide ou contrainte. Ne pouvons-nous donc pas être heureux ici? Il y a deux hommes en toi, le négrier John Bradston, l'homme aventureux qui touche aux deux bouts du monde avec son vaisseau, qui, enfant de la mer, brave les lois et les tempêtes: c'est celui-là que j'ai aimé. Puis il y a le colporteur petit-blanc, qui vend aux riches créoles toutes les riches et coûteuses bagatelles du vieux monde, bagues, bijoux, colliers, bracelets, pendants-d'oreilles: celui-là c'est le marchand vulgaire, que nul ne connaît sous son véritable nom, et que personne ne me soupçonnera d'aimer. Eh bien, reste dans l'île sous ce déguisement: nous pouvons tous deux nous faire une existence ici; ne hasardons pas notre avenir. Le bonheur est sous ce ciel béni: n'allons pas en chercher un autre dans des contrées inconnues... où la misère nous attend peut-être, où nous ne trouverons pas un ami, pas un compatriote qui nous tende la main. Ici, notre amour caché ne fait ombrage à personne; tu sais que je n'aime que toi. De mon côté je me fie en tes promesses; mais ailleurs, en France, dans le pays de la Comtesse, qui me répond qu'une autre femme plus belle que Magarthy ne s'emparera pas de ton cœur? Crois-moi, ne changeons pas notre existence paisible contre une vie orageuse... Tu m'aimes, je t'aime, que te faut-il de plus?

BRADSTON.

Ce qu'il me faut de plus, je vais te le dire, Magarthy. Il me faut autre chose que cette île. Que veux-tu que moi, qui ai en mon pouvoir la mer immense, infinie, la mer

qui va des Indes au golfe du Mexique, que veux-tu que je fasse de ce lambeau de terre jeté sur l'Océan, que l'on appelle l'île Bourbon? Ah! par ma foi, non! Je n'ai pas risqué d'être pendu à une vergue, je n'ai point échappé à vingt combats... je n'ai pas amassé des millions en faisant un métier qu'ils appellent infâme, pour venir m'éteindre dans ce coin du monde, comme un phare auquel un matelot paresseux a oublié de donner sa provision d'huile. Non, non, j'ai été un des rois de l'Océan, je serai un des princes de la terre. Je t'aime: la femme que j'aime doit être belle; tu l'es; riche, je le suis; brillante, tu le seras. Viens, suis-moi: tu es esclave; je te ferai reine; mais pour cela il faut tout quitter, il faut que tu sois à moi, à moi seul! pour toujours à moi.

MAGARTHY.

Folies que tout cela.

BRADSTON.

Folies pour toi peut-être, pour toi qui ne m'aimes pas, folies; mais moi je t'aime, Magarthy; ce n'est plus du sang, c'est du feu que tes baisers ont fait couler dans mes veines. Il n'y a pas un crime dont je ne sois capable pour un sourire de tes lèvres, pour un regard de tes yeux, et quiconque te déplaira ou t'aimera, je le jetterai mort à tes pieds. Refuses-tu toujours?

MAGARTHY.

Oui, car je ne veux pas, sur un coup de tête, risquer ma vie entière.

BRADSTON.

Tu aimes quelqu'un.

MAGARTHY.

John Bradston, devant Dieu qui nous entend, je n'aime personne.

BRADSTON (*souriant avec amertume*).

Pas même moi, n'est-ce pas?

MAGARTHY.

Je croyais qu'après la preuve que je t'avais donnée de mon amour...

BRADSTON (*se laissant emporter*).

Est-ce toujours une preuve?

MAGARTHY.

C'est cela, après la menace l'insulte! Adieu!

BRADSTON (*l'arrêtant par le bras*).

Magarthy... Oh! tiens, ne me désespère pas. Voyons, que faut-il te dire? que faut-il te promettre? Tout ce qu'un homme qui ne craint rien, qui ne recule devant aucun danger, qui a bravé Dieu lui parlant par la voix de l'orage, tout ce que cet homme a d'intelligence, de force et de courage, je l'emploierai à te faire une existence enchantée. Tu seras plus qu'une reine, tu seras une fée. Tiens, ce que j'éprouve pour toi, j'ai honte de le dire, ce n'est point ce sentiment banal que les hommes du Continent appellent amour! Non, c'est du délire, de la passion, de la frénésie. Si nous étions au temps des magiciens et des philtres, je dirais que je suis ensorcelé comme un autre Roland. Avant de te revoir j'espérais pouvoir me passer de toi, vivre sans toi. Vivez donc sans âme, vivez donc sans croyance, vivez donc sans Dieu! impossible. Viens, viens avec moi; viens dans l'immensité du monde, ou laisse-moi mourir dans cet îlot, à tes pieds. Oh! tu réfléchis, tu doutes; j'espère!

MAGARTHY (*après avoir réfléchi*).

Ce soir à six heures tu auras ma réponse.

BRADSTON.

Oui ou non?

MAGARTHY.

Oui ou non.

BRADSTON.

Pourquoi attendre à ce soir?

MAGARTHY.

Parce qu'une partie définitive se jouera aujourd'hui dans mon existence. Ecoute bien, Bradston. Il se peut que ce soir je te dise: Oui; et alors prends garde, car j'ai inscrit là toutes tes paroles, toutes tes promesses. Si je consens à abandonner, pour toi, les espérances que j'ai, les rêves que je caresse, je te le répète, prends garde, tu auras charge d'âme. Alors fortune, luxe, puissance, j'exigerai tout de toi.

BRADSTON.

Et tu auras tout ce que tu exigeras.

MAGARTHY.

Tout?

BRADSTON.

Même un crime.

MAGARTHY.

Je m'en souviendrai.

BRADSTON.

On vient.

MAGARTHY.

C'est le médecin que le Comte a envoyé chercher. Retire-toi. Ici, ce soir, à la nuit close, vers huit heures.

BRADSTON.

J'y serai. *(Il s'éloigne par le côté cour.)*

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SANCTUS, NOËL.

NOËL.

C'est vous, Magarthy?

MAGARTHY.

Oui. J'étais si inquiète de l'état de Madame, que je vous attendais, docteur.

SANCTUS.

Me voici.

MAGARTHY.

Venez. Quant à vous, Noël, voilà le jour : je crois qu'il est temps de distribuer la besogne aux esclaves.

NOËL.

C'est bien, mademoiselle Magarthy, on va vous obéir.

MAGARTHY.

Je ne demande pas que vous m'obéissiez, Monsieur Noël, car je ne suis, ainsi que les autres, qu'une simple esclave; et ce serait à moi au contraire de vous obéir, comme à notre commandeur, si au lieu d'avoir eu l'honneur d'être appelée près de Madame, j'étais demeurée avec mes anciens compagnons. Au reste, s'il vous plaît de recevoir un bon avis comme un ordre malveillant, prenez-le à votre guise; vous êtes libre. — Venez, docteur.

SCÈNE V.

NOËL *(seul)*.

L'insolente créature! Elle se croit déjà la maîtresse de l'habitation, et par bonheur elle n'est encore que la maîtresse de M. de Cerny. Ah! si jamais ses ambitions se réali-

saient, je plaindrais ses anciens compagnons, comme elle les appelait tout-à-l'heure. *(On entend venir les nègres en chantant.)*

La Bamboula
La tralala
La tra la la la la la la.
La Bamboula
Et tra la la
La tra la deridera la la.

UN NÈGRE

(à qui Noël a fait signe de chanter doucement).

Quand Lao ne voit plus maîtresse
Pauvre cœur est plein de tristesse,
Quand Lao ne voit plus maîtresse
Lao dit bientôt: moi mourra.
Lao, Lao.
Ah veci me mamzelle Zizi
Lao, Lao.
Ah veci me me madam'Cerny.

NOËL.

Chut, chut, mes amis; chantez bas, ou plutôt ne chantez pas du tout.

LE NÈGRE *(qui a chanté).*

Est-ce que la maîtresse est plus mal, Monsieur Noël?

NOËL.

Je ne saurais dire; seulement elle ressemble à notre soleil, qui est si frais au matin, si chaud à midi, et qui au fur et à mesure qu'il s'avance vers la nuit, pâlit et s'éteint. Elle, autrefois fraîche et rose, elle est pâle comme un lys; ses yeux sont creusés par la fièvre, ou, qui sait? par le défaut de sommeil, et ses pauvres mains si blanches et si potelées sont devenues transparentes et couleur de cire. Au reste, M. Sanctus le médecin est près

d'elle, et dans un instant nous aurons des nouvelles certaines de sa santé.

LE NÈGRE.

Oh ! les médecins, les médecins ! Si Lao était M. le comte, je sais bien ce que Lao ferait.

NOËL.

Et que ferais-tu ?

LE NÈGRE.

Il y a la vieille Boby qui en sait plus que tous les médecins de l'île.

NOËL.

Une vieille sorcière !

LE NÈGRE.

Sorcière tant que vous voudrez, Monsieur Noël, mais quand moi piqué par serpent corail, M. Sanctus a voulu couper le bras à Lao, Lao n'a pas voulu laisser couper son bras, et il a couru, couru, couru jusqu'au Piton des Fournaises, où vieille Boby a caverne à elle. En voyant le bras au pauvre Lao qui était noir et jaune, et gros comme cuisse, elle a dit : Bon, ce n'est que ça ? viens ici, mon garçon. Alors elle a commencé de laver le bras à Lao avec une eau rouge comme sang, tout en prononçant paroles magiques, puis a brûlé papier dans un verre et a mis papier brûlé sur la plaie, et voilà que tout aussitôt la peau à Lao a monté, a monté comme lait qu'on a oublié sur feu ; puis a retiré verre, et avec un petit couteau qui coupait mieux que rasoir, v'lan ! elle a fendu la peau à Lao. Il en est sorti de l'eau verte et du sang noir ; et alors vieille Boby dansé en chantant tout autour de moi, puis avec une autre eau elle a lavé le bras à Lao et a poussé Lao dehors en disant : va-t'-en au diable, tu es guéri. Alors a dit : combien Lao doit à vieille Boby ? Embrasse-moi, a-t-elle répondu. Moi me sauve que cours encore,

mais guéri, quand médecin voulé coupé bras à moi. *(Montrant Sanctus).* Celui-là, tenez, celui qui vient.

SCENE VI.

LES MÊMES, SANCTUS.

NOËL.

Eh bien, Monsieur Sanctus?

SANCTUS.

Noël, je voudrais vous parler.

NOËL.

Est-ce que Madame va plus mal, Monsieur Sanctus?

SANCTUS.

Peut-être oui, peut-être non : cela dépendra de la conversation que nous allons avoir ensemble.

NOËL *(aux nègres).*

Mes amis, le travail est réglé, chacun de vous sait ce qu'il a à faire ; allez au travail, je vous rejoins.

(Les nègres s'éloignent en se recommandant le silence les uns aux autres.)

SCENE VII.

NOËL, SANCTUS.

NOËL.

Nous voici seuls ; parlez.

SANCTUS.

Ecoutez, Noël, je connais votre dévouement absolu à la famille de Cerny, et comme j'ai besoin de renseignements positifs, je ne pense pas pouvoir mieux faire que de m'adresser à vous, qui êtes à la fois le confident du mari et de la femme.

NOËL.

Parlez, Monsieur Sanctus, et tout ce que je pourrai dire, sans manquer au respect que je dois à mes maîtres, je le dirai.

SANCTUS.

Établi depuis peu de temps dans ce pays, quoique lié depuis des années avec M. de Cerny, je ne connais encore que bien imparfaitement le caractère et les habitudes de la comtesse. Or, mon bon Noël, le médecin doit le plus souvent la guérison de ses malades à la connaissance de leur état moral autant qu'à l'inspection des choses extérieures; et, vous le comprendrez, il faut des remèdes particuliers à certaines maladies qui tiennent plutôt aux souffrances de l'âme qu'aux douleurs du corps.

NOËL.

Je ne vous comprends pas, Monsieur Sanctus.

SANCTUS.

Au contraire, vous me comprenez parfaitement, mon bon Noël. Il s'est passé, j'en jurerais, quelque chose d'étrange dans l'éxistence de Madame de Cerny : ce n'est pas une indisposition ordinaire qui l'a conduite ainsi aux bords de la tombe. La Comtesse a dû souffrir, cruellement souffrir. Quand je l'interroge, elle pleure silencieusement et semble regarder le Ciel comme le seul refuge qui lui reste. Eh bien ! c'est la cause de cette souffrance que je dois connaître, si je veux y remédier.

NOËL.

Vous m'avez dit qu'il y avait encore de l'espoir.

SANCTUS.

Cette nuit, avant de l'avoir revue ; mais son état s'aggrave d'instant en instant. Je l'ai interrogée, elle n'a rien voulu me dire, et cependant il y a un douloureux mystère là-dessous. Noël, au nom de M. de Cerny que vous avez

élevé, au nom de cette adorable créature que vous ne voudriez pas voir mourir demain, aujourd'hui peut-être, dites-moi le secret de cette douleur cachée qui ronge le cœur de Madame de Cerny, et qui la tue aussi rapidement que si elle succombait au plus terrible poison.

NOËL.

Mais que faire alors ?

SANCTUS.

Trouver immédiatement les moyens d'anéantir les causes qui ont provoqué cette douleur.

NOËL.

Hélas ! Monsieur Sanctus, je ne puis parler.

SANCTUS.

Prenez garde : la discrétion peut devenir un crime. Noël, il y va de la vie de votre maîtresse.

NOËL.

De sa vie ? Mon Dieu, mon Dieu !

SANCTUS.

Oui, de sa vie qui ne tient plus qu'à un fil. Un souffle, un rien peut amener une crise fatale : cette fenêtre que vous avez eu l'attention de verrouiller à l'intérieur, si elle s'ouvrait pendant un de ces coups de vent terribles qui désolent parfois le pays, eh bien, cette fenêtre ouverte par accident, fût-elle refermée cinq minutes après, suffirait à causer, dans l'état de faiblesse où elle est, la mort de votre maîtresse.

NOËL.

Monsieur Sanctus, vous m'épouvantez.

SANCTUS.

Et croyez-le, je n'exagère rien. Vous le voyez donc, les instants sont précieux. Que je connaisse la cause de son mal, et je puis provoquer une crise favorable qui la sauvera peut-être : un médecin est un confesseur indulgent

qui donne la guérison sans imposer de pénitence. Parlez, ou je ne réponds pas que demain, ce soir peut-être, il soit temps encore.

NOËL.

Je parlerai, Monsieur Sanctus, je parlerai puisqu'il faut que je parle pour sauver ma maîtresse ; mais jurez-moi sur ce que vous avez de plus sacré, que pas un mot de ce que je vais vous dire ne sortira de votre bouche.

SANCTUS.

Je vous le promets.

NOËL.

Eh bien, il y a deux ans M. de Cerny fit un voyage à l'île Maurice et s'y éprit de mademoiselle de Cessac, dont il obtint la main et qu'il ramena dans ses propriétés de Bourbon. A peine avait-elle mis le pied dans la plantation, que tout sembla prendre une nouvelle vie. Belle, bonne et noble enfant, tous ses pas étaient marqués par un bienfait. Le Comte est juste; mais habitué dès l'enfance à une domination sans contrôle, il pousse parfois l'irritation jusqu'à la colère, et la colère jusqu'à la brutalité. A l'arrivée de Madame de Cerny les coups et les punitions cessèrent comme par enchantement ; le bien-être amena chez nous l'amour du devoir. La paresse avait appelé la misère dans nos cases, le travail y substitua l'aisance. Aussi nous bénîmes tous la douce et bienfaisante fée à qui nous devions le bonheur. Un jour, — il y a de cela six mois à peu près, — Madame de Cerny, qui avait éprouvé une joie immense de se savoir mère, tomba dans un état de langueur qui alla toujours croissant. Elle vint moins souvent visiter ses pauvres noirs, et peu-à-peu elle cessa complètement de sortir. C'est que le mauvais génie du foyer venait de rentrer à Bourbon.... c'est que Magarthy avait repris son pouvoir infernal sur le Comte.

SANCTUS.

Comment ?

NOËL.

Magarthy, à l'âge de quinze ans à peine, avait été la maîtresse du Comte. Mais quand le mariage de mon maître avec mademoiselle de Cessac fut arrêté, elle reçut une somme de dix mille francs et partit pour Madagascar avec sa mère. Celle-ci mourut il y a un an, et Magarthy humble et suppliante revint à la plantation demandant à rentrer comme esclave. Que vous dirai-je, docteur? l'enchanteresse était plus belle que jamais; M. de Cerny succomba de nouveau à l'entraînement fatal qui l'avait déjà dominé, et un soir...

SANCTUS.

Un soir ?...

NOËL.

En vérité, je ne sais si je dois....

SANCTUS.

Continuez ; ne m'avez-vous pas tout dit à peu près ?

NOËL.

Un soir donc, Madame de Cerny, accompagnée de moi seul, avait dirigé sa promenade du côté du gros Morne. Elle s'assit sur une roche, à quelques pas d'un massif de plataniers. Elle était venue sans bruit, silencieuse, et lisait une Bible que lui avait donnée son frère ; quant à moi je me tenais respectueusement debout à côté d'elle, quand le frémissement d'une conversation à voix basse, entrecoupée de baisers, parvint jusqu'à nous. — Ah ! me dit-elle en souriant, il paraît que les amoureux ne sont point comme les volcans, que leurs feux ne sont pas tous éteints. Elle souriait encore, quand tout-à-coup je la vis pâlir affreusement. Qu'y a-t-il donc ? lui demandai-je.

Écoute, écoute, me dit-elle en saisissant ma main de sa main tremblante de fièvre. J'écoutai...

SANCTUS.

Eh bien ?

NOËL.

Voici ce que j'entendis, ou plutôt ce que nous entendîmes. — Oh ! ma Magarthy, je t'adore, je n'ai jamais aimé que toi. — Pourquoi en avez-vous épousé une autre alors? demanda la voix âpre de Magarthy. — Parce qu'elle m'apportait un million de dot ; mais si jamais je suis libre, je n'aurai pas d'autre femme que toi. — Madame de Cerny, de pâle qu'elle était, devint livide. Ah ! dit-elle en se cramponnant à mon bras, et en fuyant, il faut donc que je meure pour qu'il soit heureux : je tâcherai. Vous savez tout, docteur. Depuis ce temps Madame a toujours été malade. Elle mit au monde un enfant mort, tué dès ce soir-là dans le sein de sa mère. Quelquefois je me hasarde à lui dire : Madame, ne vous désespérez pas ainsi ; vous vous suicidez. Mais elle, de sa douce voix résignée, me répond : Je ne me suicide pas, mon pauvre Noël, je me laisse mourir. Voilà le mot de l'énigme, docteur ; voilà le secret de son âme.... elle se laisse mourir.

SANCTUS.

C'est bien, me voilà fort maintenant. Je parlerai à M. de Cerny : il faut que Magarthy parte.

NOËL.

Eh que direz-vous à M. de Cerny ? il est aveugle. La passion rend fou et méchant : il me chassera ; et que deviendra alors la pauvre Comtesse, quand je ne serai plus là pour veiller sur elle ?

SANCTUS.

Priez M. de Cerny de venir me trouver. Et soyez sans

crainte : je ne dirai rien qui puisse vous faire soupçonner d'indiscrétion.

NOËL.

J'obéis. Que M. de Cerny me tue, s'il veut, pourvu que ma pauvre maîtresse soit sauvée. *(Il sort.)*

SCÈNE VIII.

SANCTUS *(seul)*.

Hélas ! que de drames inaperçus dans l'existence des familles, passent ainsi cachés aux regards même des médecins ! Par bonheur Cerny est un honnête homme. Il ne se doute pas que sa femme est instruite de tout. La première impression sera toute puissante sur lui ; j'en profiterai.

SCÈNE IX.

SANCTUS, CERNY.

CERNY.

Vous m'avez fait demander, mon ami, et je viens en tremblant. Y a-t-il donc quelque chose de nouveau à redouter, quelque complication inattendue? Parlez, je meurs d'inquiétude.

SANCTUS.

Non, mon ami, c'est une confession que j'ai à vous demander, et je vous avoue que je suis fort embarrassé pour entrer en matière.

CERNY.

Vous savez, mon ami, que j'ai toute confiance en vous: ne craignez donc rien.

SANCTUS.

Non, Cerny, je n'ai pas toute votre confiance.

CERNY.

Que voulez-vous dire?

SANCTUS.

Allons, il est indigne de nous deux de chercher des biais: je vais aller droit au but.

CERNY.

Allez, docteur, vous m'obligerez: de quoi s'agit-il?

SANCTUS.

Il s'agit de Magarthy.

CERNY.

Magarthy! Quel rapport y a-t-il entre moi, Magarthy et une confidence quelconque?

SANCTUS.

Je sais tout, Cerny.

CERNY.

Vous savez tout; mais tout quoi?

SANCTUS.

Vous êtes l'amant de cette fille.

CERNY.

Moi! L'on vous a trompé, docteur.

SANCTUS.

Ne niez pas. Je vous répète que je sais tout.

CERNY.

Autrefois, oui, c'est vrai, mais depuis mon mariage...

SANCTUS.

Depuis votre mariage, maintenant, aujourd'hui, vous êtes son amant. N'essayez pas de nier: d'un aveu sincère dépend peut-être la vie de la Comtesse.

CERNY.

Oh ! cette liaison que je croyais ignorée de tous....

SANCTUS.

Je la connais, et par malheur je ne suis pas le seul à la connaître.

CERNY.

Eh bien, que voulez-vous, docteur ?

SANCTUS.

Je veux vous dire que cette liaison, qui dans les circonstances ordinaires trouverait facilement son excuse, dans l'état actuel des choses devient presqu'un crime.

CERNY.

Un crime! Sanctus, vous allez trop loin, et je ne vous savais point si puritain que cela.

SANCTUS.

Vous possédez un trésor, et vous allez prostituer votre amour à cette fille !

CERNY.

Je sens que vous avez parfaitement raison ; mais que vous dirai-je ? il se passe en moi quelque chose de bizarre que je ne puis m'expliquer à moi-même. Avez-vous jamais entendu dire, docteur, que le cœur de l'homme pouvait à la fois être dévoré par deux amours ? J'aime tendrement ma femme.... Ne détournez pas les yeux ; je vous dis que je l'aime.... C'est une douce et angélique créature qui a le don de m'apaiser, de m'enthousiasmer, de rafraîchir mon esprit et mon âme, de me faire meilleur ; je donnerais volontiers ma vie pour la sauver ; mais comment vous faire comprendre cela? J'aime Magarthy.... passionnément, de toutes les forces que me laissent ma tendresse, mon admiration, mon estime pour la Comtesse. Mon cher Sanctus, vous êtes un homme de l'Occident, vous, vous n'êtes pas né sous ce climat torride, où la passion s'échappe

CERNY.

Mais vous ne m'avez pas nommé l'autre personne.

SANCTUS.

L'autre personne, c'est votre femme.

CERNY.

Hélène! Impossible.

SANCTUS.

Il y a six mois qu'elle sait tout, et sa maladie n'a pas d'autre cause. Pendant que vous vous délectez dans ce double amour que vous excusiez si chaleureusement tout-à-l'heure, qu'arrive-t-il? c'est que l'objet de l'une de vos deux fantaisies, celui qui devait vous être sacré, va mourir. Si vous n'êtes pas à cette heure un heureux père, Cerny, c'est que votre faute a ruiné la santé de la Comtesse, et qu'au lieu d'une victime, vous en avez fait deux. Oh! la morale est une sotte chose, mais les passions ont aussi des conséquences terribles.

CERNY *(accablé)*.

Oh? *(Eclatant en sanglots.)* Oh! pardonnez-moi de pleurer devant vous. J'ai tué mon enfant innocent, j'ai tué sa mère, une angélique créature. Je suis un misérable!

SANCTUS

Eh bien, vous pouvez peut-être la sauver encore.

CERNY.

Que faut-il faire? je vous obéirai comme à un prêtre, comme à un père, comme à un juge.

SANCTUS.

Eloignez Magarthy ce soir même, et venez me rejoindre au chevet de votre femme.... Là vous vous mettrez à genoux devant elle, et la main dans la main, les yeux dans les yeux, vous lui direz tout bas: je t'aime, et Magarthy est partie pour ne plus revenir. Faites cela, et Madame de Cerny est sauvée, j'en réponds.

CERNY.

Merci, Sanctus; vous m'avez dicté mon devoir. Oh! si je puis sauver Hélène.... je vous jure.... C'est trop lourd le remords.... Depuis six mois! quelle résignation! jamais un reproche, jamais une allusion. De combien d'amour ne vais-je pas récompenser ces six mois de torture! Remontez près de votre malade, docteur, et envoyez-moi Magarthy.

SANCTUS.

Inutile, la voilà.

CERNY.

Mon Dieu!

SCÈNE X.

LES MÊMES, MAGARTHY.

MAGARTHY (*sur le seuil*).

Maître, la Comtesse vous demande.

CERNY (*vivement*).

J'y vais.

SANCTUS.

Non pas, ce n'est pas vous qui y allez, c'est moi. Vous restez; vous savez pourquoi.... vous restez. Allons, soyez homme, soyez mieux encore, soyez honnête homme. (*A Magarthy.*) Restez, Magarthy; le Comte veut vous parler.

SCÈNE XI.

(Commencement d'orage; vers la fin de la scène, vent, tonnerre, éclairs, nuit.)

CERNY, MAGARTHY.

MAGARTHY *(au Comte).*

Le Comte veut me parler?

CERNY.

Oui.

MAGARTHY.

J'en suis heureuse, Monsieur le Comte : depuis la maladie de votre femme, nous nous voyons si rarement!

CERNY.

Magarthy!

MAGARTHY.

Cela se comprend: vous l'adorez, et vous ne la quittez pas d'une minute. Je voudrais être malade, moi; nous nous verrions....

CERNY.

Hélas! nous nous voyons trop encore, Magarthy. *(Avec effort.)* Il faut nous séparer.

MAGARTHY.

(portant la main à son cœur avec un cri).

Ah!

CERNY *(vivement).*

Qu'as-tu?

MAGARTHY.

Rien; parlez. Vous disiez: il faut nous séparer, n'est-ce pas?... J'ai bien entendu.

CERNY.

Hélas! ma pauvre amie, je ne suis pas le maître de ma destinée. Je t'ai aimée comme un fou...... tu le sais....

MAGARTHY.

Pourquoi me rappelez-vous ce temps-là si ce n'est pour me faire comprendre que vous ne m'aimez plus.

CERNY.

Moi, ne plus t'aimer!... tu sais bien que c'est impossible.

MAGARTHY.

Vous m'aimez, et nous devons nous séparer. Si vous voulez que je comprenne, expliquez-vous.

CERNY.

La Comtesse sait tout, Magarthy.

MAGARTHY.

. C'est cela, et vous me sacrifiez à la Comtesse. Au fait, que suis-je, moi, en face de la noble créole? une métisse, une quarteronne, une mulâtresse née dans les îles, quelque chose de moins qu'un chien né en Europe. Elle vous a apporté un million, et à moi la honte et le désespoir. Avant votre mariage on me respectait dans l'habitation, ou du moins on me craignait. Vous m'avez déjà chassée une fois: ce sera la seconde. A quelle heure dois-je partir?

CERNY.

Tu ne partiras pas chassée, Magarthy, non; mais je te le répète, il faut que tu t'éloignes pour quelque temps seulement.

MAGARTHY.

Pour la seconde fois, je vous demande à quelle heure je dois partir.

CERNY.

Magarthy.... la façon dont tu me dis cela....

MAGARTHY.

Celle d'une maîtresse qui depuis longtemps s'attendait à être répudiée.

CERNY.

Et qui a pris ses précautions pour ce cas-là?

MAGARTHY.

Peut-être.... Pour la troisième fois, à quelle heure dois-je partir?

CERNY.

Et si je te disais : tout de suite?

MAGARTHY.

Adieu, maître. *(Elle s'éloigne.)*

CERNY

(bondissant à elle et la retenant par le bras).

Où vas-tu?

MAGARTHY.

Peu vous importe, pourvu que ce soit où vous n'êtes pas.

CERNY.

Mais tu ne peux pas partir ainsi.... J'ai à te donner....

MAGARTHY.

Quoi?

CERNY.

Ton affranchissement d'abord.

MAGARTHY.

Il y a cinq ans que je l'ai, puisque depuis cinq ans j'ai votre parole.

CERNY.

Puis....

MAGARTHY.

De l'argent?... je n'en ai pas besoin : celui qui m'attend est riche.

CERNY.

On t'attend donc?

MAGARTHY.

Oui.

CERNY.

Si riche que soit l'amant, l'état de la maîtresse est toujours précaire.

MAGARTHY.

C'est ce que deux fois vous m'avez appris à mes dépens. Par bonheur, celui qui m'attend ne m'attend pas pour faire de moi sa maîtresse, mais sa femme.

CERNY.

Tu mens: on sait que tu as été ma maîtresse.... et pas un honnête homme ne t'épousera.

MAGARTHY.

Et qui vous dit que c'est un honnête....

CERNY.

Mais....

MAGARTHY.

Suis-je donc une honnête fille, moi, pour avoir le droit de choisir? Vous m'avez donné dix mille francs; vous allez m'en offrir vingt mille, trente mille peut-être. Savez-vous quelle est la dot qu'il me reconnaît? un million.

CERNY (*riant*).

Bon, personne n'a un million dans l'île.

MAGARTHY.

Excepté le négrier John Bradston.

CERNY.

Comment, c'est cet homme? Oh! malheur!

MAGARTHY.

Adieu, Comte.

CERNY (*l'arrêtant*).

Tu ne t'en iras pas!

MAGARTHY.

Alors votre femme va mourir de jalousie, jalouse d'une métisse, d'une quarteronne, d'une mulâtresse. En vérité, elle me fait plus d'honneur que je n'en mérite!

CERNY.

Mais où as-tu vu cet homme? Quand l'as-tu vu?

MAGARTHY.

Je l'ai vu à Madagascar il y a deux ans, je l'ai revu ici ce matin.

CERNY.

Et il t'a proposé de t'épouser?

MAGARTHY.

Deux fois : la première il y a deux ans, la seconde ce matin.

CERNY (*menaçant*).

Tu as été la maîtresse de cet homme, Magarthy!

MAGARTHY.

Si j'avais été sa maîtresse, il ne m'eût point proposé de m'épouser. M'avez-vous proposé de m'épouser, vous? Non, vous m'avez payée et chassée.... Adieu, Comte.

CERNY.

Je ne veux pas que tu partes.

MAGARTHY.

Quels droits avez-vous sur moi?

CERNY.

Ceux d'un maître.

MAGARTHY.

Il y a cinq ans que vous me les avez rendus.... Il est vrai que je n'ai que votre parole d'honneur.

CERNY.

Alors.... alors.... ceux d'un amant, Magarthy.

MAGARTHY.

Vous y renoncez en me chassant de chez vous.

CERNY.

Je ne te chasse pas, Magarthy, je te prie, je te supplie de t'éloigner. Maintenant que je sais la cause de la maladie de la Comtesse, il m'en coûte trop de la voir souffrir !

MAGARTHY.

Et moi n'ai-je pas souffert? Pour n'avoir pas le sang aussi pur que votre noble épouse, oubliez-vous que c'est du sang qui coule dans mes veines? Ce n'était point assez de me donner une maîtresse que je haïssais : pour avoir près de vous cet instrument de plaisir qu'on appelle Magarthy, vous avez exigé que je la servisse ; puis comme on ne se gêne point pour une esclave, comme une esclave n'a pas d'âme, pas d'yeux, pas d'oreilles, devant moi vous l'avez embrassée, serrée contre votre cœur, devant moi vous l'avez appelée votre ange, votre amour, votre félicité.... Mais une esclave, cela ne souffre pas, ou si cela souffre, qu'importe! — Cette chair impure, reniée de Dieu! non elle n'est pas faite pour souffrir.

CERNY.

Magarthy! Magarthy! Je n'aimais que toi, je n'aime que toi.

MAGARTHY.

Vous n'aimez que moi et vous me chassez.

CERNY.

Encore ce mot affreux! Eh bien, ne pars pas, reste, mais cache-toi. Je dirai que tu es partie.

MAGARTHY.

Voyons, m'aimes-tu, Cerny?

CERNY.

Comme un fou!

MAGARTHY.

Eh bien, je consens à te sacrifier celui qui ne voulait

pas faire de moi sa maîtresse, mais son épouse. Je consens à partir, mais à une condition.

CERNY.

Laquelle?...

MAGARTHY.

Pars avec moi, emmène-moi où tu voudras, en France, en Angleterre, en Amérique, peu importe... Tais-toi, laisse-moi dire. Là nous vivrons tous deux ignorés, inconnus, tout à notre amour, à notre bonheur; là je t'aimerai sans contrainte, sans trouble. Va, tu ne sais pas comme je peux aimer!

CERNY.

Oh! démon!

MAGARTHY.

Ici, vois-tu, ici, je n'ose pas m'abandonner toute entière aux élans vertigineux qui m'entraînent vers toi; ici il me prend des accès de rage impossibles, des désespoirs infinis.

CERNY.

Mais que te manquait-il donc pour être heureuse? J'étais si heureux, moi!

MAGARTHY.

Je le crois bien! vous aviez la Comtesse; mais moi qui étais esclave où j'eusse dû être maîtresse, moi qui obéissais où j'eusse dû commander, moi qui te voyais partager ton cœur, et qui te donnais tout le mien! Oh! pourquoi m'as-tu juré de m'aimer toujours? pourquoi n'ai-je pas su te résister quand tu te roulais à mes pieds? Je n'ai pas pu; je t'aimais, je t'aime. Ah! si tu me chasses, Cerny, par l'âme de ma mère, je me tue.

CERNY.

Et cet homme?

MAGARTHY.

M'aimes-tu mieux dans ses bras que morte? Choisis.

CERNY.

Tais-toi, tais-toi; ne parle pas de mourir, ne parle pas d'appartenir à un autre. C'est à moi que tu appartiens et que tu dois appartenir à jamais. Arrière le remords! Un seul baiser de toi me guérira de tous mes scrupules vains... Magarthy, nous partirons ensemble.

MAGARTHY.

Oh! je savais bien que nous ne pouvions nous quitter.

CERNY.

Non! mais pour partir, il faut attendre. La Comtesse dans l'état où elle est ne pourrait supporter un coup si terrible; elle est si faible que la moindre émotion peut la tuer. Un souffle de ce vent qui passe en allumant un incendie dans nos cœurs, éteindrait cette flamme tremblante qui vit encore dans le sien. Songe à l'effet que pourrait lui produire l'annonce de notre fuite.

MAGARTHY.

Oh! comme tu l'aimes.

CERNY.

Non! je n'aime que toi. Mais tu ne veux pas faire de moi un meurtrier?

MAGARTHY (*froidement*).

Alors, que décidez-vous?

CERNY.

Attendre sa guérison.

MAGARTHY (*lentement*).

Et si elle ne guérissait pas?

CERNY.

Le docteur espère qu'à force de soins, de ménagements.... (*Très bas.*) Mais si par hasard elle ne guérissait pas.... si elle succombait à son mal....

MAGARTHY.

Alors ?

CERNY.

Alors, alors, rappelle-toi ce que je t'ai dit il y a six mois. *(Il veut s'élancer vers la maison.)*

MAGARTHY *(l'arrêtant).*

Qu'as-tu dit il a six mois ?

CERNY.

Tu te le rappelles bien.

MAGARTHY.

Répète-le.

CERNY.

Hélène morte, je n'aurai pas d'autre femme que toi.

MAGARTHY.

Promesse vaine.

CERNY.

Non, serment sacré.

MAGARTHY.

Jure.

CERNY.

Par ma foi de gentilhomme, je te le jure.

(Il s'élance dans la maison.)

SCÈNE XII.

MAGARTHY *(seule).*

Ah ! je respire ; je lui ai enfin arraché un de ces serments auxquels un gentilhomme ne manque pas. Il est bien à moi maintenant. Nous partirons ensemble. Tombe, pluie d'orage ; éteins les feux qui sont en moi ; souffle, vent des tempêtes, et emporte-nous tous deux loin d'ici !

Femme d'un négrier! sombre perspective pour qui veut voir le monde riche et élégant des grandes villes! — Comtesse de Cerny! voilà ce qu'il me faut! Ah! c'est un trop beau rêve! Il ne se réalisera pas. Elle se traînera languissante pendant des années, et pendant ce temps je vieillirai, et elle morte, il me dédaignera. Non, plutôt partir avec John Bradston. Oui, mais si elle mourait? Le moindre souffle de vent, dit-on, peut la tuer. Oh! quelle terrible pensée vient de traverser mon esprit! Si cette fenêtre s'ouvrait tout à-coup, si elle s'entr'ouvrait seulement? Il n'y a pas de danger, elle est fermée avec trop de soin. Fuyons.... laissons faire à Dieu *(Noël paraît et s'arrête en voyant Magarthy.)* Et si elle revient à la vie? si le Comte n'a plus la force de tenir sa parole? Bradston sera loin, et j'aurai tout perdu, rang de l'un, fortune de l'autre. *(Se rapprochant.)* Il est là à genoux près de son lit, lui baisant les mains, lui disant qu'elle soit tranquille, qu'il ne me reverra jamais, qu'il m'a chassée. Oh! je l'entendrais que je n'en serais pas plus sûre. Et cependant, qui me sépare de lui, de son rang, de sa fortune, de son nom? Rien, un faible vitrage, un châssis que j'enfoncerais avec cette pierre. — Oh! malheur à moi. Mais.... qui saura que c'est moi? personne. Nul ne me voit, je suis seule. Oh! je veux!... je veux être Comtesse de Cerny!

(Elle jette la pierre dans la fenêtre, qui s'ouvre en engouffrant une bouffée de vent et un éclair. On entend un cri dans la maison. Magarthy fuit éperdue, Noël l'arrête.)

SCÈNE XIII.

NOËL, MAGARTHY.

NOËL.

Oh! misérable, qu'as-tu fait?

MAGARTHY.

Rien, laissez-moi fuir.

NOËL.

Oh! non, tu ne fuiras pas. A moi, à moi!....

(Les nègres accourent.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CERNY, SANCTUS.

CERNY.

Qui a brisé cette fenêtre? Répondez, si vous tenez à la vie!

NOËL *(poussant Magarthy).*

Maître, voici celle qui a commis le crime.

CERNY.

Magarthy! Justice du Ciel! tu vas mourir.

(Il lève une chaise sur elle.)

MAGARTHY.

Frappe! Je t'aimais, je t'aime.

CERNY.

Non, tu mourras.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA COMTESSE (*sur le seuil de la porte, pâle, mourante, se traînant à peine*).

LA COMTESSE.

Grâce !

CERNY.

Hélène !

TOUS.

La Comtesse !

LA COMTESSE (*lentement*).

J'avais fait vœu de mourir pour ton bonheur : je tiens mon serment. (*Elle meurt*)

CERNY (*la prenant dans ses bras*).

Hélène, Hélène !.... (*la couvrant de baisers*). Hélène morte ! oh ! (*Il la porte sur un banc près de la fenêtre.*) Docteur, docteur ! (*Il tombe à genoux.*)

LES NÈGRES.

A mort Magarthy ! à mort !

MAGARTHY.

Ne me touchez pas... ne me touchez pas : vous voyez bien que la maîtresse m'a fait grâce.

NOËL.

Pas de pardon !

LES NÈGRES.

A mort, à mort ! (*Ils entraînent Magarthy pour la précipiter à la mer.*)

MAGARTHY.

A moi, à moi ! Ah ! John Bradston !

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, JOHN BRADSTON *dans une barque, avec huit matelots armés de carabines, qui se lèvent dans la barque et mettent en joue.*

BRADSTON (*s'élançant à terre*).

Celui qui touche cette femme, celui qui fait un pas vers elle, est mort !

NOËL.

Cette femme a commis un crime: elle appartient à la justice....

BRADSTON.

Eh bien ! que la justice vienne la chercher à bord du négrier John Bradston !

ACTE PREMIER.

La dot, la famille, le mari.

Seize ans après.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, les domestiques sont assis. Ils font semblant d'épousseter.)

JEAN, PIERRE, LOUISE.

LOUISE (*qui tient le milieu*).

Midi bientôt, et une journée superbe.... Ah! si on pouvait seulement faire une visite de temps en temps à ses amis!

JEAN.

Si l'on pouvait aller faire sa partie de piquet chez le marchand de vin!

PIERRE.

Si l'on pouvait seulement fumer une pipe dans la cour!

LOUISE.

Ah! quelle maison!

PIERRE.

Quelle boîte!

JEAN.

Quelle barraque!

PIERRE (*bâillant*).

Jamais un moment de repos!

JEAN (*s'étirant*).

Toujours sur pied!

LOUISE (*s'étalant*).

C'est une fatigue qui n'a pas de nom.

PIERRE.

Aussi, je ne resterai pas longtemps ici.... D'abord, j'aime à connaître mon monde, et cette soi-disant baronne de Saint-Denis ne m'inspire aucune confiance.

LOUISE.

Entre nous, je ne la crois pas plus baronne que je ne suis marquise.

JEAN.

Et puis sa conduite.... En voilà une femme qui est louche dans ses allures!

LOUISE.

Cependant elle reçoit tout son monde à peu près de la même façon.. .

PIERRE.

Oh! oh! Et M. Tayeur, et M. de Kerkadec, et M. de Laverpillière, et le peintre Sauvage, et le musicien Stödel, et M. de Lauménil, et le reste?

LOUISE.

D'abord plus il y en a, moins on peut faire de cancans.... M. de Kerkadec vient très rarement et toujours le matin.... Il fait fi des soupers et des glaces de Madame.... il ne l'accompagne jamais nulle part ... C'est un homme du vrai monde.... une des plus anciennes familles de Bretagne.... Il vient comme ami seulement.... C'est comme qui dirait un oncle....

PIERRE.

Eh! eh! on a vu des oncles.... à la mode de Bretagne.... qui.... eh! eh!

LOUISE.

Vous êtes une mauvaise langue.... Tout ce que je sais, moi, c'est que je n'ai rien vu....

JEAN.

Et le peintre?

LOUISE.

Le peintre a fait le portrait de Madame pour le Musée, et Madame le lui a payé fort cher.... Il la croit millionnaire, et elle lui fait acheter des tableaux par M. Tayeur.... Quant au musicien, c'est plutôt un pique-assiette qu'un ami.... Il a toujours faim ou soif.... il dédie des schotisch à Madame et il tombe sur le buffet.... Ça n'est pas encore de la graine d'amoureux.

PIERRE.

Mais M. Tayeur?

LOUISE.

M. Tayeur n'est rien à Madame.... je le crois du moins.... Ce serait plutôt un homme d'affaires qu'un amant.... Et puis il n'a pas déjà tant d'agréments quand il veut se mêler d'amour....

JEAN.

Comment le savez-vous?

LOUISE.

Par ses deux dernières équipées donc: elles sont assez connues.

PIERRE.

J'ai bien entendu parler de quelque chose entre M. Tayeur et une duchesse.... mais rien d'autre....

LOUISE.

Il y a deux aventures, vous dis-je: l'une avec une

grande dame, Madame la Duchesse de Lussan, et l'autre avec la Salviati, cette cantatrice italienne qui a fait fureur l'an passé.

JEAN.

Contez-nous donc cela, mademoiselle Louise.... nous avons le temps.

PIERRE.

Oui, ça doit être drôle les aventures de M. Tayeur?

LOUISE.

Et de plus, ça a le mérite d'être historique.... Vous savez que Tayeur est marié: il a eu, jusqu'à il y a deux ans, une réputation de sagesse bien établie. De plus, il a un grand garçon, et deux filles déjà mariées et bien mariées, et je ne sais combien de millions qu'il a gagnés honnêtement.... ce qui est rare de nos jours. Madame de Lussan, elle, est une de ces grandes dames comme il y en a peu et comme il n'y en aura bientôt plus... Elle a eu beaucoup d'aventures, et elle n'en a jamais été moins duchesse pour cela.... Si le Régent donnait encore de petits soupers, elle en serait peut-être la marquise de Parabère, une marquise de ce temps-là qui avait le diable au corps.

PIERRE.

Oui, mais il y a longtemps que les mœurs de la Régence n'ont plus cours légal.

LOUISE.

Enfin, madame la duchesse est une des plus jolies femmes de Paris.

JEAN.

Mais l'histoire?

LOUISE.

M'y voici... Tout d'un coup Tayeur se dit: Mais j'ai bien assez travaillé: si je faisais un peu peau neuve? Et

une fois la résolution de s'amuser prise, voilà que tous les goûts lui vinrent à la fois.... N'ayant jamais eu de désillusion, il voulut jouir de tout en même temps sans frein ni mesure. Il jeta sa gourme, comme disait un banquier de ses amis.... Une fois monté à l'arbre, il voulut abattre tous les fruits défendus jusqu'alors : il eut des chevaux, des calèches, des tableaux de prix ; ses écuries furent en quelques jours les plus belles de Paris.... Au club, il fut reçu d'emblée. Il fait partie de la loge infernale.... élève quelques rats à la brochette, et comme il ne veut pas avoir l'air d'un parvenu, il a marié ses deux filles à deux bourgeois. J'aurais bien pu leur payer un prince, disait-il en se rengorgeant, mais je ne veux pas déroger.... Il fait de l'esprit au besoin. Il ne lui manquait plus qu'une liaison aristocratique, et ce fut sur madame la duchesse de Lussan que le malheureux Tayeur jeta les yeux.

JEAN.

Et qu'arriva-t-il de cet amour ? je serais curieux de le savoir.

LOUISE.

Rien de bon pour Tayeur, comme vous devez vous en douter. Il connaissait la duchesse et il était reçu chez elle... les millions se fourrent partout... et un beau jour il aborda la question.

PIERRE.

Comment ! comme ça ? sans façon ?...

LOUISE.

Oh ! il avait déjà risqué la déclaration muette.... les roulements d'yeux, les soupirs.... mais madame la duchesse n'avait jamais eu l'air de comprendre rien à son manége.... Enfin un jour il se jeta à ses pieds et lui fit une déclaration pour de bon. La duchesse le regarda si stupéfaite qu'il en fut abasourdi. Puis un fou rire s'empara d'elle, et pendant dix minutes le pauvre Tayeur fut obligé

d'essuyer le feu de cet éclat de rire homérique.... la duchesse riait, riait.... à en suffoquer. Enfin le rire cessa... Tayeur, qui s'était relevé furieux.... s'emporta jusqu'à dire à la duchesse qu'il ne voyait pas là matière à tant d'hilarité.... qu'on savait bien qu'elle n'était pas si à cheval sur la vertu, que M. le vicomte de Chevreuse avait payé ses dettes, on n'ignorait pas comment, et mille autres gracieusetés de ce genre.

JEAN.

Elle l'a fait jeter à la porte par ses gens.

LOUISE.

Du tout.... elle s'est contentée de lui répondre d'un ton hautain: Ah! Monsieur Tayeur, je fais ce qui me plaît, et rien que ce qui me plaît. Si ça m'amuse, pourquoi pas?.... J'aime les comédies d'amour.... mais je suis incapable d'écouter un acte qui m'ennuie ou deux phrases d'un importun.... C'est alors que le vicomte de Chevreuse ou M. de Lussan lui-même est entré.... je ne sais plus lequel, et elle a continué ses éclats de rire.... —Mais qu'avez-vous donc à vous pâmer ainsi, Duchesse?... Demandez à M. Tayeur, répondit-elle en riant toujours... Le pauvre millionnaire s'enfuit tout penaud.... et dès le lendemain une conjuration fut ourdie contre lui... Pendant près de deux mois il ne pouvait entrer au Club, à l'Opéra ou à la Bourse sans se trouver nez à nez avec quelque conspirateur qui lui criait tout haut: Tayeur, qu'est-ce que vous avez donc dit à madame de Lussan pour la faire tant rire? Il a manqué en faire une maladie! Ils ont fini par le surnommer Jacques Ferrand transi.

PIERRE.

Et cela ne l'a pas dégoûté des tentatives amoureuses?

LOUISE.

Oh! un vieux qui commence est plus enragé qu'un

jeune. Après avoir été repoussé avec perte par la duchesse, il jeta ses vues sur la fameuse Salviati.... Mais là il y avait un concurrent sérieux, M. Barotte.

JEAN.

Ah! ça devient grave!

LOUISE.

M. Barotte, vous savez, est un homme de l'âge de Tayeur.... et il avait, lui aussi, toutes les prétentions d'un petit-maître. Alors commença une lutte acharnée entre les deux vieillards. Ils se rencontraient tous les matins à la Bourse, et se regardaient finement, cherchant à deviner où ils en étaient l'un et l'autre. Ils commencèrent par envoyer des bouquets; on accepta. Ils envoyèrent des bagues, des boucles-d'oreilles.... on refusa.... Allons, se dirent-ils *in petto* chacun de son côté, il faut frapper un grand coup; et, sans s'être concertés, ils firent proposer cent mille francs, bien garantis, à la chanteuse pour une seule entrevue.

JEAN.

Peste! cent mille francs pour un seul rendez-vous.... c'est splendide.... Et la Salviati a refusé?...

LOUISE.

Le lendemain Tayeur reçut un petit billet coquet et parfumé.... qui ne contenait que trois lignes. *Demain à huit heures du soir, hôtel Beauséjour, Boulevard Montmartre. Demandez le n° 15, on vous donnera la clé.... Silence absolu....*

Signé : EMILIA SALVIATI.

PIERRE.

Eh bien, mais il n'était pas tant à plaindre le Jacques Ferrand!

LOUISE.

Attendez la fin.... Le lendemain, frisé, bichonné, par-

fumé, Tayeur se rendit à l'hôtel Beauséjour.... Un garçon lui cligna de l'œil en murmurant : Silence! voici la clé; laissez-la sur la porte et attendez!

JEAN.

Bien dressé le garçon!

LOUISE.

Tayeur fit ce qu'on lui ordonnait, et s'installa dans un voltaire. Dix minutes après, la clé tournait dans la serrure.... Tayeur s'élança les bras ouverts, et resta dans la position de Mercure, en recevant dans ses bras le vénérable M. Barotte, qui de son côté s'était jeté de côté et demeurait immobile comme la statue du Commandeur. A la stupéfaction succéda l'explication, et à l'explication la désolation. M. Barotte produisit une lettre identique à celle de Tayeur.... On s'était joué d'eux; mais dans quel but? Ils en étaient là de leur conférence, quand le même garçon qui avait donné la clé du n° 15 à Tayeur parut, un plateau à la main.... une lettre était sur le plateau. Le valet déposa le tout sur un guéridon, et disparut comme une ombre. La lettre était adressée à Messieurs Barotte et Tayeur..... Elle fut lue en commun.... et en voici le sens exact.

Messieurs,

Je n'ai pas d'amant, j'ai un mari.... Je ne me vends pas.... mais en admettant même que je fusse la femme que vous avez cru, je ne me donnerais pas à vous. Regardez-vous donc en face, et chacun appréciera la raison qui me fait repousser l'autre....

EMILIA SALVIATI.

PIERRE.

Je vois d'ici leur nez à chacun.... Ils se sont battus.

LOUISE.

Vous êtes idiot! Ils ont dû se battre, mais l'affaire en

est restée là.... pour cause de départ.... En effet, trois jours après la Salviati roulait vers Saint-Pétersbourg.

JEAN.

Passe pour Kerkadec, pour Tayeur, pour le peintre, le musicien.... mais M. de Lauménil?... Hein ! celui-là est sérieux.

LOUISE.

Qui ? M. de Lauménil? Ce savant qui vient ici depuis huit jours?

PIERRE.

Oh ! mais un fameux.... On dit qu'il a inventé une manière de semer des baleines dans le Jardin d'Acclimatation.... Ça a fait baisser les parapluies.

LOUISE.

Je ne sais pas ce qu'il a inventé, mais je le crois amoureux de Madame.... Et il faut voir comme elle le tient ferme.... J'ai idée qu'elle veut en faire un mari.

JEAN.

Allons donc, M. de Lauménil qui est reçu dans le grand monde, qui dîne chez l'Empereur, et qui a plus de décorations que Madame n'a de bagues... un homme célèbre enfin! ne peut pas épouser une femme sans parents et peut-être sans dot.... Car personne ne sait d'où lui vient son argent.... C'est impossible: M. de Lauménil se respecte trop.

PIERRE.

Oui.... mais Madame est jolie....

LOUISE.

Toutes les créoles le sont.... Moi, d'ailleurs, je ne la vois pas si jolie que ça! avec sa petite tête, sa taille exiguë et ses grosses jambes, elle a l'air d'une chèvre hydropique.... Et puis on sent bien qu'elle n'a jamais su ce que c'est que les usages, et qu'elle n'a jamais fréquenté la

société.... Sa maison est une vraie caque, malgré l'étalage.... Ça sent le commun d'une lieue! Aussi je n'y ferai pas long feu.... On m'a proposé l'ambassade de Russie. Je verrai.

JEAN.

C'est comme moi, je vais entrer chez le prince de Monaco.

PIERRE.

Moi, on m'a fait des offres superbes de la part du vice-roi d'Egypte.

LOUISE.

J'ai besoin de me retrouver en bonne compagnie. Le salon de madame de Saint-Denis, c'est du demi-monde.... On n'y voit que des hommes de plaisir et des femmes séparées, des femmes qui n'ont jamais épousé leurs maris devant M. le Maire, ou des marchandes de modes qui en ont acheté un d'occasion. Nous ne recevons pas de lorettes, mais nous ne recevons pas une femme comme il faut.... Il en est de cette société comme du vin des restaurants à trente-deux sous.... on ne peut pas dire qu'il est empoisonné, mais il est frelaté.... Les hommes se garderaient bien d'amener leurs femmes légitimes dans nos salons.... ils en ont de rechange pour ce monde-là.... Décidément je veux retourner dans le grand, je me gâte la main ici.

PIERRE.

C'est ça, partons tous.... Des domestiques qui se respectent ne peuvent pas séjourner dans le demi-monde.

JEAN.

La baronne n'a qu'à prendre sa livrée chez les revendeuses à la toilette. Je fuis.

TOUS TROIS (*tendant la main*).

Fuyons.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAGARTHY.

MAGARTHY (*qui a entendu, entre*).

Je suis enchantée d'apprendre que vous avez trouvé une condition meilleure.

TOUS.

Madame la Baronne!

LOUISE.

Madame voudra bien croire....

MAGARTHY.

Assez. Je réglerai vos comptes aujourd'hui même. Laissez-moi seule. (*Rappelant Louise.*)

SCÈNE III.

LOUISE, MAGARTHY.

MAGARTHY.

On a sonné tout-à-l'heure?

LOUISE.

Oui, Madame.

MAGARTHY.

Est-ce la personne que j'attendais?

LOUISE.

Non, Madame : c'était la marchande de modes de Madame, qui rapportait son chapeau. Mais comme Madame avait recommandé de ne pas la déranger.... Quant à ce que nous disions tout-à-l'heure... Madame voudra bien croire...

MAGARTHY (*sans l'écouter*).

Il avait dit onze heures, et sur la promesse qu'il serait ici à onze heures et m'apporterait tous les renseignements

dont j'ai besoin, j'ai écrit à madame Du Tilleul de venir à midi. On en serait quitte pour lui dire que j'ai été obligée de sortir, mais la dame est fière et se fâchera peut-être. Ah ! l'on sonne. Allez voir, Mademoiselle, et si c'est la personne qui vient quelquefois le matin, et qui entre sans être annoncée ; vous l'introduirez près de moi.

(Louise sort.)

SCÈNE IV.

MAGARTHY *seule, puis un homme inconnu.*

MAGARTHY

(regardant à travers la porte entrebâillée.)

Que cette fille est lente ! on dirait qu'elle devine qu'elle ne sera pas pardonnée.... Mais ils ont raison.... C'est lui. *(Ouvrant la porte.)* Par ici, venez.

L'HOMME.

Me voilà, Madame.

MAGARTHY.

Avez-vous ce que vous m'avez promis ?

L'HOMME.

Je l'ai.

MAGARTHY.

Des preuves ?

L'HOMME.

Irrécusables.

MAGARTHY.

Lesquelles ?

L'HOMME.

Les lettres des deux amants.

MAGARTHY.

Je vous ai promis de vous les payer deux louis pièce. Combien y en a-t-il ?

L'HOMME.

Cinq.

MAGARTHY.

Voilà dix louis.

L'HOMME.

Madame a-t-elle vérifié la vérité des autres renseignements ?

MAGARTHY.

Pas encore, mais un jour ou l'autre l'occasion se présentera, j'en suis sûre, et si alors je suis contente de vous....

L'HOMME.

Eh bien ?

MAGARTHY.

Eh bien, je doublerai la prime. Allez; j'attends madame Du Tilleul à midi, et il ne faut pas qu'elle vous trouve ici. (*On sonne.*) Tenez, vous avez tardé, et voilà probablement...

LOUISE (*entrant*).

Madame Du Tilleul.

MAGARTHY.

Faites entrer. Vous, sortez par ici. (*L'homme sort presqu'en même temps que madame Du Tilleul entre. Magarthy, tout en parlant, a jeté l'œil sur les papiers et en a pris connaissance.*)

SCÈNE V.

MAGARTHY, MADAME DU TILLEUL.

MAGARTHY.

Oh ! mais venez donc, chère Madame Du Tilleul ! je vous attends avec impatience.

MADAME DU TILLEUL.

Et vous eussiez bien pu m'attendre inutilement, Mademoiselle, car j'ai été si étonnée de recevoir une lettre de

vous, que j'ai fort hésité à me rendre à l'invitation qu'elle contenait.

MAGARTHY.

Et vous eussiez eu tort. J'ai à vous parler, j'en suis certaine, de choses qui vous intéresseront.

MADAME DU TILLEUL.

Je cherche en vain, je l'avoue, Mademoiselle, ce qu'il y a de commun entre vous et moi.

MAGARTHY.

Ah! d'abord, Baronne, nous sommes toutes deux du même pays, et nous nous sommes vues souvent à l'île Bourbon.

MADAME DU TILLEUL.

Soit, mais nous ne nous sommes jamais parlé.

MAGARTHY.

Mais asseyez-vous donc, je vous prie.

MADAME DU TILLEUL.

Est-ce la peine vraiment?

MAGARTHY.

Oui, car nous avons beaucoup de choses à nous dire.

MADAME DU TILLEUL.

Permettez-moi d'en douter.

MAGARTHY.

Ma lettre ne vous disait-elle pas que j'avais à vous parler de votre fils?

MADAME DU TILLEUL.

Oui, et quoique j'ignore quelle est la nature des rapports qui peuvent exister entre mon fils et vous, je me suis décidée à venir; mais je vous en préviens, je désire n'aborder que ce sujet....

MAGARTHY.

Vous jouez parfaitement la comédie, Madame, et votre air digne et puritain vous va à ravir. Quel malheur lorsque tout-à-l'heure vous serez obligée de le déposer.

MADAME DU TILLEUL.

Si vous ne m'avez fait venir avec de telles instances que pour m'insulter, je vous demande la permission de me retirer, Mademoiselle.

MAGARTHY.

Non pas; au contraire, Madame, et j'espère que vous allez me faire le plaisir de vous asseoir comme je vous en ai priée.

MADAME DU TILLEUL.

Je m'asseoirai, mais à la condition que vous aborderez tout de suite la question de mon fils.

MAGARTHY.

Sur ce point encore je suis désespérée de ne pouvoir me rendre à vos désirs, mais au contraire d'être forcée de vous amener aux miens. Je commencerai par vous parler de vous, puis de moi, ensuite de M. Emile.

MADAME DU TILLEUL.

Puisqu'il le faut, je vous écoute. *(Elle s'assied.)*

MAGARTHY.

Et d'abord, ma chère Baronne, ne me prenez pas pour une sorcière si je vous dis un peu le passé, beaucoup le présent, et davantage encore l'avenir. Je vous connais sur le bout du doigt, et voici votre histoire.

MADAME DU TILLEUL.

Mon histoire est simple, Madame: j'ai toujours été honorable et honorée.

MAGARTHY.

Sans doute, vous êtes restée veuve, et dans la plus grande misère, d'un colon de Saint-Denis: vous donniez des leçons de quelque chose pour vivre.... je ne me rappelle plus de quoi. Il n'y a pas de mal à cela: vivre en travaillant c'est ennuyeux, mais c'est honorable. Voulant tâcher de vous venir en aide, votre fils s'est embarqué avec vous pour le

Havre. Engagé dans l'armée, après cinq années de service en Algérie, il est devenu capitaine, puis aide-de-camp du général Puy-Maurin. Le pauvre garçon est plein de tendresse pour vous, et sur sa solde, qui est de deux-cent-cinquante francs par mois, il vous envoie cent francs. C'est maigre, mais le pauvre garçon fait ce qu'il peut. Est-ce exact?

MADAME DU TILLEUL.

Où voulez-vous en venir?

MAGARTHY.

Je suis mon programme. Je vous ai dit votre passé, votre présent: il me reste à vous dire votre avenir.

MADAME DU TILLEUL.

Mon avenir est tracé d'avance: vivre ignorée, et prier Dieu pour le bonheur de mon fils.

MAGARTHY.

Vous vous trompez: vous avez un autre avenir devant vous; vous en avez même deux. Vous choisirez.

MADAME DU TILLEUL.

Jouons-nous une charade?

MAGARTHY.

Peut-être; mais en tout cas le mot en est sérieux. Ecoutez donc avec attention, et surtout comprenez-moi bien. Voici le premier des deux avenirs en question, et il ne dépend que de vous qu'il commence aujourd'hui même. Vous aurez une nièce fort riche....

MADAME DU TILLEUL.

Je n'ai qu'un fils...

MAGARTHY.

Je le sais bien; aussi ne vous ai-je pas dit *vous avez*, mais *vous aurez* une nièce fort riche qui, désireuse d'avoir chez elle une tante aussi gracieuse que vous le serez, se fera un plaisir de vous offrir sa table, un appartement

convenable, une femme-de-chambre, sa couturière, sa modiste et cœtera, et qui de plus vous priera d'accepter deux cents francs par mois, qui, réunis aux cent francs de M. Emile, vous aideront à vivre plus convenablement que vous ne vivez. Voilà le premier de vos deux avenirs. Avez-vous compris?

MADAME DU TILLEUL (*se levant*).

J'ai tout compris, Madame, ou du moins tout deviné. Il m'est impossible d'accepter la proposition que vous me faites: je ne déshonorerai pas ma vieillesse en me faisant la complice de votre existence.

MAGARTHY.

Vous refusez absolument?

MADAME DU TILLEUL.

Absolument.

MAGARTHY.

Alors votre fils est perdu.

MADAME DU TILLEUL.

Perdu? mon fils? que voulez-vous dire?

MAGARTHY.

Ceci regarde le second avenir dont vous avez le choix, et dans lequel vous vous plongez aveuglément. Dans huit jours votre fils sera tué, et vous vous trouverez seule plongée dans la misère et le désespoir.

MADAME DU TILLEUL.

Voyons, parlez: que signifie cette menace? Mon fils n'a commis aucune action criminelle: comment mon fils pourrait-il être tué?

MAGARTHY.

C'est ce que vous saurez quand je vous aurai parlé un peu de moi, comme je m'y suis engagée. Vous savez comment j'ai quitté la Colonie: accusée d'un crime dont je n'étais pas coupable, et soustraite à la justice par un né-

grier qui cette fois, par un retour capricieux de la Providence, s'est trouvé être le défenseur de l'innocence, ce négrier devint amoureux de moi. Vous comprenez: à bord, et à la merci d'un pareil homme, il n'y avait pas grande résistance à faire, et vous qui êtes la vertu même, vous eussiez succombé. Cette vie à deux au temps qui court, vous le pensez bien, m'a paru fort longue. Enfin un beau jour une frégate anglaise a donné la chasse au brick du négrier: il a été pris et pendu. J'étais au bout de l'argent que j'avais rapporté des Colonies, et j'avais grand besoin, ne fût-ce que pour l'éducation de ma fille, des deux cent mille francs dont je pus m'emparer sans scrupule, car le pauvre diable laissa deux cent mille francs. Aujourd'hui, ma chère tante...

MADAME DU TILLEUL.

Ne vous pressez pas tant!

MAGARTHY.

Bah! un peu plus tôt, un peu plus tard.... Je disais donc, ma chère tante — je maintiens le mot — ce n'est ni un maître comme M. de Cerny, ni un amant comme John Bradston qu'il me faut aujourd'hui; c'est un mari, un bon, brave et honnête homme, qui par le respect qu'on lui porte fasse respecter sa femme. Parmi les personnes que je reçois, et qui appartiennent, M. de Kerkadec à la plus vieille noblesse bretonne, M. Tayeur à la haute banque, M. de Laverpillière à la presse parisienne, enfin M. de Lauménil à la science, j'ai fait mon choix: c'est M. de Lauménil qui aura le bonheur d'être mon mari, et c'est pour lui surtout, par conséquent, ma chère tante, que j'ai besoin d'avoir une famille.

MADAME DU TILLEUL.

Et vous croyez que je me ferai complice d'une pareille trahison? que j'aiderai la quarteronne Magarthy, l'esclave de M. de Cerny, la maîtresse du négrier John Bradston,

la métisse sans nom, ou, ce qui est bien pis, qui porte un faux nom, à tromper un honnête homme, en se faisant passer pour ce qu'elle n'est pas, c'est-à-dire pour une honnête femme ? Jamais !

MAGARTHY.

Alors voilà ce qu'il arrivera. M. Emile est non seulement un bon fils, mais c'est encore un beau garçon, plein de talents d'agrément, qui danse à ravir, chante fort agréablement, monte à cheval comme Baucher. A force de danser le cotillon avec la femme de son général, à force de chanter des duos avec elle, à force de l'accompagner au Bois, il est arrivé ce qui devait arriver, ce qui arrive toujours en pareil cas, c'est que madame la comtesse de Puy-Maurin a comparé les vingt-cinq ans de M. Emile aux cinquante-cinq ans du comte. Bref, M. Emile est l'amant de la femme de son général, dont il a misérablement trahi la confiance.

MADAME DU TILLEUL.

Oh ! ce que vous me dites là est impossible.

MAGARTHY.

En voilà la preuve, Madame : cinq lettres tirées de la correspondance des deux amants. N'avais-je pas raison de vous dire, ma chère tante, que votre fils, mon cousin, courait risque de la vie ? Car en supposant que j'envoie une de ces lettres au général qui adore sa femme, il les tuera tous les deux.

MADAME DU TILLEUL.

Oh ! vous n'aurez pas cette cruauté.

MAGARTHY.

Vous plaisantez. Et pourquoi vous ménagerais-je ? M'avez-vous ménagée, vous, quand vous m'avez traitée tout-à-l'heure en courtisane ? Vous m'avez accusée, parce que je me fais nommer baronne de Saint-Denis, d'avoir volé

un nom. Ne vaut-il pas mieux, dites-moi, voler un nom qui n'appartient à personne, que de voler la femme de son protecteur ? Vous entrerez aujourd'hui chez moi aux conditions que je vous ai dites, Madame, ou cette petite correspondance sera envoyée au général. Que voulez-vous, ma chère tante ? la nature en nous faisant femmes, la société en nous faisant esclaves, ne nous ont laissé pour arme défensive et offensive que la ruse : il faut bien nous en servir.

MADAME DU TILLEUL.

Oh ! non jamais je ne consentirai....

MAGARTHY.

Allons donc, pas d'enfantillages. Vous ne compromettrez pas la carrière, l'avenir et même la vie de votre fils par un vain scrupule de conscience ! Encore une fois, chère tante, je vous assure que vous serez parfaitement bien chez moi. Demain je fais maison nette, je change de quartier, je suis trop petitement ici. J'espère que ma bonne tante voudra bien m'aider de ses conseils. Voyons, décidez-vous bien vite. Voici dans cette bourse un mois de vos appointements, deux cents francs. Mais prenez donc, c'est convenu. L'argent est toujours utile, et sent toujours bon, sans compter qu'en même temps que vous ne manquerez de rien chez moi, votre fils gardera sa solde entière ; et de temps en temps vous pourrez même lui faire quelques cadeaux. Votre fils gardera, outre sa solde, sa maîtresse ; le général, qui ne se doutera de rien, gardera son bonheur, et de cette façon tout le monde sera content. Vous voyez combien vous seriez coupable de troubler une si heureuse harmonie. Or, qu'y a-t-il à faire pour tout cela ? Oublier et vous souvenir : oublier que je m'appelle Magarthy, que j'ai été esclave, maîtresse de M. de Cerny, veuve du négrier John Bradston ; vous souvenir

que je suis votre nièce, que j'ai une fille de seize ans de mon premier mari, et que je m'appelle la baronne de Saint-Denis. Acceptez-vous ?

MADAME DU TILLEUL.

Il le faut bien.

MAGARTHY.

Allons, vous êtes une femme d'esprit.

MADAME DU TILLEUL.

Mais ces lettres?...

MAGARTHY.

Ecoutez : le jour où par votre coopération j'aurai fait un mariage honorable, non seulement je vous donnerai une prime de dix mille francs, mais encore je vous remettrai les lettres en question. Maintenant si vous conservez une arrière-pensée, et je m'en apercevrai bien vite; si vous n'êtes pas franchement mon associée, ma complice, disons le mot, je perdrai votre fils sans pitié comme vous m'aurez perdue. Ce que je veux, je le veux bien, et je ne me laisse pas facilement détourner de mon but.

MADAME DU TILLEUL.

C'est moi qui suis votre esclave, Madame; je vous obéirai.

MAGARTHY *(lui poussant l'argent).*

Alors prenez. *(Elle le prend.)* A la bonne heure; voilà que vous êtes raisonnable.

MADAME DU TILLEUL.

Mais comment expliquerai-je ma présence soudaine dans votre maison ?

MAGARTHY.

Rien de plus simple. Je vous avais laissée aux Colonies pour surveiller nos intérêts, et vous m'apportez ma part d'une fortune colossale qui me vient de l'oncle de ma mère. Je suis donc millionnaire, et il ne s'agit plus que

de me trouver un mari. Vous êtes arrivée pour guider mon choix, tenir ma maison. Voilà le canevas de votre rôle. Vous êtes trop intelligente pour que j'aie besoin de vous écrire un plan détaillé. A partir de cette heure vous appartenez à ma maison. Demain j'aurai des domestiques nouveaux, je vous remettrai les clefs et je donnerai des ordres pour que vous soyez obéie comme moi-même.

MADAME DU TILLEUL.

Et qu'aurai-je à faire vis-à-vis des personnes que vous recevez?

MAGARTHY.

Vous aurez à dire que je suis une veuve de trente-deux ans, sage et riche, que vous m'adorez, que tout le monde me fait la cour, que je n'écoute personne, et que j'ai refusé cinq ou six mariages éclatants. Voilà tout. *(A un domestique qui entre.)* Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE.

M. de Kerkadec demande si Madame la Baronne est visible.

MAGARTHY.

Certainement. *(Le domestique sort.)* C'est mon noble Breton, un parfait gentilhomme, un ami précieux. Vous êtes libre jusqu'à six heures; nous dînons ensemble.

MADAME DU TILLEUL.

A six heures? très bien.

MAGARTHY.

A propos; nous nous tutoyons.

MADAME DU TILLEUL.

Comme vous voudrez.

MAGARTHY.

Eh bien? *(Kerkadec entre.)*

MADAME DU TILLEUL.

Allons; ne te fâche pas, petite nièce: à six heures.

MAGARTHY.

Allons, elle ira! *(Madame du Tilleul salue M. de Kerkadec et sort.)*

SCÈNE VI.

MAGARTHY, KERKADEC.

KERKADEC.

J'ai reçu votre mot, et j'accours. Mais quelle est donc cette dame qui vous appelle sa nièce?

MAGARTHY.

C'est ma tante.

KERKADEC.

Je vous croyais sans famille.

MAGARTHY.

Je viens d'en acheter une.

KERKADEC.

Une famille! et pourquoi faire? Vous vous en passiez admirablement. C'était un de vos mérites de ne point en avoir.

MAGARTHY.

Je vous assure que non! Une famille me manquait.

KERKADEC.

A votre aise! Mais dites-moi: que signifie ce billet si pressant?

MAGARTHY.

D'abord et avant tout, merci d'être venu. Vous êtes bon, et je vous aime.

KERKADEC.

Vous m'aimez, malgré mes cheveux blancs et mes soixante ans? Je vous remercie du mot, ma chère amie. Aimez-moi donc, si cela vous amuse. En attendant, qu'avez-vous à me demander?

MAGARTHY.

Ah! Marquis, si vous saviez!

KERKADEC.

Voyons, avons-nous fait quelque folie? Notre hôtel est-il saisi? nos chevaux sont-ils vendus? nos diamants engagés? Qu'y a-t-il enfin?

MAGARTHY.

Rien de tout ce que vous soupçonnez, Marquis: j'ai de l'ordre, grâce au Ciel, et je ne gaspille pas; je fais, croyez- moi, meilleur usage de vos dons. Mais je souffre, je m'ennuie, et voilà pourquoi j'ai voulu vous voir. Je touche à un moment solennel, Marquis, et j'ai besoin des conseils d'un véritable ami.

KERKADEC.

Quelle gravité, bon Dieu! Des conseils, je vous en donnerai si vous voulez: seulement je ne vous les garantis pas de première qualité....

MAGARTHY.

Mauvais sujet!...

KERKADEC.

Je n'ai jamais prêché la sagesse, pratiqué encore moins. De quoi s'agit-il?

MAGARTHY.

Marquis, voulez-vous m'épouser?

KERKADEC.

Répétez.... j'aurai mal entendu.

MAGARTHY.

Marquis, voulez-vous m'épouser?

KERKADEC.

Oh! chère amie, je n'épouse pas mes maîtresses; ce n'est pas pour épouser celle....

MAGARTHY.

Des autres. Vous voyez que j'achève votre pensée, si impertinente qu'elle soit.

KERKADEC.

Excusez-moi. Je n'ai pu résister à la vanité de faire quelque chose qui ressemblât à un bon mot. Vous savez, nous autres Bretons nous ne passons pas pour des gens d'esprit.

MAGARTHY.

Je vous demande, Marquis, si vous voulez m'épouser?

KERKADEC.

Pourquoi faire ?

MAGARTHY.

Répondez-moi : oui ou non.

KERKADEC *(lui prenant son éventail).*

Voilà un éventail qui n'est vraiment pas digne de vous, ma toute belle. Je vous donnerai un Watteau authentique.

MAGARTHY.

Non, alors.

KERKADEC.

Ma chère amie, vous me mettez dans une position très-fausse. Il y a des demandes auxquelles un galant homme ne sait que répondre, et c'est alors qu'il essaie de s'en tirer par une impertinence. L'impertinence ne vous a pas suffi. Eh bien, non! tout simplement.

MAGARTHY.

Il faut pourtant que je me marie.

KERKADEC.

Vous en avez le droit, et ce n'est pas moi qui vous en empêcherai. Seulement votre proposition m'a étourdi un moment. Maintenant causons. J'ai été franc, voire même un peu brutal; pardonnez-moi, et dites-moi tout. Quelle est la raison de cette singulière fantaisie?

MAGARTHY.

Interrogez-moi, Marquis: je vous répondrai comme à mon meilleur ami.

KERKADEC *(gaîment et courtoisement).*

Eh bien! si j'essayais de vous confesser au lieu de vous interroger, je vous dirais: Chère amie, vous me devez une partie du luxe qui vous environne, et vous avez eu peur un instant que je ne me fâchasse en vous voyant jeter votre vie aux quatre points cardinaux du plaisir, et que la source du Pactole ne se tarît. Mais vous avez donc oublié, Madame, que je suis un gentilhomme. Première raison. *(Magarthy s'incline en riant.)* Maintenant ne vous offensez pas des paroles d'un vieux Breton, un peu rapetassier, comme on dit chez moi. Quoique du bon côté de la trentaine, vingt-neuf ans, n'est-ce pas? — *(Magarthy fait signe que oui)* vous n'avez pas l'intention de vous faire passer pour une adolescente. Vous avez une fille de seize ans que vous marierez d'ici un an ou deux. Eh bien! il vous semble qu'il serait bon de faire une fin, et logique de vous marier avant elle. Le mariage, inutile à l'homme, est presque une nécessité pour la femme: c'est un nom et une position.

MAGARTHY.

Vous êtes sorcier, Marquis.

KERKADEC.

Non, j'ai seulement l'habitude de la situation: j'ai déjà marié deux maîtresses. Eh bien! pour vous rassurer et pour vous prouver même au besoin que je suis votre ami et que je vous veux du bien, voici ce que je vous propose. Je vous laisse, bien entendu, ce qu'il m'a plu de vous donner. J'y ajoute une dot de cent mille francs, et à partir de ce jour je ne suis plus que votre ami.

MAGARTHY.

Oh! Monsieur le Marquis!

KERKADEC.

Notre liaison fut toujours secrète: donc rien à changer

à nos relations extérieures. Souvenez-vous quelquefois d'un vieil ami qui vous aimera toujours: quant à moi, je n'oublierai jamais la femme charmante qui a bien voulu s'ennuyer deux ans avec un vieux radoteur comme moi.

MAGARTHY.

Marquis, croyez bien que mon amour....

KERKADEC.

Je ne vous demande plus que votre amitié, Baronne. Ce soir je vous apporterai la somme en question. — Mais j'entends une voiture, et comme je ne suis plus que votre ami, de peur d'être indiscret je me sauve.

MAGARTHY.

Quelque importun, sans doute. Tenez, sortez par la petite porte.

KERKADEC.

L'escalier dérobé, soit; passe encore pour cette fois. Et ce soir je vous en rapporterai la clef par le grand escalier, par l'escalier de tout le monde. *(Il lui baise la main et sort en souriant.)*

SCÈNE VII.

MAGARTHY.

Décidément c'est un vrai gentilhomme que ce marquis: ménageons-le bien; la race s'en perd. Allons, me voilà un commencement de dot, cent mille livres. Voyons ce que fera notre banquier: le double du marquis probablement, mais cela ne sera pas donné de cet air-là.

TAYEUR *(au dehors)*.

C'est bon, c'est bon: n'annoncez pas, c'est inutile. Vous savez bien que je suis de la maison, moi.

MAGARTHY.

Quand je le disais! Allons, du courage; avec celui-ci l'assaut sera rude!

SCÈNE VIII.

MAGARTHY, TAYEUR.

TAYEUR.

Tiens, vous êtes seule? je croyais avoir vu un coupé dans la cour.

MAGARTHY.

Voyez, je suis seule cependant, mon ami. Qu'avez-vous fait aujourd'hui? Comme vous venez tard?

TAYEUR.

Mille choses à faire. Un tour au Bois de Vincennes pour essayer mon huit-ressorts et les quatre chevaux que j'ai achetés à lord Ribby. J'ai marchandé une villa: nous nous tenons à dix mille; je l'aurai. Le propriétaire est un actionnaire du Crédit mobilier: il doit mourir de faim. Je suis revenu signer des bons à mon Administration. J'ai croqué sept ou huit mauviettes chez Bignon en compagnie de Laverpillière qui veut toujours que je fonde un journal. Puis un tour à la Bourse pour prendre une carte de visite chez Madame Prévot à votre intention. *(Il lui remet le bouquet.)* Et me voilà prêt à emporter la lune au bout d'une lance, si vous me le commandez. Vous êtes aujourd'hui radieusement belle, et mes roses sont jaunes auprès de vous.

MAGARTHY.

Toujours galant, mon cher Tayeur. Vous êtes adorable: vous avez toujours vingt-cinq ans, parole d'honneur; et quand je vous compare à tous les jeunes gens que je vois, il n'en est pas un qui n'y perde.

TAYEUR.

Vous me flattez, Baronne.

MAGARTHY.

Non, je ne suis qu'un écho. Toutes les femmes vous adorent; elles répètent vos bons mots, car vous n'êtes pas seulement un millionnaire d'argent, mais encore un millionnaire d'esprit, et vous les prodiguez de façon à me rendre jalouse. Enfin, vous ne devriez être beau et spirituel que pour moi, qui vous aime et vous admire; mais non: Monsieur aime à briller, à éblouir.

TAYEUR.

Moi! je vous jure que non. Je n'ai aucune prétention, et si j'ai quelques qualités, c'est à vous que je les dois.

MAGARTHY.

Il est vrai que si vous n'aviez pas été ce que vous êtes, je ne vous eusse jamais aimé.

TAYEUR.

En vérité, chère amie, vous avez le secret de me dire des choses qui ne m'avaient jamais été dites auparavant.

MAGARTHY.

C'est que vous n'avez jamais été, c'est que vous ne serez jamais aimé que par moi.

TAYEUR.

Et l'on ne vous aime pas, vous, hein!

MAGARTHY.

Oh! moi, c'est différent: on m'aime un peu pour passer le temps.

TAYEUR.

Méchante! comme vous savez bien le contraire. Est-ce que je ne suis pas toujours prêt à faire ce que vous désirez? Avez-vous une fantaisie aujourd'hui? Parlez, et dans dix minutes elle sera réalisée.

MAGARTHY.

Oh! de l'argent, toujours de l'argent. Mon Dieu, je sais bien que vous en avez à ne savoir qu'en faire de l'argent! mais je n'en ai pas besoin. J'ai besoin d'affection, et dussé-je être ridicule, je dirai le mot: d'amour!

TAYEUR.

Eh bien! je vous adore.

MAGARTHY.

Vous m'adorez? c'est un mot qui est bientôt dit, mais qui est difficile à prouver.

TAYEUR.

Eprouvez-moi.

MAGARTHY.

Eh bien! conduisez-moi ce soir à l'Opéra.

TAYEUR.

A l'Opéra? à l'Opéra!!

MAGARTHY.

Dans ma loge.

TAYEUR.

Impossible, pour deux raisons.

MAGARTHY.

Lesquelles?

TAYEUR.

La seconde, c'est que ma soirée est prise par une affaire de la plus haute importance. Mais à quel propos cette folle idée de vous faire accompagner par moi vous passe-t-elle par la tête?

MAGARTHY.

Le sais-je? Je vous demandais cela comme je vous eusse demandé autre chose.

TAYEUR.

Je suis désespéré de vous contrarier; mais vous devez comprendre que c'est insensé.

MAGARTHY.

Oui, j'ai compris. J'étais folle : ce serait vous compromettre, et vous ne le pouvez pas. Que suis-je moi? votre maîtresse; et si jamais notre secret était découvert, si votre femme..... Oh! quelle horrible position que la mienne! *(Elle pleure.)*

TAYEUR.

Bon, voilà que vous pleurez. Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui, mon Dieu? Nous étions cependant bien convenus, il me semble, de ne jamais parler de certaines choses. Mais vous sentez bien, n'est-ce pas, que je ne puis aller dans votre loge, à l'Opéra surtout, où tout le monde me connaît. Vous-même seriez compromise.

MAGARTHY.

Hélas! vous avez raison. N'y pensons plus. J'irai seule, ou plutôt je m'y ferai accompagner par ma tante.

TAYEUR.

Votre tante? Quelle tante?

MAGARTHY.

Oh! c'est juste; vous ne la connaissez pas: elle n'est arrivée que ce matin. Je vous la présenterai.

TAYEUR.

Vous ne m'avez jamais parlé de cette tante.

MAGARTHY.

Je l'avais perdue de vue. Décidément non : je n'irai point à l'Opéra ce soir, surtout.... si vous me promettez de venir prendre une tasse de thé avec moi.

TAYEUR.

Oh! bien volontiers cela. Tout ce bruit, tout ce monde, toute cette musique, c'est fastidieux et toujours la même chose! des *ut* de poitrine, des pirouettes, des gandins, des gandines. Bonjour, cher! Où en sont les Autrichiens? — Tandis que l'intimité!... oh! parlez-moi donc d'une bonne

soirée dans un petit boudoir bien capitonné, où l'on s'aime franchement, où l'on peut dire du mal de tout le monde, une tasse de thé d'une main, un havane de l'autre. Voilà le bonheur et le bonheur à deux!

MAGARTHY.

Par malheur nous serons trois.

TAYEUR.

Comment trois?

MAGARTHY.

Sans doute. Et ma tante!

TAYEUR.

Que le diable emporte la tante! En vérité, vous êtes toujours entourée d'un tas de gens! Kerkadec, Lauménil, Laverpillière! Ce n'était pas assez: voilà encore une tante maintenant.

MAGARTHY.

Allons, vilain jaloux; venez près de moi tout de suite... et ne me boudez plus....

TAYEUR.

Si je suis jaloux, c'est que je voudrais vous garder pour moi seul.

MAGARTHY.

Flatteur! C'est avec des phrases comme celles-là que vous m'avez perdue, ensorcelée.

TAYEUR.

Tu m'aimes donc un peu?

MAGARTHY.

Si je t'aime! il le demande! Mais rappelez-vous donc les premiers temps de notre liaison. Ai-je assez lutté? me suis-je assez débattue contre vos séductions, moi pauvre veuve isolée? Je croyais mon cœur mort à tout sentiment, et voilà que sans me laisser le temps de me défendre, vous avez forcé la porte de ce cœur, qui s'est laissé prendre,

disons mieux, qui s'est donné tout entier. Hélas! cela était trop beau pour pouvoir durer.

TAYEUR.

Ne pas durer, notre amour? et pourquoi?

MAGARTHY.

Eh! mon Dieu! parce que de tous côtés je vois des obstacles. Déjà vos visites chez moi donnent à penser: je crains le scandale pour vous et pour moi. Il va falloir redoubler de prudence. Ma tante est d'une rigidité....

TAYEUR.

Oh! que ne suis-je libre?

MAGARTHY.

Mais vous l'êtes pas. Singulière chose que nos lois sociales! Le mariage enchaîne les hommes et rend les femmes libres. Il faut reprendre chacun notre rôle, mon ami: votre place est au foyer de la famille; le mieux, voyez-vous, serait de faire appel à notre courage, et de ne plus nous revoir.

TAYEUR.

Ne plus nous revoir! es-tu folle? Est-ce que tu crois que je consentirai jamais à ne plus te revoir? Non, plutôt faire tout ce que tu voudras. Tu es la première, tu es la seule affection de ma vie. J'ai usé mes forces sur le vaste champ des spéculations, et c'est au moment où, sortant des galères de l'agio, je me prépare à savourer les enivrements d'un amour ardent comme celui d'un jeune homme, c'est après m'avoir répété mille fois que tu m'aimes, que tu n'as jamais aimé que moi, que tu me parles de ne plus nous revoir! Mais tu m'as donc menti quand tu m'as dit que tu m'aimais? Tiens, dis la vérité: si tu en aimes un autre, avoue-le, quelque beau lion, peut-être un jeune gandin bien frisé. Tu veux te débarrasser de moi, n'est-ce pas? Mais réponds-moi donc!

MAGARTHY.

Que voulez-vous que je réponde à de pareils soupçons? Moi vous préférer quelqu'un! Mais je t'aime plus que tout au monde: un roi même n'obtiendrait pas un regard de moi. Tu es le plus noble de tous, parce que tu es le plus intelligent. Qui pourrais-je mettre en parallèle avec toi? Quand je te regarde, quand je t'écoute, je vois briller sur ton front ce rayon du génie qui t'a fait le premier financier du monde. Mais que veux-tu? je crains le scandale.

TAYEUR.

Jusqu'à présent on n'a rien découvert, et dans l'avenir on ne découvrira rien.

MAGARTHY.

Un malheur peut arriver. Tu comprends, une femme seule.... chez laquelle on voit toute la journée le même homme; une veuve étrangère, c'est suspect, mon ami. On a les yeux fixés sur moi; puis mon salon est mixte: on m'y vient voir, mais quelquefois les personnes que j'y ai reçues la veille, en me rencontrant dans la rue oublient de me saluer. Ah! je m'en aperçois bien, vas! Ne vois-tu pas que toi-même tu n'oses pas te montrer en public avec moi, et, malgré toute ta tendresse, si parfois je te rencontre au bras de ta femme ou de tes filles, tu te contentes comme les autres de me faire un petit salut particulier, en regardant bien devant et derrière si l'on ne te voit point, et ce semblant de politesse même paraît te coûter. J'ai souvent, je te le jure, d'indescriptibles accès de rage. Oh! si j'étais mariée! On ne se fait point idée de l'indispensabilité d'un mari, fût-il le plus laid, le plus infime, le plus inconnu des hommes: c'est un bras; on respecte, quelle qu'elle soit, la femme que l'on rencontre appuyée au bras d'un mari. On va partout le front levé, quand on a un mari inscrit sur le grand-livre de la dette publique du

monde. Quelques imbécilles ont prétendu que le mariage c'était l'esclavage. Ah ! le mariage, au contraire, c'est la liberté.

TAYEUR.

Mariée! voilà la seconde fois que vous reproduisez la même pensée. Mariée ! il ne manquerait plus que cela!

MAGARTHY.

Vous l'êtes bien, vous!

TAYUER.

Oh! moi, moi c'est autre chose: d'ailleurs j'étais marié avant de te connaître, tandis que toi....

MAGARTHY (*lentement*).

Si je l'étais moi, tout au contraire, vous pourriez me voir ouvertement; vous pourriez me présenter à votre femme, et nos relations paraîtraient toutes naturelles.

TAYEUR (*réfléchissant*).

Je ne dis pas non. Certainement, je sais bien qu'une femme mariée est plus libre; qu'avec une femme mariée il n'y a pas de scandale à redouter. Mais enfin, ma chère, tu n'es pas mariée.

MAGARTHY.

Je pourrais me marier.

TAYEUR.

Je ne veux pas, moi, que vous vous mariiez, Madame: la jalousie ne me laisserait pas un instant de repos; je serais capable de faire un éclat. Tiens, j'aimerais mieux quitter la France, fuir avec toi.

MAGARTHY.

Oh! que voilà bien les hommes! toujours en-deçà ou au-delà. Il a peur de se compromettre en venant dans ma loge à l'Opéra, et il me propose de fuir avec lui au bout du monde.

TAYEUR.

Tu as raison, je perds la tête; mais tu me rends fou avec tes projets, car tu as un projet.

MAGARTHY (*sans lui répondre*).

Oh! je comprends que vous pourriez être jaloux si j'épousais un de ces jeunes gens dont vous parliez tout-à-l'heure; mais si je choisissais un vieillard, vous n'auriez plus de sujets d'alarmes.

TAYEUR.

De quoi te plains-tu? Ne vois-tu pas le monde?

MAGARTHY.

Oui, le monde des femmes séparées et des maris-garçons, des filles-femmes et des femmes-filles: ce n'est pas la bonne monnaie du monde, ça, c'est la fausse! J'en ai assez des pièces argentées et dorées: je veux voir du vrai.

TAYEUR.

Je sais bien que ce serait plus agréable; seulement il faudrait trouver un mari. Un mari! Comme je n'en connais pas....

MAGARTHY (*brusquement*).

Que dis-tu de M. Lauménil?

TAYEUR.

Lauménil? pourquoi me demandes-tu cela?

MAGARTHY.

Réponds-moi toujours.

TAYEUR.

Eh! eh! Lauménil me paraît un galant homme, un peu usé par les travaux scientifiques. Il est fort à son aise, et le sera encore plus à la mort de sa mère qui doit avoir près de cent ans; un vieillard charmant, dont j'aime beaucoup la conversation. Et voilà tout. Mais encore, pourquoi cette question?

MAGARTHY.

J'ai envie d'épouser M. Lauménil.

TAYEUR.

Comment! M. Lauménil vous épouserait, vous?...

MAGARTHY.

Je vous ferai observer que ce grand étonnement n'a rien de flatteur.

TAYEUR.

Pardon.

MAGARTHY.

Ecoutez-moi comme un ami, ensuite vous redeviendrez amant. J'ai trente-deux ans bientôt; il me faut une position dans le monde, et cette position, un mari peut seul me la donner. Au bras de M. Lauménil, j'entre dans tous les salons de Paris, et comme c'est un vieillard de soixante-huit ans, vous n'en serez pas jaloux.

TAYEUR.

Hein?...

MAGARTHY.

Non, vous n'en serez pas jaloux, parce que je n'aimerai jamais que vous. Je serai Madame de Lauménil pour tout le monde, pour vous seul Magarthy. M. Lauménil est sans cesse occupé de travaux, de recherches; il a sa chaire aux Arts-et-Métiers, son cours à la Sorbonne, ses séances à l'Académie: ses journées seront si bien remplies, qu'il n'aura pas le temps de s'occuper de moi.

TAYEUR.

Ce n'est pas de ses journées que je suis jaloux.

MAGARTHY.

Nous en ferons un astronome.

TAYEUR.

Mais M. Lauménil vous aime donc?

MAGARTHY.

Je crois que oui.

TAYEUR.

Il vous l'a dit?

MAGARTHY.

Non, mais il me le dira quand je voudrai.

TAYEUR.

Je ne croyais pas que Lauménil songeât au mariage; mais s'il y songeait, il me semble que ce serait dans le but d'avoir un salon, de recevoir, et alors il lui faudrait une grande fortune.

MAGARTHY.

Mais vous l'avez dit: Lauménil est fort à son aise. Quant à moi, je ne suis pas si pauvre que vous paraissez le croire. D'abord, je passe pour très-riche, et c'est déjà beaucoup en ce monde que l'apparence. J'ai quelques mètres de terrain sur le boulevard Malesherbes....

TAYEUR

Je le sais.

MAGARTHY.

En outre, cette petite maison que j'habite, plus mes diamants; enfin, Madame Du Tilleul, ma tante, m'apporte 100,000 francs d'un héritage fait dans mon pays.

TAYEUR.

Mais de qui donc avez-vous hérité?

MAGARTHY.

D'un oncle!

TAYEUR.

D'un oncle, d'un oncle; j'ai bien peur que ce ne soit un oncle à la mode de Bretagne. Enfin!

MAGARTHY.

Comme vous êtes méfiant!

TAYEUR.

Mais en définitive, tout cela ne fait qu'un total assez médiocre.

MAGARTHY.

Que voulez-vous? je m'en contenterai, puisque c'est le seul moyen de vous voir et de vous aimer tranquillement.

TAYEUR.

Allons! je vois que, pour une cause ou pour une autre, ce projet vous tient au cœur: faisons donc ce que vous voulez. Il vous faut une dot: je m'en charge. Je suis votre banquier à partir d'aujourd'hui. Vous avez 200,000 francs dans ma maison: c'est à moi de les faire travailler de manière à ce qu'avant la fin de l'année vous soyez millionnaire; et vous le serez, ou je ne m'appelle plus Tayeur.

MAGARTHY.

Vous êtes un amour. Silence! J'entends quelqu'un!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LAUMÉNIL.

TAYEUR (*bas*).

Pauvre homme!

LAUMÉNIL.

Je vous dérange, Madame?

MAGARTHY.

Point du tout, mon cher savant.

TAYEUR (*saluant*).

Madame, les placements dont vous voulez bien me charger seront faits demain.

MAGARTHY.

Mille grâces, mon cher Tayeur; mais soyez pru-

dent: songez que je suis une pauvre veuve, et que ces 500,000 francs sont une partie de ma fortune.

TAYEUR.

Je vous ai dit qu'en moins d'une année je vous les doublerais, et je tiendrai parole. *(Ils se saluent. Tayeur sort.)*

SCÈNE IX.

MAGARTHY, LAUMÉNIL.

MAGARTHY.

Avouez, Monsieur le savant, que c'est un grand tracas que de gérer sa fortune soi-même.

LAUMÉNIL.

Je n'en sais rien, Baronne: la mienne s'est toujours gérée toute seule.

MAGARTHY.

Aussi, vous le voyez, je chargeais M. Tayeur de tous ces détails auxquels, moi non plus, je ne comprends pas grand chose. Je ne sais vraiment pas, quelquefois, où donner de la tête.

LAUMÉNIL.

A qui le dites-vous? à un pauvre vieux garçon, toujours occupé de recherches scientifiques ou d'expériences nouvelles. Aussi suis-je obligé de me reposer du soin de mes affaires sur un domestique presque aussi vieux que moi, et quoiqu'il ne me vole que décemment, je m'aperçois qu'il manque à la maison un autre moi-même.

MAGARTHY.

Oh! le veuvage et le célibat pour vous autres hommes ce n'est qu'un agrément de plus. La liberté que l'usage vous accorde vous laisse maîtres de vos actions; mais nous autres,

moi par exemple, je suis exposée malgré mes trente-deux ans — car je vais avoir trente-deux ans — aux caquets, aux propos. Le monde aime beaucoup à calomnier les veuves, et je suis obligée d'apporter dans mon existence une telle circonspection, qu'il me prend parfois des idées féroces de fuir Paris et d'aller m'ensevelir dans quelque Thébaïde. Je ne puis accepter d'invitation nulle part : qui m'accompagnerait? Et cela me contrarie doublement, car j'ai une grande fille, et quand viendra le moment de l'établir, je me trouverai prise sans vert.

LAUMÉNIL.

Vous avez une grande fille? vous!

MAGARTHY.

De seize ans.

LAUMÉNIL.

Impossible!

MAGARTHY.

On se marie jeune aux Colonies. Mérélie a seize ans; j'étais veuve à vingt-deux.

LAUMÉNIL.

Permettez-moi une question peut-être indiscrète.

MAGARTHY.

Faites.

LAUMÉNIL.

Pourquoi ne vous êtes-vous pas remariée?

MAGARTHY.

Votre question me prouve que vous ne me connaissez pas.

LAUMÉNIL.

Comment cela?

MAGARTHY.

J'ai toujours voulu me remarier, mon ami; seulement je n'ai jamais rencontré l'idéal que je m'étais fait, c'est-

à-dire l'ami véritable, l'âme sœur de la mienne, qui partageât tous mes sentiments, toutes mes idées. Je ne suis plus tout-à-fait jeune, et je n'en souffre pas, croyez-le. Je ne regrette rien du passé et je déteste la jeunesse : ce que j'aurais voulu trouver, c'est un père pour ma fille, en même temps qu'un ami pour moi.

LAUMÉNIL.

N'aurai-je donc jamais le plaisir de voir votre chère enfant ?

MAGARTHY.

Elle doit venir dans quelques jours. Oh ! c'est une grande personne maintenant, et je la retire de pension.

LAUMÉNIL.

Ne pensez-vous pas à lui donner un mari ?

MAGARTHY.

Il faudrait au moins que j'attendisse qu'elle eût vu un peu le monde. Cependant il me passe parfois par l'esprit de si tristes pressentiments, que je voudrais au moins la savoir heureuse avant de la quitter pour toujours.

LAUMÉNIL.

Que dites-vous là ? Mais vous avez une santé parfaite : votre teint est éblouissant. Vous n'êtes plus jeune à trente-deux ans ! Vous vous raillez de mes soixante-huit ans.

MAGARTHY.

Un homme est toujours jeune : soixante-huit ans, c'est l'adolescence de la vieillesse.

LAUMÉNIL.

Je vous remercie d'avoir inventé ce mot pour moi : un autre dirait qu'il est d'une femme d'esprit ; je dirai, moi, qu'il est d'une femme de cœur.

MAGARTHY.

C'est justement cela : ayant vécu par le cœur, je mour-

rai par le cœur. *(Elle met la main à la poitrine.)* J'ai là une maladie sérieuse, et qui ne pardonne pas : d'un moment à l'autre je puis me briser comme un verre ! Oh ! ces anévrismes !...

LAUMÉNIL.

Un anévrisme ! Allons donc !

MAGARTHY.

Ah ! je connais ma position : une palpitation un peu plus forte que d'habitude, et c'est fini !

LAUMÉNIL.

Voyons ce pouls-là.

MAGARTHY.

Voici !

LAUMÉNIL.

Quelle charmante main ! *(Il lui baise la main.)*

MAGARTHY.

Que faites-vous ?

LAUMÉNIL *(faisant semblant d'écouter)*.

Les médecins tâtent le pouls, nous autres nous l'écoutons. A travers cette peau si fine et si transparente, on pourrait même le voir.

MAGARTHY.

Je vous jure que je ne vous croyais pas si galant que cela.

LAUMÉNIL.

Ai-je été galant ?

MAGARTHY.

Mais il semble que oui.

LAUMÉNIL.

Alors c'est sans y penser. Mais continuons, je vous en supplie. Achevez la confidence que vous étiez en train de me faire. Il n'est point donné tous les jours, à un

homme de mon âge, d'entendre la confession d'une femme jeune et belle.

MAGARTHY.

Puisque mon bavardage ne vous fatigue pas trop, je vais vous dire qu'elles auraient été mes aspirations. Je ne sais pourquoi vous m'êtes sympathique à ce point, mais en causant avec vous, je me sens à l'aise comme avec un frère aîné.

LAUMÉNIL.

Oh ! parlez, parlez, je vous prie, Madame.

MAGARTHY.

Eh bien! jusqu'au bout je vais être franche.... jusqu'au bout. Je suis une ignorante, je vous avoue cela tout bas: indolente et paresseuse comme la plupart des créoles, je l'ai peut-être été plus que toutes; mon éducation a donc été fort négligée. J'eusse désiré associer mon existence à celle de quelque homme remarquable dans les arts, dans les sciences ou dans les lettres. Ne pouvant comprendre, savoir ou discuter, je me serais contentée d'admirer et de contempler. Je n'aime pas le monde. Je ne crois pas que les discussions et la polémique, le bruit, en un mot, convienne à notre sexe. J'aurais voulu faire de mon intérieur un palais enchanté, où l'ami rêvé, où l'ami dont je vous parlais tout-à-l'heure eût trouvé à la fois, et le repos de ses travaux et la distraction d'un entourage choisi et sympathique.

LAUMÉNIL.

Et en effet, Madame, c'est bien un palais enchanté que vous décrivez-là !

MAGARTHY.

J'aurais voulu, en échange de la gloire qu'il m'eût fait partager, lui consacrer ma vie de tous les instants: en un mot, sachant que pour les ames artistes, pour les hommes

de génie, les préoccupations de la vie matérielle sont toujours pénibles et fastidieuses, j'eusse prévenu tous ses désirs, j'eusse été la fée du logis : à lui le soleil de la gloire et de la célébrité, à moi les enchantements de la vie privée, de l'amour discret et de la causerie intime.

LAUMÉNIL (*à part*).

Quelle femme! ou plutôt quel ange! (*Haut.*) mais il me semble que ce rêve est fort réalisable. Quel est l'homme de génie qui ne serait heureux d'accepter un si sublime dévouement? (*Souriant.*) Il est vrai que les hommes de génie sont rares.

MAGARTHY.

Oh! mais moi j'aurais été exigeante de mon côté; j'aurais voulu choisir. Pas plus que je ne comprends le mariage n'ayant pour base que l'amour fougueux de la jeunesse, pas plus je ne comprends une union où l'amour n'entre pas pour quelque chose. Puis il m'eût fallu trouver un homme dont la fortune égalât à peu près la mienne.

LAUMÉNIL.

Et en cela je vous approuve fort : la première condition du bonheur doit être la parité ou du moins une sorte de parité dans la fortune. Pour moi, si je me fusse marié, c'eût été une question d'honneur. Les positions égales sont les seules dignes, et comme dit un vieux proverbe aussi sensé que trivial, « Si l'un apporte le déjeûner, il faut que l'autre apporte le dîner. »

MAGARTHY.

C'est cela même; et comme j'ai un assez joli dîner à offrir, j'aurais voulu être certaine de ne pas manger du pain sec à mon déjeûner.

LAUMÉNIL.

Et cette fois encore vous avez raison. Je ne trouve rien de plus ridicule que de mettre en commun des misères

t des privations. On peut être bien dans un grenier à ingt ans, mais à soixante le grenier est inhabitable. Si Béranger ne s'y trouvait pas mal, c'est qu'il était philosophe; mais Lisette ne partageait pas ses goûts, car elle a fait bien des fugues, loin du grenier où son amant la chantait en soufflant dans ses doigts.

MAGARTHY.

Puis l'argent donne le pouvoir de faire de si belles choses! Ainsi, pour achever mon rêve, avec quel plaisir j'aurais, moi pauvre ignorante, appuyée au bras d'un homme de génie, qui en même temps eût été l'élu de mon cœur, avec quel plaisir, dis-je, j'aurais consacré cette fortune, ne fût-ce que pour me la faire pardonner, à protéger les arts et les sciences! N'y a-t-il pas une sorte de gloire à faire faire un pas à l'esprit humain? Que manque-t-il souvent à l'homme de génie pour créer une merveille, pour produire un chef-d'œuvre: l'argent! Guidée par l'expérience du compagnon de ma vie, j'aurais éprouvé un bonheur céleste à chercher ces mystérieux ouvriers de la science, qui meurent souvent de faim auprès de leur œuvre inachevée. — Avec quel plaisir j'eusse jeté cent mille francs, deux cent mille francs, un million dans le creuset du progrès! N'est-ce donc rien que d'avoir ouvert la carrière à un nouveau Pascal ou à un nouveau Guttemberg? Continuer des machines inachevées faute d'un peu d'or, recommencer des expériences utiles, patronner de courageuses inventions, quel plus noble emploi faire de l'argent? Voilà le rôle de la femme comme je le comprends, et qu'il m'a été malheureusement interdit de remplir.

LAUMÉNIL.

Mais qui vous interdit de chercher encore? Il n'est jamais trop tard pour faire le bien.

MAGARTHY.

Il est trop tard, vous dis-je; je suis en proie à une maladie inflexible, et je quitterai ce monde sans avoir réalisé mon idéal. Hélas! je ne serai pas la première qui mourrai sans avoir trempé ma lèvre à la coupe du vrai bonheur, sans avoir aimé, sans avoir été aimée. Ah! tenez, laissez-moi, cher ami; je suis absurde aujourd'hui. Je vous promets la première fois que je vous reverrai, de ne plus vous parler de ces sottes choses.

LAUMÉNIL.

Je ne veux croire ni à votre maladie, ni à votre désespérance. Je m'en vais, parce que vous me congédiez, mais je m'en vais après avoir passé près de vous une des plus délicieuses heures de ma vie. *(Lui baisant la main.)* Vous êtes la plus noble et la plus belle des femmes!

(Il salue et sort.)

SCÈNE X.

MAGARTHY *(seule)*.

(Elle reste pensive et dans une pose mélancolique tant qu'elle peut être vue; puis seule).

J'ai la dot! j'ai la famille! J'aurai le mari.



ACTE DEUXIÈME.

Un boudoir.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DU TILLEUL *achevant de ranger l'appartement.*
MAGARTHY *entre.*

MADAME DU TILLEUL.

Est-ce bien cela, ma nièce ?

MAGARTHY (*regardant autour d'elle*).

Les albums et les journaux illustrés sur la table... le jour habilement tamisé par ces doubles rideaux.. des bougies roses sur les tables de jeu..... A merveille, chère tante... Eh bien, vous voyez qu'il n'est pas aussi difficile de vivre ensemble que vous le croyiez d'abord.

MADAME DU TILLEUL.

Je dois avouer, et je le fais presque malgré moi, chère nièce, que vous avez en vous un charme auquel on tenterait vainement d'échapper.

MAGARTHY.

Flatteuse ! A propos, avez-vous fait porter mes invitations?

MADAME DU TILLEUL.

Toutes.

MAGARTHY.

Vous vous doutez dans quel but je donne cette petite fête ?

MADAME DU TILLEUL.

Je présume que c'est en l'honneur de l'arrivée de Mézélie.

MAGARTHY.

Oui, mais je veux faire d'une pierre deux coups.

MADAME DU TILLEUL.

Quel est le second ?

MAGARTHY.

L'annonce de mon mariage avec M. Lauménil, faite par lui-même.

MADAME DU TILLEUL.

Il est donc décidément pris ?

MAGARTHY.

Tout ce qu'il y a de plus pris.

MADAME DU TILLEUL.

Vous m'avez permis de vous parler franchement, ma chère nièce ?

MAGARTHY.

Non seulement je vous l'ai permis, mais je vous en ai priée.

MADAME DU TILLEUL.

Eh bien, quand Lauménil saura que tout est faux ici, les millions comme l'argenterie, les portraits de famille comme les magots de la Chine ; — car enfin, un jour ou l'autre, il faudra bien qu'il le sache ; — quand il saura que vous n'avez jamais été Baronne ; que vous n'avez jamais eu de mari ; que je suis une tante d'occasion : ne croyez-vous pas que, furieux d'avoir été joué comme un enfant, il ne se sauve honteux et confus, comme le corbeau, jurant de n'y plus revenir ?

MAGARTHY.

Ma chère Du Tilleul, si vous êtes de par ma volonté une fausse tante, vous n'en êtes pas moins d'une bonne et presque illustre famille. Du reste, vous avez toujours été une honnête femme : voilà pourquoi vous n'entendez rien aux hommes. — J'avouerai la vérité à Lauménil.

MADAME DU TILLEUL.

Toute la vérité ?

MAGARTHY.

Que vous êtes simple, chère tante ! Même quand nous y avons intérêt, nous ne disons jamais toute la vérité, nous autres femmes. Non, je lui avouerai une vérité de ma façon. Il m'aime, il a mis trois mois à m'aimer, et à son âge on ne démolit pas un amour comme à vingt ans. Les vieillards comme Lauménil ont cela de bon, qu'ils aiment fort et longtemps. Voyez Tayeur : ne suis-je pas parvenue à lui persuader qu'il était le plus beau, le plus spirituel et le plus aimé des hommes ? Il ne s'est jamais aperçu, je ne dirai pas de l'indifférence, mais du dégoût qu'il m'inspire. Lauménil sera d'autant plus crédule que je n'ai aucune répugnance pour lui : c'est un beau vieillard, spirituel, aimable, bien tenu ; il a un nom, il est riche. Eh bien, je veux son nom et sa fortune. Il est temps, chère tante, que je mette enfin le pied dans le grand monde.

MADAME DU TILLEUL.

Vous êtes déjà aux trois-quarts du chemin, chère nièce, et quand on songe au point de départ....

MAGARTHY.

Je ne songe qu'au point d'arrivée.

MADAME DU TILLEUL.

Vous voulez atteindre trop haut : craignez que la tête ne vous tourne.

MAGARTHY.

L'échelle peut casser, mais la tête ne tournera pas.

MADAME DU TILLEUL.

Mais enfin, n'avez-vous pas, dans ceux que vous recevez déjà aujourd'hui, un échantillon de toutes les aristocraties parisiennes ? M. de Kerkadec représente le faubourg Saint-Germain ; Tayeur la fleur de la Banque ; Laverpillière la haute presse, et Lauménil la science. Vous avez à la fois Montmorency, Law, Saint-Simon et Fontenelle. Que vous faut-il de plus ?

MAGARTHY.

Ce qu'il me faut, c'est non pas de recevoir des hommes titrés, mais des femmes honnêtes. Ces Messieurs du grand monde, comme tu les appelles, ces Montmorency, ces Law, ces Saint-Simon, ces Fontenelle, comme tu dis, viennent par ci, par là, jouer dans mon salon; mais leurs femmes n'y viennent pas. A la sortie de l'Opéra, tous ces hommes si empressés autour de moi, si polis chez moi, oublient souvent de me saluer. Il faut que tout le monde vienne chez moi, que j'aille partout, et qu'on me salue partout.

MADAME DU TILLEUL.

Bonne chance, chère nièce... Mais à votre place j'aurais mieux aimé atteindre moins haut et me contenter du lot acquis... Mais après tout... vous réussirez peut-être ; et arrivée là, je n'ai plus qu'à vous demander une chose, c'est de ne pas oublier ce que vous m'avez promis.

MAGARTHY.

J'ai de la mémoire, sois tranquille. — Mais comment se fait-il que ma fille ne soit pas encore arrivée ?

MADAME DU TILLEUL.

Elle arrive par le train d'une heure, et il y a loin d'ici à la Gare.

MAGARTHY.

Quelle heure est-il?

MADAME DU TILLEUL.

Je ne sais : je n'ai pas de montre, et la pendule est arrêtée.

MAGARTHY.

Comment! vous n'avez pas de montre? Demain vous en aurez une.

MADAME DU TILLEUL (*à la fenêtre*).

Voilà votre voiture qui tourne le coin de la rue.

MAGARTHY.

Enfin!... cette chère enfant, je vais donc la revoir!

MADAME DU TILLEUL.

Comment n'avez-vous pas été au-devant d'elle jusqu'à la Gare?

MAGARTHY.

J'avais des renseignements à prendre sur Laverpillière.

MADAME DU TILLEUL.

Les avez-vous?

MAGARTHY.

Oui.

MADAME DU TILLEUL.

Tels que vous les désirez?...

MAGARTHY.

Complets! Mais la voiture s'arrête : descendez, chère tante; faites monter ses cartons, et dites-lui qu'elle vienne avant tout embrasser sa mère. Je vais donc la revoir! Allez, je meurs d'impatience.

MADAME DU TILLEUL.

Qui expliquera le cœur de cette femme? (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

MAGARTHY *(seule à la fenêtre).*

Ah! chère Mézélie! elle va donc enfin être près de moi! Elle regarde de mon côté.... elle m'aperçoit.... elle s'élance. Prends garde.... Légère comme une plume et jolie comme un amour.

SCÈNE III.

MAGARTHY, MÉZÉLIE, MADAME DU TILLEUL.

MÉZÉLIE *(entrant).*

Maman! maman! *(Elle se jette dans les bras de sa mère.)*

MAGARTHY.

Ah! ma chère enfant.... que je t'embrasse encore.... Maintenant, laisse-moi te regarder.... Comme nous avons grandi en quelques mois! Ah! nous ne sommes plus une petite fille, et il était temps de nous retirer du Couvent. J'ai pour toi, mon enfant, une jolie robe toute prête: tu la mettras, et après t'être reposée un instant, tu prendras ma voiture et tu courras les magasins avec cette bonne Madame Du Tilleul, que je te présente, et qui ne demande pas mieux que d'être ton amie.

MÉZÉLIE.

Je remercie beaucoup Madame: je l'aimerai si tu l'aimes. Je ne suis pas fatiguée le moins du monde, mais je t'obéirai en tout et pour tout. De quelle couleur est ma robe?

MAGARTHY.

Tu la verras tout-à-l'heure.

MÉZÉLIE.

Chère mère ! nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas?

MAGARTHY.

Non, et je tâcherai de te faire la vie gaie et heureuse. Va, nous donnerons des bals, des soirées; nous irons aux eaux, aux bains de mer, à Trouville et à Bade....

MÉZÉLIE.

Vrai! nous irons à Bade? Oh! quel bonheur!

MAGARTHY.

Ah! *(Mézélie baisse les yeux.)* Est-ce que tu connais quelqu'un à Bade?

MÉZÉLIE.

Moi! non; c'est-à-dire.... Oh! que tu es bonne, maman, de penser ainsi à tout, et comme je vais être heureuse avec toi!

MAGARTHY.

C'est la seule récompense que je demande pour mon amour. Sois heureuse et aime-moi un peu; nous serons quittes.

MÉZÉLIE.

Je t'aimerai comme je t'ai toujours aimée.... Tiens, à la pension, quelquefois, mes petites amies me disaient : Ta maman ne t'aime pas, Mézélie. — Et pourquoi cela? — Elle ne vient presque jamais te voir. — Et moi je leur répondais : Vous êtes de petites sottes : maman m'aime, et moi je l'adore, et si elle ne vient pas, c'est que la chose lui est impossible. Mais moi, je sais combien elle en souffre.

MAGARTHY.

Oh! oui, j'en ai bien souffert. Mais nous allons prendre notre revanche.

MÉZÉLIE.

Et une bonne revanche. Quand je serai débarrassée de mon uniforme de pension, et que je serai bien belle, si

tu le veux, un jour nous irons faire une visite à Saint-Germain, pour remercier cette bonne madame Bertrand de tous les soins qu'elle m'a prodigués.

MADAME DU TILLEUL *(qui vient d'entrer).*

Et puis pour montrer nos beaux habits à nos anciennes camarades. Oh! la coquetterie!

MAGARTHY.

Nous ferons tout ce que tu voudras. Quant à la coquetterie, n'écoute pas Madame Du Tilleul à ce sujet. Tu es jeune, tu es jolie, tu es riche; c'est dans ton rôle et dans ton droit d'être coquette: il faut bien que tu le sois. Les prétendants ne vont-ils point t'assiéger?...

MÉZÉLIE.

On me fera la cour? Oh! quel bonheur! on ne me l'a faite qu'une fois.

MAGARTHY.

Comment?... à la pension?...

MADAME DU TILLEUL.

Racontez-nous cela....

MÉZÉLIE.

C'est bien simple. Tu connais bien mon maître de dessin, M. Cloquet?

MAGARTHY.

M. Cloquet?... non, je ne l'ai jamais vu: un jeune homme, sans doute?

MÉZÉLIE.

Un jeune homme de cinquante ans, affreux, avec un petit front, de gros sourcils rouges, des yeux verts qui louchent, des moustaches d'une longueur épouvantable. Voilà mon amoureux.

MAGARTHY.

Et comment s'y est-il pris pour te faire la cour, comme tu dis?...

MÉZÉLIE.

Il m'a écrit une lettre en vers, maman.

MADAME DU TILLEUL.

Comment? non content d'être professeur de dessin, il est encore poëte?

MÉZÉLIE.

Est-ce que l'on est poëte parce que l'on fait des vers, maman?

MAGARTHY.

Pas toujours.

MÉZÉLIE.

Dans tous les cas, ses vers nous ont bien fait rire. Imagine-toi qu'il avait pris dans le dictionnaire toutes les rimes qui finissaient en *ie*. Il parlait de son âme attendrie, de sa flamme inouïe, et surtout de sa jalousie; le tout pour Mézélie.

MAGARTHY.

Jaloux? et de qui?

MÉZÉLIE.

D'abord, de M. Pinson, notre accompagnateur, un autre petit vieux qui était obligé de monter sur un tabouret pour accorder son violoncelle.

MAGARTHY.

Et il n'y avait pas d'autres hommes à la pension?

MÉZÉLIE.

A la pension? non, excepté le père Gomy, un portier grêlé. Mais il venait des Messieurs du dehors voir leurs filles ou leurs sœurs.... un surtout, un beau jeune homme qui restait souvent au parloir avec nous.

MAGARTHY.

Au parloir? Mais comment te trouvais-tu là quand il y venait?

MÉZÉLIE.

C'est tout naturel! Claire, sa sœur, était mon amie, et quand le prince d'Armagne venait....

MAGARTHY.

Comment! le prince d'Armagne? un prince, un vrai prince?

MÉZÉLIE.

Je le crois bien. Il s'est battu contre les Turcs. Figure-toi, maman, un jeune homme brave....

MADAME DU TILLEUL.

Oui, le jeune homme de toutes les jeunes filles, le valet de trèfle ou le valet de cœur; ça dépend des brunes ou des blondes....

MÉZÉLIE.

Il venait toujours à cheval, un amour de cheval noir comme du jais. Nous le regardions toutes partir à travers les rideaux.

MAGARTHY.

Tout cela ne me dit pas ce que tu faisais dans le parloir.

MÉZÉLIE.

Comment! je ne te l'ai pas dit? que je suis distraite! Nous avions l'autorisation d'y rester les après-dîner pour copier un tableau de Murillo.... tu sais la jolie Vierge aux petits anges. C'était pour la distribution des prix. Nous y avons mis le temps, je t'en réponds!

MAGARTHY.

Et le prince venait tous les jours?

MÉZÉLIE.

Oh! non. Il était si aimable avec sa sœur, et sa conversation si intéressante! Il lui parlait des bals de la cour, des courses, du théâtre.... Je l'écoutais avec un plaisir! C'était pour moi jour de fête quand il venait.

MAGARTHY.

Et que te disait-il, à toi?

MÉZÉLIE.

A moi? rien du tout! Il me trouvait sans doute trop petite fille. Je suis sûre qu'il ne m'a pas regardée deux fois.

MADAME DU TILLEUL.

Mais vous le regardiez, vous!

MÉZÉLIE.

Sans en avoir l'air : je levais la tête comme pour examiner mon modèle, mais c'était le prince que je regardais. Il est cause que je n'ai eu que le second prix. Il s'est trouvé qu'un de mes petits anges n'avait qu'une jambe, et qu'un autre en avait trois.

MAGARTHY.

Sa sœur est-elle toujours aux Loges?

MÉZÉLIE.

Oui, mais il y a déjà quelque temps qu'il n'y vient plus. Tiens, il y a aujourd'hui quinze jours.

MAGARTHY.

Il est sans doute en voyage?

MÉZÉLIE.

Il a dit à Claire qu'il allait à Bade examiner le terrain des courses.... Est-ce que c'est joli, Bade?

MAGARTHY.

On dit que oui. Tu as donc envie d'aller à Bade?

MÉZÉLIE.

J'irai où tu voudras, chère maman. Il y a beaucoup de monde à Bade, n'est-ce pas, pendant la saison?

MADAME DU TILLEUL.

Il y a un peu de tout, et particulièrement de très-jolies femmes.

MÉZÉLIE.

Ah ! veux-tu que j'aille mettre ma belle robe tout de suite ?

MADAME DU TILLEUL (*à la fenêtre*).

Voici la voiture de M. Tayeur qui s'arrête dans la cour.

MÉZÉLIE.

Un étranger ! Je me sauve.

MAGARTHY.

Non, au contraire ; reste ici : c'est un de mes meilleurs amis. Il n'est pas exigeant en fait de toilette, et je vais te présenter tout de suite.

MÉZÉLIE.

Je t'assure que je ne saurai que dire.

MAGARTHY.

Ce sera à merveille. On t'a appris, j'espère, à faire la révérence?

MÉZÉLIE.

Oh ! oui, maman !

MAGARTHY.

C'est tout ce qu'il faut.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TAYEUR, *un bouquet à la main.*

TAYEUR (*à Magarthy*).

Chère madame.... (*A Mézélie.*) Mademoiselle, je suis l'ami de Madame votre mère, et ayant été prévenu de votre arrivée, j'ai fait ravager mon jardin : je veux être le premier à vous offrir des fleurs à Paris.

MÉZÉLIE

(fait la révérence et prend le bouquet).

Merci, Monsieur! Oh! maman, les belles fleurs!

MAGARTHY.

M. Tayeur va te gâter comme il me gâte. Il ne vient jamais ici les mains vides. Eh bien, que dites-vous de ma petite pensionnaire?...

TAYEUR.

Mademoiselle est charmante.

MAGARTHY.

Méfie-toi de mon ami Tayeur: il est tout confit en douceurs, mais c'est un corrupteur.

TAYEUR.

Non! seulement quand j'aime les gens, je les aime bien, et je cherche à le leur prouver. Aussi, en ma qualité de banquier et de conseiller de Madame votre mère, je vous prie, ma chère enfant, de me considérer aussi comme votre ami. Disposez de moi en tout et pour tout. Ayez des caprices tant que vous voudrez: votre mère est riche. Ruinez-la, c'est moi qui tiens la bourse, et elle vous sera toujours ouverte.

MAGARTHY.

Tayeur a raison. Amuse-toi, chère enfant; c'est de ton âge.

MÉZÉLIE.

Je débute bien chez toi, chère maman. La sympathie de M. Tayeur m'est précieuse, et je sens que je l'aimerai de tout mon cœur.

MADAME DU TILLEUL.

Il faudra me garder une petite part de votre amitié, Mademoiselle.

MÉZÉLIE.

J'aimerai tous ceux qui aiment maman: c'est ma devise....

MAGARTHY.

Tu es un ange. Et maintenant, va mettre ta robe couleur du ciel. Nous avons à causer d'affaires, M. Tayeur et moi. Tu déjeûneras avec Madame Du Tilleul ; puis vous prendrez la voiture, et vous irez voir Paris. J'ai du monde à sept heures. Ne revenez pas avant.

MÉZÉLIE.

Mais....

MAGARTHY.

Obéissez, Mademoiselle. Faites-vous belle; pillez les magasins, et embrassez-moi encore.

MÉZÉLIE.

Tant que tu voudras. Allons, Madame Du Tilleul, venez me faire belle, puisque maman le veut. M. Tayeur, j'emporte votre bouquet : il viendra se promener avec nous... Au revoir, et merci ! *(Elle envoie un baiser à sa mère, et sort avec Madame Du Tilleul.)*

SCÈNE V.

MAGARTHY, TAYEUR.

TAYEUR.

Quelle adorable enfant ! Comment avez-vous pu me cacher si longtemps un pareil trésor?

MAGARTHY.

Vous êtes charmant : je ne voulais pas vous paraître une grand'mère. Toutes les femmes ont l'amour-propre de vouloir être jeunes aux yeux de ceux qu'elles aiment. Une fille de seize ans..... cela ne laisse pas que de vieillir. Et puis, je n'étais réellement pas en position d'avoir une jeune personne avec moi. Aujourd'hui tout est changé,

et il faut que je la présente dans le monde. Ce n'est pas le tout de se caser soi-même, il faut encore marier ses enfants.

TAYEUR.

Alors, vous vous croyez sûre de M. de Lauménil?

MAGARTHY.

C'est une partie à jouer: j'ai beaucoup de chances. Il va venir: je veux qu'il s'engage positivement. C'est pour cela que j'ai réuni mon monde aujourd'hui. Si je l'emporte dans un entretien préalable que je compte avoir avec lui, je veux qu'il annonce tout haut notre mariage. Une fois qu'il se sera déclaré devant tous, je le tiens.

TAYEUR.

N'a-t-il pas des parents autour de lui qui puissent le dissuader?

MAGARTHY.

Non. Sa seule famille, c'est une mère de quatre-vingt-dix ans qui habite le Poitou, et ne voit que par ses yeux.

TAYEUR.

Et il vous aime?

MAGARTHY.

Comme un fou.

TAYEUR.

Voulez-vous que je vous dise une chose, chère amie? c'est que je commence à croire que j'ai eu tort de consentir à tout cela. Ce vieillard vous adore. Je ne suis pas jaloux, non, je ne veux pas l'être; mais, parole d'honneur, je désirerais que ce mariage ne s'accomplît pas.

MAGARTHY.

Mais c'est vous qui êtes fou à votre tour.... vous savez bien que je n'aime que vous. Je vous ai expliqué tous les avantages de cette union pour notre amour. Ne me tourmentez plus en voulant détruire ce que j'ai eu

tant de peine à édifier. Cependant, si vous deviez réellement souffrir de mon mariage avec Lauménil, je laisserais tout là, sans balancer un instant.

TAYEUR.

Bien vrai ?....

MAGARTHY.

Et la seule chose que je regretterais, serait l'occasion perdue de vous aimer sans crainte. Que m'importe M. de Lauménil? Est-ce qu'il y a un autre homme pour moi que mon bien-aimé Tayeur? Mais c'est un vilain jaloux, qui veut absolument faire le malheur de son amie.

TAYEUR.

Eh bien donc, qu'il en soit comme tu l'as décidé. Adieu, ou plutôt au revoir. Je reviendrai quand tout le monde sera arrivé. Tu attends M. de Lauménil: je te l'amène.

MAGARTHY.

Mais tu sais bien que nous jouons une comédie.

TAYEUR.

Dans laquelle on ne m'a pas distribué le plus beau rôle: avouez-le.

MAGARTHY.

Mais la comédie jouée, vous aurez le meilleur.

TAYEUR.

Hélas !...

SCÈNE VI.

MAGARTHY (*seule*).

A mesure que le moment approche, je sens croître mes inquiétudes. Il me semble que j'ai peur. Peur! moi, Magarthy! mais je suis insensée! et d'ailleurs, ce n'est pas

pour moi seule que j'agis; c'est pour ma fille, pour ma Mézélie. Elle a bien fait de venir aujourd'hui: cela me donnera plus de courage. Chère enfant, si je pouvais lui créer une existence brillante? Un bon mariage effacera d'un seul coup tout ce passé terrible. Je serai aimée, considérée de ma fille. Ce que je n'ai pu être, elle le sera! C'est ma jeunesse qui recommence. Je revivrai en elle: elle sera ma vertu!... J'entends quelqu'un... Allons, ferme, Magarthy! C'est pour ta fille!

SCÈNE VII.

MAGARTHY, LAUMÉNIL.

LAUMÉNIL.

Voyez, je devance l'heure de votre petite fête.

MAGARTHY (*très douce*).

Et je vous en remercie de toute mon âme, mon ami, car j'ai à vous parler.

LAUMÉNIL.

De quel ton me dites-vous cela? Au point où nous en sommes, tout n'est-il pas commun entre nous, joie et chagrins? Je serais heureux que ce fût un service que vous eussiez à me demander.

MAGARTHY.

Peut-être.

LAUMÉNIL.

Vous hésiteriez? Ne suis-je pas tout à vous depuis que vous m'avez permis de vous parler de mon amour? En vérité, quand je me considère et quand je vous vois, je me demande comment j'ai osé vous proposer de devenir ma femme. Mais vous avez été toujours si bonne, vous avez

montré tant de bienveillance à m'écouter, que j'ai pris courage : je me suis rappelé que jamais vous ne m'avez raillé ; que souvent même votre regard, quand il rencontrait le mien, brillait d'un éclat doux et confiant ; que plus d'une fois, quand je m'enhardissais jusqu'à serrer un peu vos doigts dans les miens, une pression muette répondait à la mienne.... Tout cela m'a rendu audacieux, et vous n'avez pas repoussé le vieux savant. Vous êtes bonne, et, je vous le répète, je suis à vous corps et âme. Parlez, je vous aime !

MAGARTHY.

Oui, je parlerai. J'ai beaucoup réfléchi, et le moment est venu. Sachez d'abord que votre tendresse m'a profondément émue, j'en suis fière : elle sera le plus doux et le plus pur souvenir de ma vie.

LAUMÉNIL.

Comment ?... un souvenir ! Mais je ne vous comprends plus du tout. Que voulez-vous dire ? Quel malheur menace notre amour ?

MAGARTHY.

Oui, vous êtes bien celui que j'avais rêvé, et quand, il y a quelque temps, je vous confiais mes espérances, j'étais loin, bien loin de m'attendre à trouver en vous l'homme le plus propre à les réaliser.... Oui, je me suis un moment vue à votre bras, implorant la bénédiction de votre sainte mère ; je vous ai vu souriant à ma fille devenue la vôtre.... Hélas ! songes dorés, où êtes-vous maintenant ?

LAUMÉNIL.

Pourquoi des songes ? Et qui peut nous empêcher d'être heureux ?... Ah ! je devine. Au moment de vous engager, vous redoutez l'avenir. Je suis trop vieux, n'est-ce pas ? et vous craignez de ne plus m'aimer.

MAGARTHY.

Ne dites pas cela.... Je vous ai dit que je vous aimais, et je vous le répète. Lauménil, je vous aime, mais je ne puis vous épouser. *(Elle pleure.)*

LAUMÉNIL.

Pourquoi pleurez-vous? Parlez, au nom du Ciel.... Vous me torturez à plaisir. Vous m'aimez, et vous ne pouvez m'appartenir!... Que signifie tout cela?

MAGARTHY *(à ses genoux)*.

Maudissez-moi !... je ne suis pas digne de vous.

LAUMÉNIL.

Que dites-vous? J'ai mal entendu.

MAGARTHY.

Ecoutez-moi, mon ami, et quand vous m'aurez entendue, quittez-moi! Allez aimer une femme qui mérite votre amour, et laissez-moi seule à pleurer mon passé terrible et mon avenir perdu.

LAUMÉNIL.

Ne vous désolez pas ainsi. Voyons, du calme.... Laissez votre main dans la mienne. Dites-moi tout.... Je le veux, je l'exige....

MAGARTHY *(avec recueillement)*.

Eh bien, il y a dix-sept ans bientôt, j'habitais l'île Bourbon. Mon père était mort foudroyé dans un de ces orages terribles qui assaillent si souvent notre île. Ma mère ne lui survécut que peu de temps, et je restai seule à diriger ma plantation, car je n'avais jamais voulu me marier. Un cousin de ma mère vint sur mes instances se joindre à moi pour m'aider de ses conseils. Que vous dirais-je, Lauménil? j'avais à peine quinze ans, j'étais ignorante du monde et de ses lois.... J'aimai cet homme.... si l'on peut appeler amour les premiers battements d'un cœur qui s'ignore lui-même. Il abusa de mon inexpérience, et avant l'expiration

de mon deuil, j'étais déjà sa femme devant Dieu. Le jour de notre hymen fut fixé à une époque rapprochée, et je m'abandonnai sans remords à celui que j'appelais mon fiancé. Hélas!... j'avais compté sans la justice de Dieu. Un matin, on me rapporta mon cousin sur un brancard. Il s'était battu en duel avec un créole de Saint-Denis, à propos d'une querelle d'amour. Cet homme à qui j'avais sacrifié ma vie, mon honneur, me trahissait pour une métisse! Sa blessure était mortelle : il expira dans mes bras en me demandant pardon, et je restai seule avec ma honte, qu'il m'était désormais impossible de cacher, car j'étais mère! Alors je réalisai ma fortune, et une fois en France, je me fis passer pour veuve. Madame Du Tilleul n'est pas ma tante; mais je voulais vivre respectée, et j'inventai ce semblant de famille. Je n'avais qu'une ambition au monde, marier honorablement ma Mézélie. Vous vîntes, et je vous aimai. J'aurais dû tout vous avouer d'abord, mais une fausse honte me retenait. Femme sans nom.... mère sans époux, fausse millionnaire.... car je n'ai que quelques centaines de mille francs, je suis punie dans mon orgueil.... Vous voyez bien que ce mariage est impossible, et que j'avais raison de vous demander pardon à deux genoux de m'être laissée aimer par vous et d'avoir osé vous aimer.... Partez et ne me maudissez pas!

LAUMÉNIL *(abasourdi).*

Tout cela est vrai? Vous ne vous jouez pas de moi? Ce n'est pas une épreuve? Et cependant vous m'avez dit...

MAGARTHY.

Oui, je vous ai menti, c'est vrai. Je suis une misérable. Mais ma jeunesse sera mon excuse.... Abandonnez-moi, haïssez moi même, mais ne me méprisez pas. *(Elle cache sa tête dans ses mains.)*

LAUMÉNIL

(la contemple un instant; puis se lève, fait quelques pas pensif, et tout-à-coup revient à elle en lui prenant les mains).

Magarthy !

MAGARTHY.

Oh ! ne m'accablez pas. Je sais bien qu'après ce que je vous ai dit, vous avez le droit d'être inexorable ; mais soyez bon. Ayez pitié !... Grâce !... grâce !...

LAUMÉNIL.

Magarthy, je ne suis pas un enfant, mais un homme, mais un vieillard.... Je vous juge à la fois avec ma raison et avec mon cœur, et je vous dis : vous êtes moins coupable que la femme adultère, car vous n'aviez fait de serment à personne.... vous n'avez donc trahi personne. Relevez la tête. Vous aurez un nom honorable, et votre fille aura un père qui lui trouvera un bon mari. Une seule chose mettait un obstacle sérieux à notre union, c'était votre grande fortune. Grâce au Ciel, vous n'êtes pas millionnaire, et je puis, sans me déshonorer à mes propres yeux, vous réhabiliter.

MAGARTHY.

Lauménil, mon ami. Oh ! je n'ose comprendre....

LAUMÉNIL.

Comprenez seulement que je n'ai rien entendu, que je vous aime, et que je vous conjure de nouveau d'accepter cette main, qui sera celle d'un ami loyal.

MAGARTHY.

Oh ! Lauménil.... et si plus tard vous alliez regretter....

LAUMÉNIL.

Plus tard, à mon âge, est un mot sans valeur. Si je vous dis que je vous aime maintenant, c'est vous dire que je vous aimerai toujours.

UN VALET (*annonçant*).

M. Tayeur, M. de Laverpillière.

MAGARTHY.

Oh! mon Dieu, comme ils arrivent mal! j'avais tant de choses à vous dire!

LAUMÉNIL.

Remettez-vous, séchez vos beaux yeux.... Votre mari ne sait rien, et votre ami pardonne tout.

MAGARTHY.

Faites entrer.

LE DOMESTIQUE.

Madame Clara Doria, M. Sauvage, M. Stödel.

(*Tout le monde entre.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, TAYEUR, LAVERPILLIÈRE, CLARA, SAUVAGE, STODEL.

MAGARTHY (*à part*).

Enfin! je crois que je le tiens.

LAVERPILLIÈRE

Chère Madame, voici votre cour qui vous apporte ses hommages. M. Lauménil nous a devancés: c'est un privilège, et nous allons tous nous liguer contre lui.

CLARA (*à Magarthy*).

Bonjour, chère. Monsieur Lauménil, n'écoutez pas Laverpillière, il est fou.

LAVERPILLIÈRE.

A qui la faute, méchante?

MAGARTHY.

Eh bien, mon cher Laverpillière, si vous êtes sage, nous intercéderons pour vous près de cette chère Clara.

LAVERPILLIÈRE.

Hélas! vous n'en obtiendrez rien: Madame Doria a juré de me faire mourir de chagrin.

LAUMÉNIL.

Mais que vous reproche-t-elle?

LAVERPILLIÈRE.

D'être laid, d'abord.

CLARA.

Oh! je ne vous l'ai jamais dit.

LAVERPILLIÈRE.

Mais vous le pensez, et cela revient absolument au même. Je ne vous en fais pas un crime. D'ailleurs je le pense moi-même.

SAUVAGE.

Vous n'êtes pas le seul.

LAVERPILLIÈRE (*lui serrant la main*).

Merci pour ce mot qui sort du cœur, cher Raphaël. Mais, au moins, si je suis laid, moi, j'ai de l'esprit.

CLARA.

Vous de l'esprit! vous n'avez que de la méchanceté.

LAVERPILLIÈRE.

M'avez-vous jamais vu faire ce que l'on appelle une méchanceté, dites?

CLARA.

Non.... mais je juge par les tendances. Jugez-en.... il veut m'épouser.

TAYEUR (*à Laverpillière*).

C'est une invite au roi.

STODEL.

Mettrez-vous le mot de Clara dans votre chronique, Laverpillière?

LAVERPILLIÈRE.

Pardieu! seulement je vous l'appliquerai.

CLARA (*à Magarthy*).

Qu'avez-vous donc, ma chère?

MAGARTHY.

Je suis préoccupée, M. Lauménil m'a parlé de choses sérieuses.

LAUMÉNIL.

Qui ne doivent en rien troubler la sérénité de votre visage, Madame.

LAVERPILLIÈRE

(*qui pendant ce temps a écrit sur un album*).

C'est fait!

CLARA.

Qu'est-ce qui est fait?

LAVERPILLIÈRE (*l'album à la main*).

Un quatrain à la belle baronne.

STODEL.

Un impromptu?

LAVERPILLIÈRE.

Parbleu!

LAUMÉNIL.

Un impromptu? Ecoutons.

LAVERPILLIÈRE (*lisant*).

Ah! si j'avais été le premier homme,
Et qu'Eve eût eu vos beaux doigts arrondis,
A deux genoux j'aurais reçu la pomme,
Et sans regrets perdu le paradis.

TOUS.

Bravo!

LAVERPILLIÈRE.

Merci!

STODEL.

Je le mettrai en musique.

CLARA.

Lui, il a des impromptus dans toutes ses poches: ce

n'est pas un homme, c'est un mirliton. N'importe : vos vers sont charmants. Ce n'est pas à moi que vous feriez un quatrain.

LAVERPILLIÈRE.

Ne soyez pas jalouse : si vous êtes bien gentille.... bien gentille....

CLARA.

Vous m'en ferez d'aussi jolis que ceux-là ?

LAVERPILLIÈRE.

Je vous ferai.... les mêmes....

CLARA.

Fi ! le vilain homme....

LAVERPILLIÈRE.

Non. Mais c'est qu'aussi c'est révoltant à la fin. Sitôt qu'un homme est connu pour avoir l'infirmité de faire des vers, tout le monde lui en demande. Mais les poëtes sont capricieux : il leur faut l'inspiration, comme dit monsieur Boileau. Moi, par exemple, si je comptais, j'ai fait des sonnets, des chansons, des rébus sur les baptêmes, sur les fêtes, sur les enterrements, sur....

CLARA.

Les mariages.

LAVERPILLIÈRE.

Ma foi non. C'est le seul sacrement qui ne m'ait jamais rien inspiré. Il paraît que tous les nouveaux mariés que j'ai connus n'avaient pas envie de chanter.

LAUMÉNIL.

Mais si cependant quelqu'un qui attend son bonheur du mariage vous demandait un épithalame....

MAGARTHY (*à part*).

Se décide-t-il ?

LAVERPILLIÈRE.

Cher Monsieur Lauménil, si c'est pour un de vos amis, je me mets à sa disposition.

LAUMÉNIL.

Et pourquoi pour un de mes amis?

LAVERPILLIÈRE.

Parce que je ne pensais pas....

LAUMÉNIL.

Que ce pût être pour moi. Pourquoi cela? Le cœur n'a point d'âge; et lorsqu'on rencontre un ange qui consent à vous guider dans le court chemin qui nous sépare de l'éternité, est-il donc ridicule d'aimer cet ange et de se l'attacher d'une façon indissoluble?

CLARA.

Mais alors, mon cher Lauménil, c'est vous qui vous mariez?

TOUS.

Comment.... vous vous mariez?...

LAUMÉNIL.

Oui, Messieurs, oui, Mesdames, je me marie, et je suis heureux et fier de l'annoncer à tous ceux qui m'entourent ce soir, car tous, j'en suis certain, aiment et respectent la compagne que je me suis choisie.

CLARA.

Et cette compagne...?

LAUMÉNIL

(prenant la main de Magarthy).

Permettez-moi de vous présenter Madame de Lauménil.

(Tous saluent un peu étonnés.)

(La porte du fond s'ouvre; le domestique annonce sans qu'on y fasse attention)

LE DOMESTIQUE.

M. John Bradston.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BRADSTON.

BRADSTON.

Madame Lauménil! je serai enchanté de faire sa connaissance. Où est-elle?

MAGARTHY.

John Bradston! Je suis perdue!...

LAUMÉNIL.

La voilà, Monsieur.

BRADSTON.

Ça!

LAUMÉNIL.

Comment.... ça!

BRADSTON.

Oui, ça. Vous avez dit madame Lauménil, et moi je ne vois que la Magarthy, c'est-à-dire une métisse, une quarteronne, une esclave, ma maîtresse, enfin!

LAUMÉNIL.

Mais, Monsieur, de quel droit pénétrez-vous dans cette maison?

BRADSTON.

Mais dis-leur donc, que de jour comme de nuit j'ai le droit d'entrer où tu es!

LAUMÉNIL.

Monsieur!

BRADSTON.

Ah! tu me croyais mort! et tu disais: bon, me voilà libre.... les morts ne sortent pas de leurs tombeaux.... Mais je n'étais, Dieu merci, que prisonnier; et si bien que soit fermée une prison, on en sort.

LAUMÉNIL (*à Magarthy*).

Et vous ne chassez pas cet homme!

MAGARTHY (*s'avançant vers Bradston*).

Sors d'ici, Bradston!

BRADSTON.

N'est-ce pas que tu voudrais bien m'assassiner comme tu as assassiné madame de Cerny?

TOUS.

Assassiné! (*On s'éloigne d'elle.*)

BRADSTON.

Eh! oui, assassiné. (*A Magarthy.*) Une chaise à Madame. Assieds-toi donc, Magarthy; tu vas tomber. — Eh bien, oui, cette belle créature que vous voyez là sur la sellette, elle a tout simplement assassiné sa maîtresse, car elle était non seulement femme-de-chambre, mais esclave. Elle voulait tout simplement succéder à la morte, et devenir madame de Cerny. Mais M. de Cerny, son maître et son amant, a préféré la faire pendre. Et elle eût été pendue si je ne fusse arrivé là tout juste pour la sauver; car j'étais assez bête pour l'aimer.

LAUMÉNIL.

Monsieur, ce sont là d'infâmes calomnies.

BRADSTON.

Demandez lui, à elle, si je mens....

LAUMÉNIL.

Mais répondez donc, Madame! répondez donc!

BRADSTON.

Eh! que voulez-vous qu'elle réponde? Hypocrisie, assassinat, débauche, voilà les trois fleurons de sa couronne. Tu as volé le nom de la baronne de Saint-Denis, Magarthy; tu allais voler le nom d'un honnête homme. J'arrive à temps. Remerciez-moi, Monsieur de Lauménil.

LAUMÉNIL.

Oui, Monsieur, je vous remercie; mais comme vous avez insulté une femme dont je tenais la main à ce moment-là, je ne sortirai pas sans vous rendre l'insulte. — Tenez! *(Il lui jette son gant au visage.)*

TAYEUR.

Lauménil, vous allez vous faire tuer.

LAUMÉNIL.

Eh bien, après?...

BRADSTON.

Non, car vous ne laisserez pas M. Lauménil se battre avec moi; et moi, pour toute réponse à l'insulte qu'il vient de me faire, je lui dis : Monsieur, je vous admirais comme savant, je vous respecte comme homme de cœur, et suis doublement heureux d'avoir sauvé un nom illustre de l'infamie dont il allait se couvrir.

LAUMÉNIL.

Que faire, Messieurs, que faire?

TAYEUR.

Venez, Lauménil, j'ai ma voiture en bas.

LAVERPILLIÈRE.

Venez, Lauménil; venez! *(Ils entraînent Lauménil.)*

STODEL.

Venez-vous, Clara?

CLARA.

Pauvre femme!

SCÈNE X.

BRADSTON, MAGARTHY.

BRADSTON.

Maintenant que nous ne sommes plus que nous deux, parlons raison. Tu as trente-trois ans, Magarthy, mais tu es toujours belle. Tu n'as plus d'amis.... ta position est perdue.... Eh bien, je veux t'en proposer une. *(Magarthy le regarde.)* Ah ! ah ! cela te fait ouvrir les yeux.... J'ai deux millions. Veux-tu les partager avec moi? Viens en Amérique, et je t'épouse. Qu'en dis-tu?

(Magarthy se lève, et sans le quitter des yeux, va frapper trois coups sur un timbre.)

SCÈNE XI.

Les mêmes trois domestiques.

MAGARTHY.

Chassez cet homme !

BRADSTON.

Me chasser! Vous savez que le premier qui me touche est mort.

MAGARTHY.

Obéissez!

BRADSTON.

C'est bien, Magarthy. Je t'ai offert mon amour, tu as préféré ma haine. Malheur à toi. Au large, vous autres. .

(Il sort.)

SCÈNE XII.

MAGARTHY.

Enfin me voilà seule! Ah! ce Bradston! il avait bien raison. Si j'avais pu le tuer! Tout s'écroule autour de moi, mais je ne veux pas céder. Monde maudit, tu cherches à me rejeter de ton sein; tu veux la guerre, eh bien! la guerre... Les armes ne me manquent pas, grâce à ma prévoyance, et je m'en servirai. Tayeur, Laverpillière, Clara, se tairont, je les y forcerai. Ils ne savent pas que je les tiens tous dans ma main. Mais il faut quitter Paris, et cela sans perdre une minute. Où aller? Que m'a donc dit Mézélie? Ce prince d'Armagne.... Bade.... La partie n'est pas perdue.... Ah! Mézélie, tu me vengeras. Quant à toi, Bradston, que Satan ne te remette jamais sur ma route.

SCÈNE XIII.

MAGARTHY, MÉZÉLIE, MADAME DU TILLEUL.

MÉZÉLIE.

C'est moi, maman. Ah! que c'est beau, Paris!

MAGARTHY.

Pauvre enfant! tu n'en as pas joui bien longtemps de ce beau Paris. Nous partons demain.

MADAME DU TILLEUL.

Oh! oh! il y a du nouveau.

MAGARTHY.

Oui. Faites faire nos malles.

MÉZÉLIE.

Et où allons-nous!

MAGARTHY.

M'embrasseras-tu, si je te le dis?

MÉZÉLIE.

Oh! oui.... et de grand cœur.

MAGARTHY.

Eh! bien, nous allons à Bade.

MÉZÉLIE *(lui sautant au cou).*

Oh! maman, que je t'aime!

MAGARTHY

(la tenant serrée contre son cœur).

Ma fille adorée.... tu seras heureuse et heureuse par moi.

UN DOMESTIQUE

(entrant, remettant une lettre et un portefeuille).

De la part de M. le marquis de Kerkadec.

MAGARTHY

(ouvrant la lettre et lisant).

On m'apprend que votre mariage avec M. Lauménil est manqué. Vous n'en avez que plus besoin de dot. Je vous envoie les cent mille francs convenus. Chose promise, chose due.

MARQUIS DE KERKADEC.

A la bonne heure, celui-là c'est un gentilhomme.

MÉZÉLIE.

Qu'est-ce que cela, maman?

MAGARTHY.

C'est la chance qui me revient.



ACTE TROISIÈME.

Bade: Salon de conversation donnant sur la promenade.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAVERPILLIÈRE, CLARA, TAYEUR.

LAVERPILLIÈRE
(qui feuillette des journaux à une table).

Tiens! c'est ce cher M. Tayeur!

TAYEUR.

Parfaitement. Seriez-vous par hasard étonné de me rencontrer à Bade?

LAVERPILLIÈRE.

D'abord, nous autres faiseurs de chronique nous ne devons plus nous étonner de rien; puis Balzac n'a-t-il pas dit qu'en se promenant, de une heure à quatre, de la rue Poissonnière à la Chaussée d'Antin on rencontrait tout Paris? Quand vient l'été, Bade remplace le Boulevard... On y voit des hommes d'Etat, des banquiers....

CLARA.

Des journalistes.

LAVERPILLIÈRE.

Des jolies femmes.

TAYEUR.

En un mot, tout le Paris de Balzac.

CLARA (*à Tayeur*).

Et depuis quand êtes-vous arrivé?

TAYEUR.

Il y a quelques jours, huit, je crois: je n'ai point mon carnet d'échéances. Et vous?

LAVERPILLIÈRE.

Moi, je suis arrivé hier avec Madame, qui a bien voulu me prier d'être son cavalier.

CLARA (*à Tayeur*).

Il n'est pas trop compromettant, n'est-ce pas?

TAYEUR.

Par grâce, ne me brouillez pas avec messieurs les chroniqueurs en me forçant à dire mon avis sur eux. Et quoi de nouveau à Paris?

LAVERPILLIÈRE.

Ce qu'il y avait la semaine passée, ce qu'il y aura la semaine prochaine: le scandale de la Baronne de Saint-Denis; on ne parlera pas d'autre chose pendant un mois.

CLARA.

Et il faut vous rendre justice, mon cher Laverpillière, vous en avez parlé un des premiers.

LAVERPILLIÈRE.

N'étais-je pas un de ceux qui pouvaient le mieux raconter l'affaire?

CLARA.

Et vous ne l'avez pas ménagée, la pauvre Baronne!

LAVERPILLIÈRE.

Et vous, la ménagez-vous quand vous en parlez?

CLARA.

Moi, c'est autre chose. Je suis femme.

TAYEUR.

Bon ! voilà bien du bruit pour un mariage manqué.

CLARA.

Ce n'est point la rupture qui a amené le bruit, ce sont les causes qui ont amené cette rupture.

TAYEUR.

Les causes ! Madame de Saint-Denis avait un million ou deux de moins que ne le croyait son futur. La famille de celui-ci s'en est mêlée : querelle d'argent, vilaine querelle !

LAVERPILLIÈRE.

Ah ça ! vous avez donc oublié la scène affreuse qui a eu lieu chez elle ?

CLARA.

Je ne l'ai pas oubliée, moi, grand Dieu ! J'en ai eu la migraine trois jours de suite. C'est gentil de la part de ce Monsieur qui vend des nègres, de venir raconter en plein salon le passé de cette prétendue baronne !

TAYEUR.

Et c'est justement parce qu'un pareil drôle méritait peu de confiance, que nous avons peut-être eu tort d'abandonner ainsi la pauvre madame de Saint-Denis.

CLARA.

Ah ! par exemple ! Il me semble que son silence et sa confusion étaient des aveux assez clairs !

TAYEUR.

Eh ! mon Dieu ! toute chose n'a-t-elle pas son explication ?

LAVERPILLIÈRE.

Son explication ! Je voudrais bien connaître le genre d'explication qu'elle eût pu donner aux affirmations positives de M. Bradston.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAGARTHY.

MAGARTHY.

L'explication eût été toute simple.

TOUS.

Madame de Saint-Denis !

TAYEUR.

La Baronne!

MAGARTHY (*souriant*).

Moi-même. Est-ce que vous me trouvez bien abattue, bien humiliée, bien terrifiée. Non. Je crois au contraire que vous êtes plus embarrassés que moi.

LAVERPILLIÈRE.

Madame.... (*A part.*) Allons, cette femme est forte décidément.

MAGARTHY.

Vous avez demandé une explication: cette explication, je vais vous la donner. — L'homme en question est un misérable que j'ai dû épouser, mais que j'ai mis à la porte quand j'ai su l'infâme métier auquel il s'était enrichi. Il se venge en me calomniant; n'est-ce pas la coutume? Ingrats, vous vous étonnez de me voir à Bade, et c'est pour vous que j'y viens.

CLARA.

Pour nous, Madame?

MAGARTHY.

Eh oui, ma toute belle. Tayeur, offrez votre bras à cette chère Clara, j'ai besoin de Laverpillière.

CLARA.

Je ne comprends pas.

MAGARTHY.

Oh! soyez tranquille! je vous le rendrai. Et puisque c'est aujourd'hui le jour des explications, Laverpillière d'abord, vous ensuite; c'est l'affaire de cinq minutes.

CLARA (*au bras de Tayeur*).

Oh! quant à moi, je suis curieuse de savoir ce qu'elle peut avoir à me dire. (*Ils s'éloignent.*)

MAGARTHY (*s'installant sur un canapé*).

LaVerpillière, appuyez-vous sur le dossier de ce fauteuil, et ayons l'air de causer politique.

LAVERPILLIÈRE.

Je vous avoue, Madame, que je ne comprends rien à cette plaisanterie.

MAGARTHY.

Oh! je ne plaisante pas; la chose est trop grave. Il s'agit de votre honneur, mon cher Laverpillière.

LAVERPILLIÈRE.

De mon honneur à moi! (*S'appuyant à la chaise*). Voyons cette nouvelle comédie.

MAGARTHY (*tirant un journal de sa poche*).

J'ai là votre article sur mon compte. Il est fort piquant, fort spirituel; mais vous savez, mon cher, il faudra le démentir.

LAVERPILLIÈRE.

Le démentir?

MAGARTHY.

Le rétracter, si vous aimez mieux. N'est-ce pas le mot dont on se sert? Et publiquement.

LAVERPILLIÈRE.

Je ne me rétracte jamais, Madame.

MAGARTHY.

Voyons! ne me dites donc pas de niaiseries.

LAVERPILLIÈRE.

Me rétracter! Madame la Baronne, ce serait me re-

connaître pour un calomniateur. Je veux bien être médisant, mauvaise langue, mais je ne calomnie jamais!

MAGARTHY.

Vous rétracterez pourtant votre article.

LAVERPILLIÈRE.

Que dirait-on, si je faisais cela? On me mépriserait.

MAGARTHY.

Préférez-vous que l'on vous méprise pour quelque chose de plus grave?

LAVERPILLIÈRE.

Dieu merci! on peut me craindre, on peut me haïr, mais me mépriser, allons donc!

MAGARTHY.

Vous êtes un sot, Laverpillière!

LAVERPILLIÈRE.

Si les injures s'en mêlent, permettez....

(Il salue et fait un pas pour s'éloigner.)

MAGARTHY.

Est-ce que vous n'avez pas été commis chez M. Deviennes le libraire?

LAVERPILLIÈRE.

J'ai été pauvre, et dans ma pauvreté j'ai été commis en librairie. Loin de m'en cacher, je m'en vante.

MAGARTHY.

Et vous vantez-vous aussi d'avoir laissé dans les mains de votre patron certaine lettre....

LAVERPILLIÈRE *(revenant inquiet)*.

Quelle lettre?

MAGARTHY.

Ecoutez. C'est ma chronique à moi... *(Elle lit.)* « Je re-
» connais en quittant la maison de M. Deviennes, d'où je
» suis chassé, que je m'y suis rendu coupable d'un vol de
» deux mille francs, pour lequel, moyennant cet aveu signé

» de ma main, il veut bien ne pas porter plainte. — Signé » Jules de Laverpillière. »

LAVERPILLIÈRE

(reste un instant abasourdi, puis se dresse et vient saluer Magarthy en face).

Madame la Baronne, si vous croyez que je puisse vous être bon à quelque chose, disposez de moi.

MAGARTHY.

Est-ce que sans cela je vous aurais montré que je vous tiens dans ma main? Je ne me venge pas de mes ennemis, moi, je m'en sers.

LAVERPILLIÈRE *(lui baisant la main).*

Ordonnez!

MAGARTHY.

Tout-à-l'heure! Allez! *(en appelant).* Chère Clara! *(Clara se retourne.)* Venez donc auprès de moi. —Laverpillière vous dira combien ma conversation est intéressante.

CLARA *(en passant, à Laverpillière).*

Que vous a-t-elle dit?

LAVERPILLIÈRE.

Deux mots, mais concluants.

CLARA.

De sorte que vous croyez à son innocence?

LAVERPILLIÈRE.

Comme à celle de l'enfant qui vient de naître.

CLARA.

Et le péché originel, qu'en faites-vous? *(A Magarthy.)* Voyons, je suis tout oreilles, Madame.

MAGARTHY.

Asseyez-vous, Madame.

CLARA.

Est-ce bien utile?

MAGARTHY.

Oui! car on pourrait entendre ce que je vous dis; cela pourrait vous faire du tort.

CLARA.

Je vous écoute, Madame, mais en même temps je vous avertis que je ne suis pas facile à intimider.

MAGARTHY (*sans paraître avoir entendu*).

Bade est un charmant séjour, mais que de gens sont ici qui devraient être ailleurs!

CLARA (*la regardant en face*).

Aujourd'hui surtout, n'est-ce pas?

MAGARTHY.

Je généralisais, mais je répéterai après vous: Aujourd'hui particulièrement. Ainsi, par exemple, je connais une jeune veuve, qui serait plus justement à Saint-Lazare ou dans une maison de réclusion perpétuelle.

CLARA.

Vous connaissez de ces sortes de femmes, Madame! Eh bien! cela ne m'étonne pas.

MAGARTHY

(*regardant Clara entre les deux yeux*).

J'en connais une surtout.... Ne pâlissez donc pas.... souriez.... Laverpillière nous regarde. Il y a trois ans, M. Doria, votre mari....

CLARA (*se reculant*).

Eh bien! après? M. Doria, mon mari....

MAGARTHY

(*la retenant par les deux mains*).

Souriez donc, chère amie ....M. Doria est tombé, par accident, du haut de la falaise de Kerlette — une chûte de trois cents pieds — au moment où il s'était imprudemment approché du bord, pour regarder avec une lunette d'approche les évolutions d'un bâtiment. Souriez donc! Madame Clara Doria avait un amant : on était parti trois pour la promenade ; on en revint deux.

CLARA.

M. de Langlade n'était pas mon amant.

MAGARTHY.

Je n'ai point nommé M. de Langlade. Je ne vous ai point accusée d'être sa maîtresse. J'ai voulu dire seulement qu'il y a des femmes qui font le contraire de Collinette, laquelle allait au bois à deux et revenait trois.... Il est vrai qu'un bois n'est pas si dangereux qu'une falaise. Souriez donc, chère amie! vous avez un sourire charmant.

CLARA.

Assez! Au nom de notre ancienne amitié, au nom de votre fille!

MAGARTHY (*lui faisant respirer des sels*).

Oh! pauvre chère, comme elle est impressionnable. Ce n'est pourtant qu'un simple propos sans preuve! Il est vrai que cette preuve je l'ai. Allons! remettez-vous, je ne vous en veux point; et puis vous ne le ferez plus, n'est-ce pas? Allons! allons! nous voilà rétablie! (*Haut.*) Laverpillière!

LAVERPILLIÈRE

(*à Clara qui se lève toute chancelante*).

Qu'avez-vous donc, Madame?

MAGARTHY.

Ce n'est rien. Cette chère Clara, elle est nerveuse, sensible à l'excès. La douleur de m'avoir méconnue, d'avoir ajouté foi à d'horribles mensonges.... Oh! quel bon petit cœur!

TAYEUR.

Vous m'avez appelé aussi?

MAGARTHY.

Oui, mes bons amis — car vous êtes mes bons amis, n'est-ce pas? — j'ai compté sur vous à propos de ma fille.

La chère enfant se marie : c'est une nouvelle à répandre, et qui, vous le comprenez, doit être bien répandue.

LAVERPILLIÈRE.

Et vous avez compté sur nous. Vous avez bien fait.

CLARA.

Le nom du futur ? Un futur que toutes les jeunes filles envieront, j'en suis certaine.

MAGARTHY.

Le prince d'Armagne !

LAVERPILLIÈRE.

Un des plus grands noms de France.

CLARA.

Un des hommes les plus à la mode de Paris.

LAVERPILLIÈRE.

Un dandy qui sera un homme d'Etat.

MAGARTHY.

Un Don Juan que l'on enverra en ambassade.

TAYEUR (*piqué*).

Il me semble que vous eussiez pu me consulter, Madame, avant d'engager la main de Mézélie. Je vous avais témoigné assez de dévouement pour que de votre côté vous me témoignassiez plus de confiance.

MAGARTHY.

Aviez-vous à m'offrir un parti qui valût celui-là ? Je sais bien que personnellement le prince d'Armagne n'a pas une grande fortune, mais la duchesse de Vulgence sa tante, n'est-ce pas, Tayeur ? en a une très-grande qui a failli être compromise il y a dix ans par l'escroquerie d'un nommé.... d'un nommé.... attendez donc !

TAYEUR.

Inutile ! inutile ! le nom ne fait rien à la chose.

MAGARTHY.

Le connaîtriez-vous? Serait-il de vos amis?

TAYEUR.

Cet homme s'est réhabilité, et depuis on a même voulu le faire baron.

MAGARTHY.

Je croyais que dans l'industrie il n'y avait que des chevaliers! Mais vous voilà plus raisonnable. Venez, je vous dirai le reste en route. Et vous, de votre côté, vous me ferez part des projets que vous avez sur Mézélie. Qui sait ce qui peut arriver? le sort est si bizarre. A bientôt, mes bons et fidèles amis.

SCÈNE III.

CLARA, LAVERPILLIÈRE.

LAVERPILLIÈRE *(a part)*.

Qu'a-t-elle pu dire à Clara?

CLARA *(à part)*.

Comme Laverpillière est devenu tout-à-coup souple et gracieux envers elle! Il faut que je sache....

LAVERPILLIÈRE
(haut, en s'approchant de Clara).

Quelle grâce! quelle malice!

CLARA.

Comme on l'avait calomniée!

LAVERPILLIÈRE.

Elle vous a complétement prouvé son innocence, n'est-ce pas?

CLARA.

Oh ! complétement ! Et à vous !

LAVERPILLIÈRE.

Jusqu'à l'évidence.

CLARA.

Ah !

LAVERPILLIÈRE.

Ah ! *(Ils se regardent tous deux.)* Nous avons donc un petit secret?

CLARA.

Nous avons donc un petit passé?

LAVERPILLIÈRE.

On n'est point parfait !

CLARA.

A qui le dites-vous ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BRADSTON *(tenue d'homme du monde)*.

BRADSTON.

Ah! bonjour, Monsieur! Bonjour, Madame.

CLARA *(à Laverpillière)*.

Tiens, l'homme des nègres !

LAVERPILLIÈRE.

Vous croyez? *(Il veut entraîner Clara.)*

BRADSTON.

Eh bien! vous ne me reconnaissez pas?

LAVERPILLIÈRE.

Pardon, mais nous sommes un peu pressés.

BRADSTON.

Avez-vous vu Magarthy ?

LAVERPILLIÈRE.

Nous avons rencontré à Bade, avec le plus grand plaisir, Madame la baronne de Saint-Denis.

CLARA.

Et elle a bien voulu continuer à nous honorer de son amitié.

BRADSTON.

En effet, cette amitié est des plus honorables. Mais de quelle pâte est donc pétri le monde ? On lui montre la fourberie, la trahison, l'hypocrisie en personne, et il répond: j'ai rencontré avec plaisir l'hypocrisie, la trahison, la fourberie, et elles ont bien voulu m'honorer de leur amitié. En vérité, c'est plus que bouffon, et il faudrait en rire si l'on n'avait envie d'en pleurer.

CLARA.

Pleurez, mon cher Monsieur, personne ne vous en empêche.

BRADSTON.

Je ne pleure jamais, Madame, mais j'enrage parfois de voir ce que je vois.

LAVERPILLIÈRE.

Auriez-vous l'intention de reparler de la Baronne aussi légèrement que vous l'avez déjà fait?

BRADSTON.

Hein?

CLARA.

Toute femme qui sort du vulgaire est exposée à la calomnie.

BRADSTON.

Plaît-il?

LAVERPILLIÈRE.

Madame la baronne de Saint-Denis entre par alliance dans une des plus grandes maisons de France.

BRADSTON.

Bah! Elle va encore essayer de se remarier?

CLARA.

Non, mais sa fille épouse le prince d'Armagne.

BRADSTON.

Vous croyez?

CLARA.

C'est le bruit de la ville.

LAVERPILLIÈRE.

Et vous pouvez ajouter : confirmé par elle-même.

CLARA.

Et personne ici n'ignore plus cette union, excepté vous.

BRADSTON.

Décidément, cette femme est destinée à de grandes aventures. Pardon, Monsieur: mais peut-on savoir où est ce prince d'Armagne?

LAVERPILLIÈRE.

Vous êtes servi à souhait: le voilà qui vient; il donne le bras à madame de Saint-Denis qui accompagne sa fille.

CLARA.

Sa charmante fille.

BRADSTON.

Charmante, en effet.

LAVERPILLIÈRE.

Ne la connaissez-vous pas?

BRADSTON.

Je ne savais pas même, avant de revenir en France, qu'elle existât. Magarthy me l'avait toujours caché.

CLARA.

Comment! vous, si bien renseigné sur la Baronne, vous ignoriez qu'elle eût une fille? *(Bradston reste un instant rêveur.)*

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE PRINCE D'ARMAGNE, MAGARTHY, MÉZÉLIE, TAYEUR, SAUVAGE, STODEL, *une Dame, des Touristes.*

LE PRINCE

(à Magarthy qui salue Clara et Laverpillière).

Qui saluez-vous, Madame ?

MAGARTHY.

Madame Clara Doria.

LE PRINCE

(la conduisant près du piano où Mézélie joue une valse).

Elle était d'assez bonne maison. Quant à son mari, vous savez qu'il n'était nullement des Doria de Gênes. *(A part, lâchant le bras de Magarthy.)* C'est demi-monde en diable! Quand je serai le maître, je mettrai toutes ces femmes à la porte. *(A Mézélie.)* Mais savez-vous que vous êtes bonne musicienne !

MÉZÉLIE.

Elève de M. Pinson.

BRADSTON *(applaudissant).*

Bravo !

MAGARTHY

(se retournant et se trouvant en face de Bradston).

Encore lui! Ah! je le retrouverai donc partout? Sortons, Mézélie.

MÉZÉLIE.

Venez-vous, Prince?

LE PRINCE.

Oui, mais d'abord.... *(à Magarthy).* Quel est cet homme?

MAGARTHY.

Qui? Laverpillière?

LE PRINCE.

Non. Laverpillière, je le connais. Non; cet autre qui depuis notre entrée n'a cessé de nous lorgner.

MAGARTHY.

Je ne le connais pas. Je crois seulement que c'est un riche Américain.

LE PRINCE.

Mais il est fort impertinent ce Yankee, et je saurai qui il est.... *(Il fait un pas vers Bradston. Magarthy le retient.)*

MAGARTHY.

De grâce, Prince, ne nous quittez pas.

LE PRINCE.

Qu'avez-vous donc, Madame? Comme vous voilà pâle!

MAGARTHY.

Un malaise subit. J'ai besoin d'air. Venez!

MÉZÉLIE.

Tu es malade?

LE PRINCE *(à part)*.

Il est évident que cet homme connaît madame de Saint-Denis, quoiqu'il détourne maintenant les yeux d'elle. Oh! je saurai qui il est. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *moins* LE PRINCE, MAGARTHY *et* MÉZÉLIE.

LAVERPILLIÈRE.

Inséparables! Au reste, il sont dignes l'un de l'autre. C'est la Fée aux Roses et le Prince Charmant.

BRADSTON (*à lui-même*).

Que s'est-il donc passé en moi à la vue de cette jeune fille?

CLARA.

Eh bien, Monsieur, êtes-vous toujours disposé à désunir ce charmant couple? Il y aurait vraiment de la cruauté.

BRADSTON.

Ma foi, oui! d'autant plus que la fille est innocente des crimes de la mère.

LAVERPILLIÈRE.

Mais ces crimes de la mère sont-ils véritablement aussi grands que vous l'avez dit?

BRADSTON.

Je ne sais plus, Monsieur.

CLARA.

Comment? vous ne savez plus?

BRADSTON.

Non, la vue de cette enfant me les a fait oublier.

LAVERPILLIÈRE.

Ou plutôt, après la scène que vous avez faite à la mère, la vue de la mère vous effraie.

BRADSTON.
(*allant à Laverpillière et lui mettant la main sur l'épaule*).

Monsieur Laverpillière, si j'ai un conseil à vous donner, ne vous mêlez point de mes affaires, et surtout pas d'allusions qui puissent détourner sur un homme la colère que j'ai contre une femme. L'homme, croyez-moi, serait le mauvais marchand.

LAVERPILLIÈRE.

Comme il vous plaira, Monsieur: vous êtes libre, et je me retire.

BRADSTON.

Vous avez raison : malheur à celui qui se mettrait sur mon chemin.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE (*barrant la porte à Bradston*).

Pardon, Monsieur, mais j'aurai l'audace de m'y mettre.

BRADSTON.

Vous avez tort, Prince. Laissez-moi sortir : je quitte Bade dans un quart-d'heure.

LE PRINCE.

Pas avant que vous ne m'ayiez donné l'explication que je viens vous demander.

BRADSTON.

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, Prince ; je vous rencontre aujourd'hui pour la première fois. Je ne vous avais jamais vu auparavant : je n'ai donc pas d'explication à vous donner...

LE PRINCE.

Si fait, Monsieur, car je vais épouser mademoiselle de Saint-Denis.

BRADSTON.

Une jeune personne charmante, Monseigneur, qui, je l'espère, est aussi bonne que belle, et qui ne peut manquer de vous rendre heureux.

LE PRINCE.

Vous n'avez pas toujours ainsi pensé sur elle, Monsieur.

BRADSTON.

Je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois. Je ne savais même point qu'elle existât : je n'ai donc pas eu le temps de changer d'opinion sur elle.

LE PRINCE.

Oui, mais sur sa mère?

BRADSTON.

Vous plairait-il, Prince, ou de me laisser passer, ou de choisir un autre sujet d'entretien?

LE PRINCE.

Par malheur, avec vous, Monsieur, celui-là est le seul qui m'intéresse. Je sais de bonne source que vous avez dit des infamies sur madame de Saint-Denis.

BRADSTON.

Ce ne sont point de vrais amis, mon Prince, ceux-là qui vous ont répété ce que j'avais pu dire.

LE PRINCE.

Alors ces infamies, vous avouez les avoir dites?

BRADSTON.

Je n'avoue ni ne nie, mon Prince.

LE PRINCE.

Alors, démentez-les, puisque vous n'avez pas le courage de les soutenir.

CLARA.

Monsieur ne peut pas les démentir : elles ont été dites devant trop de personnes.

BRADSTON.

Je ne puis les démentir, mais je puis les regretter.

LE PRINCE.

Ce n'est point assez, Monsieur. Vous avez insulté la femme qui dans huit jours doit être ma belle-mère : il faut que vous me rendiez raison!

BRADSTON.

Contentez-vous de ce que je vous dis, Prince, c'est tout ce que je puis faire; et croyez-moi, je fais beaucoup.

LE PRINCE.

Vous savez qu'il y a des moyens de forcer à se battre les gens mêmes qui y sont le moins décidés.

BRADSTON.

Quel besoin avez-vous de me décider à me battre? Quelle que soit l'issue de notre combat, il ne changera rien au passé, et au lieu de le faire oublier, il le remettra au contraire à jour. Vous êtes jeune, beau, noble et riche; votre fiancée est belle. La beauté, c'est la noblesse des femmes. Et si sa mère, ce qui est possible, lui a promis pour dot un million qu'elle ne peut donner, je le donnerai, moi.

LE PRINCE.

Mézélie n'a rien à attendre et rien à recevoir d'un aventurier qu'elle ne connaît pas, ni du lâche qui a insulté sa mère.

BRADSTON.

Si vous croyez que je suis un aventurier et un lâche, vous avez bien tort de vous battre avec moi, Prince.

LE PRINCE.

Assez. Je vous ai dit que vous étiez un calomniateur, un aventurier et un lâche! Que vous faut-il de plus? Que je vous soufflète? *(Il fait un mouvement avec la carte qu'il tient à la main.)*

BRADSTON

(la tire à lui sans la lui arracher).

Prince d'Armagne, vingt-quatre ans, noble comme un roi, riche à millions, et se faire tuer pour une drôlesse comme la Magarthy, ce n'est pas avoir de chance.

LE PRINCE.

Monsieur!

BRADSTON (*poussé à bout*).

Allons!... puisque vous le voulez.

LE PRINCE.

Oui, je le veux! et à l'instant même! Monsieur Stodel, Monsieur Sauvage, je n'ai pas le temps de chercher des témoins; venez nous en servir.

STODEL *et* SAUVAGE.

Mon Prince!

LE PRINCE.

Je monte à ma chambre chercher deux épées, je redescends par l'escalier donnant sur le parc, et je vais vous attendre derrière ce massif. Il est bien entendu que nous nous battons pour une querelle de jeu. Mesdames et Messieurs, silence, je vous prie. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *moins* LE PRINCE.

BRADSTON.

Et moi, vous me ferez la justice de dire que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour que cette querelle, quelle qu'en soit la cause, n'ait pas le dénoument qu'elle va avoir. Venez, Messieurs; ne faisons pas attendre le Prince; c'est la dernière politesse que je lui doive. (*Il sort avec les témoins.*)

SCÈNE IX.

CLARA, LAVERPILLIÈRE.

LAVERPILLIÈRE.

Eh bien! chère Clara, que dites-vous de cet homme?

CLARA.

Vous le savez, cher ami, les femmes aiment le mystérieux. Il y a, je l'avoue, autour de ce négrier quelque chose qui sent le Manfred ou le Lara.

LAVERPILLIÈRE.

Si j'allais prévenir notre amie de ce qui vient de se passer?

CLARA.

Que croyez-vous qu'il va arriver?

LAVERPILLIÈRE.

Qui peut prévoir? On dit le Prince bon tireur, mais son adversaire me paraît avoir un tel sangfroid, que je ne répondrais de rien.

CLARA.

Et tenez, voici justement la Baronne qui vient avec Tayeur.

(*La Baronne et Tayeur croisent le Prince, qui traverse le Parterre avec deux épées sous sa redingotte.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES (*à l'intérieur*), MAGARTHY, TAYEUR.
LE PRINCE (*dehors*).

MAGARTHY.

Où courez-vous donc ainsi, Prince?

LE PRINCE.

Vous venger, Madame. (*Le Prince disparaît.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *moins* LE PRINCE.

MAGARTHY (*entrant*).

Que dit-il ?

TAYEUR.

Je l'ignore.

MAGARTHY.

Me venger de qui ? de quoi ?

LAVERPILLIÈRE.

Comment ! vous ne comprenez pas, Baronne ?

MAGARTHY.

Non.

LAVERPILLIÈRE.

Le prince est revenu sur ses pas et a trouvé ici votre négrier. Le prince l'a insulté, forcé de se battre... et dans ce moment....

MAGARTHY.

Oh le malheureux ! Bradston le tuera !

LAVERPILLIÈRE (*à Clara*).

Quand je vous le disais !...

TAYEUR.

Ne tremblez donc pas ainsi, chère amie : les duels à l'épée sont rarement mortels.

MAGARTHY.

Pas avec lui : vous ne le connaissez pas. Oh ! quelque chose me crie que celui-ci sera terrible, et que l'un des deux adversaires doit fatalement succomber. Nous autres des Colonies, nous croyons aux pressentiments. Oh tenez,

tout plutôt que cet horrible duel ! Allez chercher des nouvelles. Revenez en courant, revenez vite !

TAYEUR.

Puis-je donc vous laisser ainsi ?

MAGARTHY.

Eh oui, laissez-moi : je suis forte, vous le voyez bien. Mais ma fille, ma pauvre fille ! Si par hasard elle allait apprendre....

TAYEUR.

Je vais vous l'envoyer.

MAGARTHY.

Oh oui, devant elle je serai calme. Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas ?

TAYEUR.

Pouvez-vous en douter ? Vous êtes malheureuse.

MAGARTHY.

Oui, je vous crois. Vous êtes père; vous devez me comprendre. Quel âge a votre fils ? votre Alexis ?

TAYEUR.

Vingt-quatre ans.

MAGARTHY.

Pourquoi vous fais-je cette question? je n'en sais rien. Envoyez-moi Mézélie. Vous l'aimez un peu aussi, elle, n'est-ce pas?

TAYEUR.

Qui n'aimerait cette enfant ? Un ange de candeur et d'esprit.

MAGARTHY.

N'est-ce pas qu'elle est digne d'un prince ?

TAYEUR.

Elle est digne d'un roi.

MAGARTHY.

Merci ! Allez ! allez ! J'attends ma fille.

TAYEUR.

Tenez, elle vous a devinée. La voici : au revoir !

CLARA (*à Laverpillière*).

Je crois notre présence assez inutile ici ; et puis je vous avoue que je voudrais voir, ne fût-ce que de loin....

LAVERPILLIÈRE.

Comment un homme en tue un autre ? Venez, je vais tâcher de vous donner ce plaisir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

MAGARTHY, MÉZÉLIE.

MÉZÉLIE.

Oh ! maman, j'ai tout appris ! c'est déjà le bruit de la ville. Le prince se bat, et sa vie est en danger !

MAGARTHY.

Mon enfant !

MÉZÉLIE.

S'il allait être tué, mon Dieu !

MAGARTHY.

Oh ! il ne le sera pas !

MÉZÉLIE.

Non, il ne peut pas être tué, et cependant.... Oh ! maman ! s'il mourait ! je mourrais !...

MAGARTHY.

Malheureuse ! et ta mère ?

MÉZÉLIE.

Pardon !,.. je suis folle !... Un duel ! Qui pouvait s'attendre à cela !

MAGARTHY.

Rien n'est désespéré : j'ai envoyé Tayeur aux renseignements ; et si un malheur devait arriver....

MÉZÉLIE.

Tu le vois, tu doutes! Ah mon Dieu! Ah mon Dieu!

MAGARTHY.

Ce n'est qu'une supposition. Mais alors il te resterait toujours ta mère, ta mère qui te prendrait sur ses genoux et qui te bercerait contre sa poitrine, comme quand tu étais petite fille et qu'elle endormait ta douleur.

MÉZÉLIE.

Douleur d'enfant.

MAGARTHY.

Dieu nous donne à chaque âge la force de supporter celle qu'il nous envoie. Mais à quoi bon parler de douleur, quand la crainte seule existe. Attends et espère!

MÉZÉLIE.

Espérer!... attendre!

MAGARTHY.

Oui! dans quelques minutes nous saurons tout.

MÉZÉLIE (*se mettant à la fenêtre*).

Dans quelques minutes?

MAGARTHY.

Que fais-tu là?

MÉZÉLIE.

J'attends. Ne m'as-tu pas dit d'attendre?

MAGARTHY.

Retire-toi!

MÉZÉLIE.

Je t'en prie, bonne mère!

MAGARTHY.

Eh bien! soit! Attendons toutes les deux!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADAME DU TILLEUL.

MADAME DU TILLEUL (*entrant précipitamment.*)

Madame....

MAGARTHY.

Qu'y a-t-il? Le prince?

MADAME DU TILLEUL.

Eloignez Mézélie de cette fenêtre.

MAGARTHY.

Je comprends. Viens, Mézélie!

MÉZÉLIE (*regardant*).

Oh que de monde!

MAGARTHY.

Mézélie! Au nom du ciel! quitte cette fenêtre!

MÉZÉLIE.

Ils portent un brancard.... et sur ce brancard j'ai vu.... mort.... il est mort. (*Elle s'évanouit.*)

MAGARTHY

(*amène sa fille dans l'embrasure d'une fenêtre*).

Mon enfant, reviens à toi!... Evanouie! évanouie! Du secours! à l'aide!... un médecin! — Bradston!... (*Elle tire le rideau comme pour séparer sa fille de lui.*) Ah! le misérable! Tant mieux! tant mieux!

SCÈNE XIV.

MAGARTHY, BRADSTON.

MAGARTHY (*lui saisissant la main*).

Tu l'as tué?

BRADSTON.

A mon corps défendant: deux fois je l'ai désarmé, deux fois plus furieux il a ramassé son épée et s'est jeté sur moi.

MAGARTHY.

Tu l'as tué! Et ma fille l'aimait! Triomphe, Bradston; tu as brisé le cœur de cette enfant; et si elle meurt, d'un seul coup tu auras fait deux victimes.

BRADSTON.

On ne meurt pas d'amour, Magarthy, puisque ceux qui vous ont aimée vivent encore!

MAGARTHY.

Oh! cette enfant que moi, esclave, moi fille perdue, j'avais élevée dans le tabernacle de mon cœur, que j'avais faite pure et simple, qui allait devenir une grande dame, une princesse! Elle n'a rien, plus rien que la honte maternelle! Triomphe, Bradston!

BRADSTON.

Bah! elle est jeune et elle est belle! Elle a devant les yeux un exemple à suivre. Ta fille ne peut devenir une honnête femme: ce serait contraire aux lois suprêmes!

MAGARTHY.

Oh! l'infâme! il veut faire une courtisane de son enfant!

BRADSTON (*étonné*).

De mon enfant?...

MAGARTHY.

Sais-tu quel est le père de cette enfant que tu prostitues d'avance? C'est toi!!

BRADSTON.

Moi, le père de Mézélie?

MAGARTHY.

Je te l'avais toujours caché pour ne pas te donner un droit de plus sur moi. Tu ne l'aurais jamais su si tu n'avais pas tué son bonheur.

BRADSTON.

Ma fille! Mézélie! ma fille! J'avais un enfant? j'avais une fille?

MAGARTHY

(tirant le rideau et montrant Mézélie évanouie).

Oui, tiens, embrasse-la, mais prends garde de la ranimer, car elle verrait tes mains tachées de sang, et son père lui ferait horreur!

BRADSTON

(après l'avoir contemplée un instant en silence).

Oh! pauvre enfant!

MAGARTHY.

Tu as été sans pitié pour elle; plains-la maintenant! il est trop tard!

BRADSTON *(sans l'écouter).*

Oh! tout n'est donc pas mort en moi, puisqu'en la voyant mon cœur s'est adouci et que j'ai hésité dans ma vengeance! Oui, Dieu m'est témoin que j'ai tout fait pour éviter ce duel! plus que je n'aurais dû faire. — Ah! pauvre enfant! pauvre enfant!... *(Il tombe à genoux devant elle et lui baise les mains.)*

MÉZÉLIE

(rouvrant les yeux et regardant autour d'elle).

Oh ! l'assassin !... l'assassin !... *(Elle le repousse et se jette dans les bras de Magarthy.)* Ma mère !

BRADSTON.

Oh ! malédiction sur moi ! mon enfant m'a appelé assassin !

MAGARTHY *(tenant sa fille dans ses bras).*

Je suis vengée !

ACTE QUATRIÈME.

Un village d'Alsace, voisin d'une mine. Place publique. — Auberge à droite. — Une voiture de voyage à la porte. On décharge les malles que l'on porte à l'intérieur. — Du côté opposé, c'est-à-dire du côté du jardin, un cabaret avec deux buveurs. — C'est le Dimanche, tout le village est en fête.

SCÈNE PREMIÈRE.

MINEURS, PAYSANS, BRADSTON *en costume de Colporteur juif, avec une boîte à bijoux, assis à une table à gauche fait semblant de dormir appuyé sur ses deux mains.*

UN MINEUR.

Dis donc, Pierre.... Pierre! viens donc ici quand je t'appelle.

2e MINEUR.

Me voilà!

1er MINEUR.

Tu ne sais pas?...

2e MINEUR.

Quoi?

1er MINEUR.

Qui vient d'arriver dans cette voiture?

2e MINEUR.

Non.

1er MINEUR.

Eh bien! c'est M. Tayeur, le patron de la mine.

2e MINEUR.

Alors, s'il est aussi bon garçon qu'on le dit, les pourboires vont pleuvoir.

1er MINEUR.

Oui, mais pour cela il faut lui souhaiter une espèce de bienvenue. Va, cours réunir nos camarades. Ramène la musique du village. Nous allons lui donner une aubade. Moi, pendant ce temps-là, je tâcherai d'interroger les domestiques. Tiens, voilà justement le courrier qui vient payer le postillon.

2e MINEUR.

J'y vais.

SCÈNE II.

LES MÊMES (*moins le 2e Mineur*), LE COURRIER.

LE COURRIER (*au postillon*).

Tenez, voilà les deux postes et votre pour-boire.

LE POSTILLON.

Merci.

LE COURRIER.

Remise la chaise de poste dans la cour de l'auberge, et bon voyage!

LE POSTILLON.

Est-ce que Monsieur part bientôt?

LE COURRIER.

Je ne sais pas.

LE POSTILLON.

Si ça vous est égal, quand il partira, faites demander Jean.

LE COURRIER.

Ça te fera plaisir?

LE POSTILLON.

Oui, le patron paie doubles guides et les postillons.... ils aiment cela.

LE COURRIER.

Vraiment? — Eh bien, on demandera Jean.

(Le postillon s'en va avec la voiture.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *moins le Postillon*.

1er MINEUR.

Dites donc, Monsieur le courrier, c'est bien M. Tayeur, n'est-ce pas, qui vient d'arriver dans cette voiture?

LE COURRIER.

Si on te le demande, tu diras que tu ne sais pas.

(Il entre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins le Courrier*.

1er MINEUR.

C'est bon, c'est bon! Si vous ne me le dites pas, un autre me le dira.

BRADSTON *(relevant la tête)*.

Je te le dirai, moi.

1er MINEUR.

Vous, père Abraham? Eh bien, vous serez bien gentil si vous me dites cela; mais gratis, entendons-nous.

BRADSTON.

Pardieu!

1er MINEUR.

C'est que je vous connais, vous autres...; rien pour rien!

BRADSTON.

Tu te trompes. Que veux-tu savoir? voyons.

1er MINEUR.

C'est bien M. Tayeur qui vient d'arriver, n'est-ce pas?

BRADSTON.

En personne, avec sa femme et son fils.

1er MINEUR.

Il y avait encore deux autres dames avec eux....

BRADSTON.

Oui, une femme de trente-trois ans environ et une jeune fille de seize.

1er MINEUR.

Justement.

BRADSTON.

Ce sont des amis à M. Tayeur.

1er MINEUR.

La jeune fille avait l'air tout triste.

BRADSTON.

Tu as remarqué cela, toi?

1er MINEUR.

Oui, d'ordinaire les jeunes filles.... c'est gai.

BRADSTON.

Celle-là était fiancée à un beau jeune homme.

1er MINEUR.

Eh bien?

BRADSTON.

Il est mort.

1er MINEUR.

Comme ça... tout naturellement?

BRADSTON.

Non, par accident.

1er MINEUR.

Par accident! pauvre jeune homme!... Comment cela lui est-il arrivé?

BRADSTON.

En duel.

1er MINEUR.

Par qui?

BRADSTON.

Je ne sais pas. *(Il se recouche sur la table.)*

1er MINEUR.

Il paraît qu'il a envie de dormir, le père Abraham! Mais qu'il dorme tant qu'il voudra: je sais maintenant tout ce que je voulais savoir. — Ohé! Pierre, arrive vite! c'est lui!

SCÈNE V.

LES MÊMES, PIERRE *avec les Mineurs et la musique. (Le 1er Mineur réunit tout le monde sous le balcon de l'hôtel. La musique joue une ritournelle.)* *

1er MINEUR *(chantant).*

Honneur,
Honneur au mineur,
Au vaillant mineur
Honneur!
Dans l'invisible royaume,
Où lui seul plonge les yeux,
Le mineur dérobe au gnôme
Ses trésors mystérieux.

* Ce Chœur a été mis en musique et orchestré par Madame Rattazzi elle-même. — En vente chez Gérard, editeur de Musique, Boulevard des Italiens.

Du champ de blé la dépouille
Appartient au moissonneur :
Sous la montagne qu'il fouille
Le plomb, le fer et la houille
Sont la moisson du mineur.

CHŒUR.

Honneur,
Honneur au mineur,
Au vaillant mineur
Honneur !

1er MINEUR.

Pendant que le mineur creuse,
Comme la taupe, son trou,
Sous la voûte ténébreuse
S'allume le feu Grisou.
Le soleil chauffe la plaine
Pour le joyeux moissonneur;
Une lampe souterraine,
Dans son froid et noir domaine,
Est le soleil du mineur.

CHŒUR.

Honneur,
Honneur au mineur
Au vaillant mineur
Honneur !

Les voyageurs paraissent successivement au balcon, en s'appelant les uns les autres : au fur et à mesure qu'ils paraissent, les mineurs applaudissent. — Mézélie seule n'est pas venue : sa mère va la chercher et l'amène presque de force au balcon.)

1er MINEUR.

Le terrain ébranlé croule,
Les sables pleuvent sur lui ;
Sous la mine qui s'éboule

Le mineur reste enfoui.
Une tombe au cimetière
Recevra le moissonneur :
Sans qu'on pleure sur sa bière
Les abîmes de la terre
Sont le tombeau du mineur.

CHŒUR.

Honneur,
Honneur au mineur,
Au vaillant mineur
Honneur !

Il avale la poussière,
Il habite un puits obscur
Quand luit plus haut la lumière,
Quand plus haut souffle un air pur.
Mais aux vogues du village
Dédaignant le moissonneur,
La plus belle et la plus sage
Donne le prix au courage,
Et danse avec le mineur.

CHŒUR.

Honneur,
Honneur au mineur,
Au vaillant mineur
Honneur!

TAYEUR.

Merci, mes amis, de votre sérénade; qui donc l'a composée?

1er MINEUR.

Nous tous.

TAYEUR (*leur donnant sa bourse*).

Alors, voilà pour vous tous.

ALEXIS.

Et s'il y a d'autres couplets à la chanson, ce sera mon tour demain.

1er MINEUR.

Il n'y en a pas d'autres, monsieur Alexis, mais d'ici à demain on a le temps d'en faire.

ALEXIS.

Faites-en, et le plus que vous pourrez: il y aura cent francs par couplet.

TOUS.

Vive monsieur Alexis! vive le fils du patron!

MAGARTHY.

Tu le vois, mon enfant, il n'y a pas au monde que les princes de naissance, il y a ceux qui le deviennent par la fortune, par l'intelligence, par la bonté!

MÉZÉLIE.

Oui, ma mère.

MAGARTHY.

Et notre cher Alexis est un de ces princes là.

ALEXIS.

Oh! Madame, mon ambition n'est point là. Je demande moins. Il est vrai qu'en demandant moins, je demande plus.

MADAME TAYEUR.

Est-ce que la joie de ces braves gens ne vous fait pas plaisir à voir, mon enfant?

MÉZÉLIE.

Oh si fait, Madame. La seule consolation d'un cœur triste, c'est de voir des cœurs heureux! *(Elle met son mouchoir sur ses yeux et rentre.)*

ALEXIS.

Vous la voyez, Madame; pas un mot d'espérance.

MAGARTHY.

Laissez faire au temps, mon ami.

ALEXIS.

Voilà déjà trois mois!

MAGARTHY.

Le deuil des morts se porte un an.

TAYEUR.

Allons, allons! il s'agit d'un déjeûner champêtre: ce sera du nouveau pour des citadins comme nous. Notre régisseur nous attend, ne tardons pas davantage. *(Ils disparaissent du balcon.)*

1er MINEUR *(lisant sur un papier)*.

Il y est! il y est, ma foi! Allons, la musique!

(La musique reprend le refrain. Les voyageurs sortent. Madame Tayeur donnant le bras à Magarthy, Tayeur à Mézélie, Alexis marche près d'eux. Le chanteur les arrête.)

Monsieur Alexis, vous nous aviez demandé un couplet pour demain; mais c'était trop long d'attendre à demain: nous l'avons fait tout de suite; et tenez, le voilà.

Nous n'avions qu'une Madone
Et qu'un bon Ange à fêter;
Aujourd'hui le Ciel nous donne
Un nom de plus à chanter.
C'est la fleur, céleste épave,
Qui sourit au moissonneur,
Et dont le parfum suave
Vient dans sa profonde cave
Embaumer l'air du mineur.

CHŒUR.

Honneur,
Honneur au mineur,
Au vaillant mineur
Honneur!

TAYEUR (*à Mézélie*).

Ah! celui-là, ma chère enfant, vous ne direz point qu'il n'est pas à votre adresse.

MÉZÉLIE (*tendant la main à sa mère*).

Ma mère....

ALEXIS (*lui mettant dix louis dans la main*).

Donnez pour nous deux, chère Mézélie: cela me portera bonheur.

MÉZÉLIE.

Tenez, mes bons amis, tenez.

1er MINEUR.

Merci, ma belle demoiselle... (*A demi-voix à Alexis.*) A quand la noce, Monsieur Alexis?

ALEXIS.

Hélas! mon ami, ce n'est point à moi qu'il faut demander cela.

1er MINEUR.

Et à qui donc?

ALEXIS.

Au Ciel! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *moins les Voyageurs.*

1er MINEUR.

Diable! il paraît que ça n'est pas encore fait.

2e MINEUR.

Quoi?

1er MINEUR.

Le mariage donc!

2e MINEUR.

Tant mieux! c'est une nouvelle occasion de boire *(levant son verre)*. Au mariage de M. Alexis et de Mademoiselle Mézélie!

TOUS.

Hurrah!

BRADSTON.

Eh bien! on ne m'invite pas, moi?

1er MINEUR.

Oh! le père Abraham! d'où sortez-vous donc, vertueux patriarche?

BRADSTON.

Il y a deux heures que je suis là; seulement, je m'étais endormi sur le coin de la table.... après un bon déjeûner.

2e MINEUR.

Bon! prenez un verre et buvez avec nous: ce n'est pas défendu par Moïse de boire du vin.

BRADSTON.

Au contraire; quand on est invité c'est un devoir d'accepter. Mais d'abord, à qui buvez-vous?

1er MINEUR.

Vous n'avez pas entendu? Vous descendez donc du Mont Sinaï?

BRADSTON.

Je dormais à moitié.

2e MINEUR.

Eh bien! nous buvions au futur mariage....

1er MINEUR.

Dis au prochain mariage.

2e MINEUR.

Eh bien! nous buvions au prochain mariage de M. Alexis avec mademoiselle Mézélie.

BRADSTON.

Et qu'est-ce que c'est que M. Alexis ?

1er MINEUR.

C'est le fils de notre patron, M. Tayeur.

BRADSTON.

Et avec qui souhaitez-vous qu'il se marie?

2e MINEUR.

Avec mademoiselle Mézélie de Saint-Denis.

BRADSTON.

Et qu'est-ce que mademoiselle Mézélie? C'est un joli nom que celui de Mézélie!

1er MINEUR.

Comment, vous ne connaissez pas sa mère, la baronne de Saint-Denis?

BRADSTON.

Si fait; mais je croyais que la jeune fille avait perdu un fiancé qu'elle adorait et qu'elle avait juré de ne se marier jamais.

2e MINEUR.

Ah! oui, dans le premier moment on fait de ces serments-là; on s'habille tout de deuil; on restera vêtue de noir toute la vie; on coupe ses cheveux, on ne veut plus être belle pour personne. Six mois après on met une robe blanche, et l'on se marie à la Titus. C'est l'histoire de toutes les fiancées et de toutes les veuves que j'ai connues.

BRADSTON.

Et vous croyez que ce sera celle de mademoiselle.... Comment donc l'appelez-vous?

1er MINEUR.

Mézélie....

BRADSTON.

Mézélie..... c'est cela. Croyez-vous qu'elle repassera par ici?

2e MINEUR.

Certainement qu'elle repassera. Après?

BRADSTON.

Après.... Je serais bien heureux de lui vendre quelque chose.... une paire de boucles-d'oreilles que j'ai là dans ma boîte.

1er MINEUR.

Ah! elle est trop riche pour acheter du faux; elle n'achète que du vrai, elle.

BRADSTON.

Bah! c'est si bien imité. Voyez plutôt. *(Il tire un écrin, et de l'écrin une paire de boucles-d'oreilles.)*

TOUS.

Oh! que c'est beau! *(Le 2e Mineur veut toucher.)*

BRADSTON.

Ne touchez pas, ça brûle!

UN MINEUR.

Et parole d'honneur, c'est faux, cela?

BRADSTON.

Tout ce qu'il y a de plus faux!

1er MINEUR.

Voyez donc ces grosses pierres comme elles brillent! Si c'était du vrai, il y en aurait pour beaucoup d'argent, n'est-ce pas?

BRADSTON.

Il y en aurait pour cinquante à soixante mille francs; mais c'est du faux, du vrai faux.

2e MINEUR.

Oh! nous vous croyons: un pauvre diable comme vous ne s'amuserait pas à porter 50,000 francs de diamants dans une mauvaise petite boîte de trente sous, au lieu de s'en faire 2,500 francs de revenu et de vivre comme un prince.

BRADSTON.

A la bonne heure ! Vous êtes un homme d'esprit, vous.

1er MINEUR.

Ne disiez-vous pas tout-à-l'heure que vous voudriez revoir la jeune fille?

BRADSTON.

Oui.

1er MINEUR.

Eh bien ! la voilà qui revient. Le fait est qu'elle est crânement jolie.

BRADSTON.

Vous trouvez ?

1er MINEUR.

Je le crois bien.

BRADSTON.

Avez-vous des enfants ?

1er MINEUR.

Moi ?

BRADSTON.

Oui, vous !

1er MINEUR.

J'ai une fille.

BRADSTON.

Quel âge a-t-elle ?

1er MINEUR.

Douze ans.

BRADSTON.

Jolie ?

1er MINEUR.

Presque aussi jolie que mademoiselle Mézélie.

BRADSTON.

Tenez, donnez-lui ce petit collier.

1er MINEUR.

Du corail ?

BRADSTON.

Du faux corail, bien entendu ; ça l'amusera.

1er MINEUR.

Mais à quel propos ?

BRADSTON.

Chut ! c'est pour l'enfant. J'aime les enfants, moi. Prenez donc.... mais prenez donc !

1er MINEUR.

En voilà un drôle de Juif ! Je ne veux pas lui faire de la peine en le refusant.... Merci, père Abraham.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *puis* MAGARTHY *et* MADAME TAYEUR.

BRADSTON (*regardant*).

Bon ! elle s'arrête à faire l'aumône à une vieille femme.... la vieille femme lui raconte ses malheurs... Si elle l'écoute elle en a pour dix minutes. Magarthy et Madame Tayeur viennent seules ; tant mieux !

MADAME TAYEUR.

Vous n'avez aucun besoin de rentrer, vous. Je rentre, moi, parce que j'ai à écrire.

BRADSTON (*imitant le Juif allemand*).

Un joli choix de bijoux, Mesdames : voulez-vous m'acheter quelque chose ?

MAGARTHY (*le reconnaissant*).

Bradston !

MADAME TAYEUR.

Qu'avez-vous ?

BRASDTON.

Un joli choix de bijoux, Mesdames.

MADAME TAYEUR.

Nous n'avons besoin de rien. Venez-vous, Baronne ?

MAGARTHY.

Allez devant, chère amie ; nous voilà chez nous. Moi, je jeterai un coup-d'œil sur les marchandises de ce brave homme.

MADAME TAYEUR.

Vous rentrerez avec les enfants.

MAGARTHY.

Oui. *(Madame Tayeur sort.)*

SCÈNE VIII.

BRADSTON, MAGARTHY.

MAGARTHY.

Toi ici ! Que veux-tu ?

BRADSTON.

Je veux t'empêcher de faire une nouvelle infamie.

MAGARTHY.

Le négrier Bradston, commis-voyageur pour la morale ?

BRADSTON.

Je ne suis plus le négrier Bradston, tu le sais bien ; je suis le père de Mézélie.

MAGARTHY.

Et comme ce père aime son enfant, avant tout il tue l'homme que son enfant aimait, et habille sa fille de deuil.

BRADSTON.

Quand j'ai tué le prince d'Armagne, j'ignorais que Mézélie était ma fille.... et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour

éviter ce duel du moment où je l'ai vue, sans savoir qui elle était.

MAGARTHY.

Oui, et aujourd'hui que tu le sais, aujourd'hui que j'ai l'espoir d'effacer ses larmes par un nouvel amour, aujourd'hui que je m'efforce, — toujours au profit de son bonheur, — à défaut du titre et de la haute position que tu lui as enlevée, de lui donner un mari trois ou quatre fois millionnaire, tu viens et tu dis: J'aime tant ma fille que je veux qu'elle ne quitte un deuil que pour en prendre un autre. — C'est un étrange amour que le tien, Bradston!

BRADSTON.

C'est le fils de ton amant que tu as choisi pour faire oublier le Prince à ton enfant?

MAGARTHY.

J'ai choisi, non pas le fils de mon amant, mais le jeune homme beau, élégant et riche, qui pouvait faire oublier à Mézélie le fiancé qu'elle pleurait.

BRADSTON.

Et Mézélie a oublié?

MAGARTHY.

Mézélie soupire encore, mais elle ne pleure plus. Sa douleur est devenue de la mélancolie, et parfois, au milieu de cette mélancolie, un mot d'Alexis fait éclore un sourire, comme au premier rayon du soleil on voit une primevère percer les dernières neiges. Alexis est le fils de mon amant, dis-tu? Qui le sait que M. Tayeur est mon amant? Une fois les enfants mariés, qui s'inquiétera de leur passé? Personne. Une jeune fille excite toutes les curiosités: — Que fait sa mère? — D'où vient-elle? Est elle riche: d'où tire-t-elle sa fortune? La femme de M. Alexis Tayeur n'est plus la fille de Magarthy, n'est plus la fille de la baronne de Saint-Denis. Le père et la mère de tout autre qui voudra

épouser Mézélie s'inquiéteront, prendront des renseignements : les renseignements conduiront à ceci : Fille d'esclave et de négrier ! M. et Madame Tayeur verraient cette union avec bonheur, et ne s'informeront point. Ainsi donc, crois-moi, Bradston, j'ai fait de la fille d'une esclave, de la fille d'une femme que la fatalité a lancée dans la voie mauvaise, de la fille d'une courtisane sans éducation, une vierge pure, une jeune fille instruite, modeste, aimante. Laissez-moi faire d'elle une femme heureuse. J'ai su me séparer d'elle pour ne pas troubler son bonheur.

BRADSTON.

Es-tu capable de faire cela, Magarthy?

MAGARTHY.

Je n'ai pas d'autre but.

BRADSTON.

Songe que je veille sur toi et sur elle, et que si tu t'écartes de tes promesses, je n'ai qu'un mot à dire pour tout empêcher.

MAGARTHY.

Dis ce mot, et Mézélie, lasse du monde, méprisant son père, méprisant sa mère, se méprisant elle-même, n'aura plus qu'à se retirer dans un couvent.

BRADSTON.

Je me tairai, mais je veux la voir, je veux lui parler, ne fût-ce qu'une minute. Je n'ai entendu le son de sa voix que pour me maudire : je veux que de nouvelles paroles chassent de mon souvenir les anciennes ; je veux que la voix douce me fasse oublier la voix irritée.

MAGARTHY.

Mais tu sais bien que si tu te fais connaître d'elle, tu n'as à attendre d'elle que des malédictions !

BRADSTON.

Je ne demande pas à être connu d'elle ; je demande

qu'elle s'approche de moi, que je la regarde, qu'elle me parle comme à un étranger : cela me suffira. Je demande à lui faire un cadeau quelconque, à lui offrir un objet qu'elle portera sur elle, une espèce de talisman qui la rapproche de moi. Tiens, voici des boucles-d'oreilles qui valent soixante mille francs.

MAGARTHY.

Soixante mille francs, dis-tu?

BRADSTON.

O reine du mensonge! il te faut la preuve, n'est-ce pas? Tiens, voici le reçu du marchand.

MAGARTHY.

Mais tu ne peux, sans lui dire qui tu es, lui donner des boucles-d'oreilles de soixante mille francs.

BRADSTON.

Non, mais je puis les lui vendre pour du faux, pour cinquante ou soixante francs. Eh bien! que je la voie, qu'elle me parle, qu'elle me sourie, et je me tairai.

MAGARTHY.

La voici avec M. Tayeur et Alexis. Laisse-moi parler.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TAYEUR, ALEXIS, MÉZÉLIE.

MÉZÉLIE.

Ah! chère maman, je te croyais rentrée depuis longtemps.

MAGARTHY.

Non, j'étais restée à regarder les bijoux de ce brave homme. Il m'a suppliée de te laisser examiner sa collection : il prétend que cela lui portera bonheur d'être étrenné par toi.

BRADSTON.

Ah oui, Mademoiselle, je serais bien heureux!...

MÉZÉLIE.

Mais en effet, voyez donc, Monsieur Alexis, voilà de très-jolis bijoux.

ALEXIS.

Vraiment oui. Mais il est impossible que ce soient de vraies pierreries que vous avez là, mon brave homme; il y en aurait pour trois cent mille francs.

BRADSTON.

Aussi, est-ce du faux. Mais voyez comme c'est imité! Voilà des boucles-d'oreilles, par exemple....

MÉZÉLIE.

Oh! mais vois donc, mère, comme elles sont jolies!

ALEXIS.

Quel malheur que ce ne soient pas de vrais diamants!

MÉZÉLIE.

Et pourquoi cela?

ALEXIS.

Parce que si c'étaient de vrais diamants, je demanderais à la Baronne la permission de vous les offrir.

MÉZÉLIE.

Et comme elles vaudraient cinquante mille francs, je serais obligée de les refuser; tandis que valant.... (*à Bradston*). Combien valent-elles?

BRADSTON.

Pour vous, ma belle demoiselle, et à la condition que vous les porterez, cinquante francs.

MÉZÉLIE.

Tandis que valant cinquante francs, je puis les accepter. Mère, permets-tu que M. Alexis me donne ces boucles-d'oreilles?

MAGARTHY.

Avec plaisir, mon enfant.

ALEXIS.

Tenez.

BRADSTON.

Pour qu'il me porte bonheur, il faut que cet argent me vienne de Mademoiselle, et que je le reçoive de sa main.

MÉZÉLIE.

C'est bien. *(Elle fouille à sa bourse.)*

ALEXIS.

Pardon, ce ne sont point là nos conventions.

MÉZÉLIE.

Bon ! vous me les rendrez.

BRADSTON.

Vous êtes une brave enfant. Comment vous nommez-vous?

MÉZÉLIE.

Mézélie.

BRADSTON.

Merci, Mézélie!

MAGARTHY *(à Bradston)*.

Et maintenant, vous êtes content?

BRADSTON.

Plus que content, heureux!

MAGARTHY.

Alors, nous pouvons nous en aller.

TAYEUR.

Voilà un singulier Juif.

MAGARTHY.

Venez.

TAYEUR.

Mais les enfants....

MAGARTHY.

Les voilà devant nous. *(Ils sortent.)*

SCÈNE X.

BRADSTON, MINEURS.

BRADSTON.

Garçon! du vin, de la bière, des verres pour tout le monde. C'est moi, le père Abraham, le vieux Juif avare, c'est moi qui paie.

1er MINEUR.

Ah! mais vous allez vous ruiner?

BRADSTON
(mettant une poignée d'argent sur la table).

Allons donc, quand il n'y en aura plus, il y en aura encore!

UN MINEUR.

Ah ça! mais, père Abraham, je ne vous reconnais plus!

BRADSTON.

Ni moi, mes enfants! Il y a dix ans que je ne me suis senti si gai et si joyeux! Il manque des verres. Garçon! des verres! que chacun puisse boire à la santé de la belle enfant qui m'a étrenné!

TOUS.

Hurrah pour le père Abraham!
(Tous les mineurs l'entourent le verre levé.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, TAYEUR, DEUX GENDARMES.

TAYEUR
(entrant avec les deux gendarmes, et rompant le cercle qui entoure Bradston).

Arrêtez cet homme!

TOUS.

Lui, le père Abraham?

BRADSTON.

Et pourquoi m'arrêter?

TAYEUR.

Mais tout simplement parce que vous êtes un voleur!

BRADSTON (*de sa voix naturelle*).

Un voleur, moi! Mille tonnerres! qui a dit cela?

2e MINEUR.

Bon! voilà qu'il n'est plus Allemand maintenant.

TAYEUR.

Ces boucles-d'oreilles que vous avez vendues à la fille de la Baronne....

BRADSTON.

Eh bien! elles ne valent pas cinquante francs peut-être?

TAYEUR.

Elles valent 60,000 francs; donc elles ne peuvent être que le fruit d'un vol.

BRADSTON.

Qui vous a dit cela?

TAYEUR.

Voilà la facture du bijoutier. Cet homme a volé, peut-être assassiné le propriétaire du bijou, et ne sachant comment s'en débarrasser, il l'a vendu à vil prix. Qu'as-tu à répondre?

BRADSTON.

Rien. — Arrêtez-moi. C'est ailleurs qu'ici que l'explication doit avoir lieu. — Ah! Magarthy! nous nous reverrons!

LES GENDARMES.

Suivez-nous!

BRADSTON.

Me voici, Messieurs; marchons!





ACTE CINQUIÈME.

Une villa à Saint-James.

Un élégant Salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME TAYEUR (*seule, lisant*).

C'est fort intéressant ; mais quel rapport ce livre de Michel Masson peut-il avoir avec ma situation présente ? Je m'y perds. Avant-hier, au Bois, où j'étais seule, un homme s'approche de ma voiture, et me jette ce volume avec cette lettre singulière. (*Elle lit.*) « Madame, lisez dans » ce livre la Nouvelle intitulée : UNE MÈRE. Après-demain » cette prière vous sera expliquée. Mais pour des motifs de » la plus haute gravité, ne parlez à personne de ce livre » ni de cette lettre. Seulement veillez à ce que la petite » porte de votre jardin reste ouverte. Mardi matin à dix » heures trouvez-vous seule dans votre salon, et vous y » recevrez une visite ou une nouvelle lettre qui vous expli- » quera tout. » — Pas de signature. J'ai moi-même été ouvrir la porte du jardin ; dix heures vont sonner, et j'attends à l'endroit indiqué. Que vais-je apprendre? Je sens que quelque chose d'extraordinaire se prépare. Depuis

un an, et surtout depuis le mariage d'Alexis avec la fille de la créole, mon mari a énormément changé à mon égard. (*L'heure sonne.*) Dix heures. Des pas dans le couloir, la porte s'ouvre ; un homme. Enfin, je vais savoir le mot de toute cette énigme.

SCÈNE II.

MADAME TAYEUR, BRADSTON.

BRADSTON.

Vous êtes seule : merci, Madame.

MADAME TAYEUR.

C'est vous, Monsieur, qui m'avez fait remettre ce volume et cette lettre ?

BRADSTON.

Oui, Madame.

MADAME TAYEUR.

Vous m'y promettez une explication qui intéresse mon bonheur.

BRADSTON.

Et votre honneur, Madame.

MADAME TAYEUR.

Parlez, Monsieur, je vous écoute.

BRADSTON.

Avez-vous remarqué, depuis un an à peu près, quelque changement dans le caractère de votre mari ?

MADAME TAYEUR.

En effet, je me suis souvent demandé d'où ces changements pouvaient venir, et je cherchais tout-à-l'heure encore si la cause n'en était point en moi.

BRADSTON.

Et dans votre entourage habituel, Madame, n'avez-

vous pas à vous plaindre de la négligence, sinon de l'oubli de quelques devoirs sociaux à votre égard ?

MADAME TAYEUR.

Lorsque nous quittâmes l'Alsace pour Paris, mon mari donna des bals et des fêtes splendides. Il s'agissait de célébrer le mariage de notre fils avec mademoiselle de Saint-Denis ; nous eûmes tout Paris à nos soirées. Mais, chose étrange et que j'ai remarquée, aussitôt après, la plupart de nos connaissances changèrent de manières à notre égard. Nous eûmes beau donner les mêmes fêtes, de plus belles encore, nos salons se dégarnirent, et à la suite de lettres d'excuses et de refus polis, ils devinrent à peu près déserts ; tandis que le matin, chose inexplicable, les visites abondaient chez moi et chez mes filles.

BRADSTON.

A quelle époque la baronne de Saint-Denis vint-elle demeurer chez vous ?

MADAME TAYEUR.

En même temps que sa fille : les deux femmes s'aimaient trop pour se quitter.

BRADSTON.

Et vous n'avez pas remarqué une certaine coïncidence entre l'entrée de madame de Saint-Denis chez vous, et la désertion que vous avez remarquée ?

MADAME TAYEUR.

Vous m'y faites songer. Mais quelle analogie ces deux faits peuvent-ils avoir entre eux ? Madame de Saint-Denis est une femme charmante, bien plus faite pour attirer les hommes dans un salon que pour les en chasser.

BRADSTON.

Aussi vous avez dû remarquer que ce n'était pas les hommes qui vous faisaient défaut.

MADAME TAYEUR.

C'est vrai, mais les jeunes gens, mais les mères, mais les filles. Y a-t-il donc quelque chose d'irrégulier dans la conduite de madame de Saint-Denis?

BRADSTON.

Ayez la bonté de sonner, Madame.

MADAME TAYEUR.

Et vous?

BRADSTON.

Je me cacherai derrière ce paravent, pendant que vous donnerez un ordre au domestique.

MADAME TAYEUR.

Quel ordre?

BRADSTON.

Celui de porter ce livre à madame Magarthy, en la priant de lire à son tour la Nouvelle que vous avez lue et qui est intitulée : UNE MÈRE.

MADAME TAYEUR

(*sonne. Bradston se cache derrière le paravent. Le Domestique entre.*)

Portez ce livre à madame la Baronne, et priez-la de lire le plus tôt possible la Nouvelle que je lui indique. (*Le Domestique prend le livre et sort. Bradston reparaît.*) Vous voyez, Monsieur, que je me conforme à vos désirs, sans même vous en demander l'explication.

BRADSTON.

L'explication est dans cette lettre. Appelez à votre aide tout votre courage : il s'agit de supporter une grande douleur, que je vous cause bien à regret, Madame, pour vous en épargner de plus grandes encore.

MADAME TAYEUR.

Oh mon Dieu ! que voulez-vous dire ? (*Elle veut ouvrir la lettre.*)

BRADSTON (*l'arrêtant*).

Vous lirez quand je ne serai plus là, Madame. Seulement, souvenez-vous que quoique vous appreniez par cette lettre, vous avez deux enfants qu'on appelle, l'un Alexis, l'autre Mézélie, et que ces deux enfants sont innocents de toute souillure, purs de tous crimes; qu'ils doivent tout ignorer, la faute comme le châtiment. Promettez-moi cela, Madame, et lisez.

MADAME TAYEUR.

Je vous le jure. Mais qui êtes-vous?

BRADSTON.

Je suis un étranger, que la fatalité force pour un instant à entrer dans votre vie, mais qui en sortira aujourd'hui pour toujours. Ce soir je partirai pour l'Amérique, Madame, et vous n'entendrez plus parler de moi. Adieu, Madame. Lisez maintenant. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MADAME TAYEUR (*seule*).

C'est étrange, la vue de cet homme m'a glacée. Un malheur me menace. Quel malheur? et pourquoi mêler mes chers enfants à tout cela? Je m'y perds. Voyons, puisque je n'ai qu'à jeter les yeux sur ce papier pour tout savoir. Je tremble. L'écriture de Tayeur. A qui est adressée cette lettre? A Madame la Baronne de Saint-Denis. « Chère Magarthy.... » Ah! j'ai mal lu! « Celui qui t'a aimée, qui t'aime et t'aimera toujours.... Tayeur. » Quelle date a cette lettre? Plus d'un an! ... Oh! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! Comme ils m'ont trompée! Cette femme, cette misérable, qui s'est glissée chez moi

comme un reptile! Ah! tout m'est expliqué! Le changement de caractère de mon mari, l'abandon de mon salon!.. On m'a crue complice de leur adultère, ou du moins on m'a soupçonnée de fermer les yeux! Oh! cet homme avait raison: les pauvres enfants! la pauvre Mézélie si douce, si pure, si aimante, est innocente du crime de sa mère. Il ne faut pas qu'il retombe sur elle. *(L'apercevant à travers les carreaux.)* La voilà. Oh! ma tête s'égare! Je ne saurais que lui dire. *(Elle se sauve.)* Un peu de calme, mon Dieu! un peu de calme! *(Elle sort.)*

SCÈNE IV.

MÉZÉLIE, ALEXIS, MAGARTHY, TAYEUR.

MÉZÉLIE
(regardant par une croisée ouverte).

Tiens, je croyais que maman était là?

ALEXIS *(sautant par la fenêtre).*

Non, personne. Mère! mère! *(A Mézélie qui entre.)* Tu te trompais. Elle n'y est pas.

TAYEUR *(entrant).*

Elle ne tardera pas à venir. *(Il prend un journal et lit.)*

MAGARTHY *(le livre à la main).*

« Madame vous prie de lire ce livre à l'endroit indiqué. » Que veut dire cette invitation?... Il y a une singulière analogie entre la situation de cette mère et la mienne. Continuons. *(Elle s'assied et lit.)*

MÉZÉLIE *(assise sur le canapé, à Alexis).*

Venez ici, Monsieur, et mettez-vous à genoux.... Aidez-moi à dévider ma laine.

ALEXIS.

Volontiers.

MÉZÉLIE.

Vous savez que cette laine est destinée à vous broder un beau fauteuil. C'est une surprise que je vous fais.

ALEXIS.

Sois tranquille, je te promets d'être très étonné. Tu ne t'ennuies pas à la campagne ?

MÉZÉLIE.

C'est à Paris que je m'ennuyais. Toujours la même chose : des bals où l'on va non pas pour danser, mais pour se faire voir ; des théâtres où l'on joue la comédie bien plus dans la salle que sur la scène ; des veilles continuelles : pas un moment à soi !

ALEXIS.

Tu as bien raison : on n'a pas le temps de s'aimer. On vit pour les autres.

MÉZÉLIE.

Tandis qu'à la campagne.... *(Alexis lui baise les mains.)* Au voleur !

TAYEUR.

Avez-vous bientôt fini de roucouler ! Vous m'empêchez de deviner les intentions de M. de Bismarck.

ALEXIS.

Ah ! c'est un monsieur qui ne roucoule pas, celui-là.

MÉZÉLIE.

Bon ! encore cassée ! En vérité, mon ami, je travaille pour le roi de Prusse !

MAGARTHY.

Il est impossible que ce soit le hasard qui ait poussé Madame Tayeur à me mettre ce livre entre les mains. Cette mère qui pour sauvegarder le bonheur de son enfant, est obligée de faire croire à sa mort ! c'est épouvan-

table ! *(rêveuse.)* Et cependant, elle fit ce qu'elle devait faire !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME TAYEUR.

MAGARTHY.

Madame Tayeur. On dirait qu'elle a pleuré.

MÉZÉLIE.

Ah ! voici maman. *(Elle l'embrasse.)*

ALEXIS.

Et moi, mère ?

TAYEUR.

C'est cela, étouffez-la tout de suite.

MADAME TAYEUR.

Ce serait une mort heureuse que celle d'une mère étouffée par les baisers de ses enfants.

MAGARTHY.

Comment vous portez-vous ce matin, Madame !

MADAME TAYEUR.

Très-bien ! *(A part.)* Sa voix tremble : elle a lu !

TAYEUR.

Très-bien.... très-bien.... Je ne trouve pas, moi ; tu as l'air tout soucieux.

MAGARTHY.

Seriez-vous souffrante ? Voudriez-vous que....

MADAME TAYEUR.

Je n'ai besoin de rien ; je vous remercie.... J'ai un peu de migraine, voilà tout. J'ai lu avec une trop grande assiduité peut-être un livre que j'ai trouvé si intéressant, que je vous l'ai envoyé, Madame, en vous recommandant de lire la Nouvelle intitulée : UNE MÈRE. L'avez-vous lue ?

MAGARTHY.

C'est une bien triste histoire.

MADAME TAYEUR.

Elle est vraie!

MAGARTHY.

Vous croyez?

MADAME TAYEUR.

J'en suis sûre.

TAYEUR.

Qu'est-ce que cette histoire?

MADAME TAYEUR.

Je vous la dirai plus tard, mon ami.

TAYEUR.

Quand tu voudras. Je ne suis pas curieux.

MÉZÉLIE.

Maman ne m'a jamais laissé lire de romans; mais maintenant que je suis mariée.... tu m'en achèteras.... n'est-ce pas, Alexis?

ALEXIS.

Ma foi non. Dans les romans il y a des femmes qui trompent leurs maris.

MADAME TAYEUR.

On y voit même des maris qui trompent leurs femmes.

MÉZÉLIE.

Alors je ne veux pas lire de romans. Tu ne me tromperas jamais, n'est-ce pas, Alexis?

ALEXIS.

Jamais.

MÉZÉLIE.

Tant mieux pour toi.... je te ferais pendre. Un mari qui trompe sa femme, pendu! Je connais le Code.

ALEXIS.

Comment? comme cela? pour la première fois pendu?

MÉZÉLIE.

C'est afin qu'il ne recommence pas.

MAGARTHY

(allant s'asseoir près de Madame Tayeur).

Ils sont charmants, n'est-ce pas?

(Madame Tayeur se lève vivement et passe derrière les deux jeunes gens.)

MADAME TAYEUR

(les serrant entre ses bras).

Aimez-vous bien, mes enfants; aimez-vous toujours, surtout!

MAGARTHY *(bas, à Tayeur).*

Qu'a-t elle donc?

TAYEUR.

Elle est nerveuse, je présume; puis le temps est à la pluie.

LE DOMESTIQUE *(ouvrant la porte).*

Madame est servie.

MAGARTHY.

Je vous demanderai la permission de ne pas déjeûner ce matin.

MÉZÉLIE.

Es-tu malade, petite mére?

MAGARTHY.

Non, mais je n'ai pas faim.

MADAME TAYEUR.

Restez-vous ici, Madame?

MAGARTHY.

Oui.

MADAME TAYEUR.

Serais-je sûre de vous trouver seule, après le déjeûner.

MAGARTHY.

Certainement...

MADAME TAYEUR.

Attendez-moi alors; j'ai une communication à vous faire.

ALEXIS.

Allons déjeûner.

TAYEUR.

Décidément, il se passe quelque chose d'insolite ce matin.

MAGARTHY.

J'ai peur. (*Tous sortent, excepté Magarthy, qui tombe dans un fauteuil.*)

SCÈNE VI.

MAGARTHY, *puis* BRADSTON.

MAGARTHY.

Que me veut-elle? et que signifie ce rendez-vous qu'elle me demande? Elle si calme et si douce d'habitude, sa voix était rude et irritée. Oh! si Bradston n'était pas dans les prisons de Strasbourg, je dirais que c'est lui encore qui amasse sur ma tête l'orage qui menace d'éclater.

BRADSTON

(*qui a paru derrière Magarthy dès les premiers mots*).

Et tu ne te tromperais pas, Magarthy.

MAGARTHY.

Encore toi!

BRADSTON.

Moi toujours.

MAGARTHY.

Je croyais pourtant bien que les verroux et les barreaux d'une prison me répondaient de toi.

BRADSTON.

Bon!... est-ce qu'il y a des verroux, des barreaux, des prisons pour un homme qui a deux millions de fortune! Tu t'es dit: arrêté sous un faux nom et pour un

faux crime, il faudra, s'il veut échapper à cinq ou six ans de galères, qu'il dise ses vrais crimes et son vrai nom! Tu as oublié la clef d'or qui ouvre toutes les portes, Magarthy.

MAGARTHY.

Eh bien, que me veux-tu encore?

BRADSTON.

Je veux te dire que tu as manqué à la parole que tu m'avais donnée.

MAGARTHY.

A laquelle?

BRADSTON.

Ne m'avais-tu pas dit: « Laisse-moi assurer le sort de notre enfant, et à l'instant je me séparerai d'elle? » Je t'ai crue, car je ne pensais pas qu'une femme pût faire entrer l'adultère dans la maison qui a reçu sa fille. Mais Magarthy, c'est Magarthy, c'est-à-dire la femme qui ne recule devant rien. Elle pouvait vivre dans le même pays, dans la même ville, dans la même rue que son amant, et alors toutes les apparences étaient sauvées. Non! il lui a fallu le même toit! Tu crains donc bien qu'il ne t'échappe avant que tu ne l'aies ruiné tout-à-fait de fortune et d'honneur? Et tu n'as pas compris, tu n'as pas voulu comprendre que le jour où tu serais connue, où le scandale éclaterait, où la honte t'éclabousserait des pieds à la tête, la moitié de cette honte rejaillirait au visage de ton enfant? J'ai cru que dans ce corps, tout entier voué au démon, il y avait un coin du cœur sanctifié par l'amour maternel: je me trompais. Celle qui a été mauvaise fille, ne pouvait être une bonne mère.

MAGARTHY.

Et c'est justement parce que j'aime ma fille au-dessus de tout, que je n'ai pas eu la force de la quitter. La quitter, c'est mourir!

BRADSTON.

Voyons, écoute; il est encore temps. Sors de cette maison à l'instant même. Ecris à Madame Tayeur une lettre dans laquelle tu lui avoueras tout, en la conjurant de te pardonner. Donne un dernier rendez-vous à ta fille où tu voudras, pour lui dire adieu. Prétexte une nécessité quelconque de quitter la France.... et si tu ne veux pas me suivre, va de ton côté, moi du mien. A cette condition je me tais, et je te sauve l'infamie d'être chassée de cette maison.

MAGARTHY.

Chassée de cette maison! Et qui oserait donc, Tayeur vivant, me chasser de chez lui?

BRADSTON.

Celle qui en a le droit, et à la voix de laquelle ton orgueil ploiera comme un roseau!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TAYEUR.

MAGARTHY (*l'apercevant*).

Oh! Tayeur, viens ici. Sais-tu ce que me dit cet homme? Il me dit que, toi vivant, devant toi, à ta face, on me chassera de ta maison.

TAYEUR.

Et qui es-tu pour dire cela à la femme que j'aime?

BRADSTON.

Je suis le premier amant de cette femme, si toutefois elle a eu un premier amant; je suis celui qui a fait manquer son mariage avec Lauménil; je suis celui qui a tué le prince d'Armagne; je suis le Juif Abraham que tu as fait arrêter comme voleur de diamants; ou plutôt je ne

suis rien de tout cela : je suis le négrier Bradston ! le père de Mézélie !

MAGARTHY.

Madame Tayeur ! Silence !

BRADSTON.

Tu as voulu que la punition fût égale à la faute, soit. Vois ton juge, Magarthy ; tu me reverras lorsque ton arrêt sera prononcé !

(Il sort par une porte, tandis que Madame Tayeur entre par l'autre.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADAME TAYEUR.

MADAME TAYEUR.

Je ne comptais trouver ici que cette femme : je vous trouve réunis.... tant mieux !

TAYEUR.

Ah ! ah ! toi aussi !

MADAME TAYEUR.

Moi surtout.

TAYEUR *(essayant de rire)*.

Quelle solennité.

MADAME TAYEUR.

Ne riez pas, mon ami.... et asseyez-vous, comme a déjà fait Madame, qui ne s'est point assise, mais dont les genoux ont fléchi.

TAYEUR.

Merci. Je resterai debout.... J'espère que le sermon ne durera pas longtemps.

MADAME TAYEUR.

Vous vous trompez, il sera long, et vous l'écouterez jusqu'au bout, je l'espère. — Mon ami, répondez-moi

franchement. Depuis le jour où vous m'avez connue, alors que vous étiez commis chez mon père, depuis le jour où j'ai dû baisser les yeux, en rougissant, devant ces trois mots prononcés par vous : *Je vous aime....* depuis notre mariage, depuis les jours inquiets et tourmentés qui l'ont suivi, jusqu'au moment où nous sommes parvenus à dompter la fortune, avez-vous jamais eu à vous plaindre de la compagne que vous vous étiez choisie?

TAYEUR.

Suzanne !... je ne puis que te répéter ce que je t'ai déjà dit mille fois : tu as été depuis vingt-quatre ans l'ange de mon foyer.... Si j'ai acquis une fortune colossale, c'est à tes soins dévoués que je la dois.... Tu m'as soutenu dans la lutte, relevé dans les défaillances, encouragé dans le succès. Enfin, tu m'as guidé dans ce chemin si difficile, et à travers ces spéculations aventureuses qui conduisent parfois à la richesse, mais plus souvent à la misère et même au déshoneur.

MADAME TAYEUR.

Oui, je me souviens de ce temps béni, où le travail égayait seul nos longues journées. Mais lorsque parvenus au bien-être, nous n'avons plus eu besoin de consacrer le quart ou la moitié de nos nuits à un travail opiniâtre, n'ai-je pas continué à être pour vous, pour toi, mon ami, la femme fidèle que tu avais choisie? ai-je jamais pendant une heure, une minute, une seconde, laissé ma pensée errer de l'autre côté de mes devoirs et de ma tendresse exclusive pour toi? Réponds.

MAGARTHY.

Eh! Madame, M. Tayeur sait tout ce qu'il vous doit.

MADAME TAYEUR.

Je ne vous parle pas encore, Madame : quand je vous parlerai, vous répondrez. *(A son mari.)* Et cependant, mon ami,

j'étais jeune, j'étais belle, tu me le disais du moins, j'étais riche; mais jeunesse, beauté, fortune, tout cela n'était qu'un bouquet d'orgueil et de joie que j'étais heureuse de t'offrir, car chaque jour pour moi c'était la fête de ton amour et de ton bonheur. Ai-je jamais été, dans le monde, autre chose qu'une portion de toi-même? Tu sais bien que non.

TAYEUR.

Pourquoi ces reproches? Ne t'ai-je pas toujours aimée et respectée?

MADAME TAYEUR.

Tais-toi, car pour la première fois de ta vie, tu mens.

TAYEUR.

Suzanne!

MADAME TAYEUR.

Tais-toi, te dis-je! et regarde cette femme.

MAGARTHY.

Moi!... Mais où voulez-vous donc en venir, Madame?

MADAME TAYEUR.

Je ne vous parle pas encore! — Ainsi, après vingt-cinq ans d'une vie laborieuse, chaste, exemplaire, après avoir été loyale épouse et bonne mère, vous, mon mari, toi, Tayeur, le père de mes enfans, tu as osé introduire dans le sanctuaire de la famille, ta maîtresse, une fille perdue, une courtisane éhontée!

MAGARTHY.

Ah! pour cette fois, vous m'insultez, Madame!...

MADAME TAYEUR.

Mais dis-lui donc de se taire, à cette créature! Assez d'hypocrisie et de fausseté! Depuis une heure, je sais tout.

TAYEUR.

On t'a trompée: tu es folle!

MADAME TAYEUR.

On m'a trompée! Et cette écriture m'a-t-elle trompée

aussi? N'est-ce pas toi, n'est-cè pas ta main... et je dirai même, n'est-ce pas ton cœur qui a signé ce billet horrible qui m'a tout appris? Dis-moi que ce n'est pas toi, dis-moi qu'un faussaire a contrefait ton écriture; invente un intérêt à cela, et je te croirai.... Que t'avais-je fait pour me désespérer ainsi? Tu sais bien que dans le monde on rit des larmes qui coulent sur un visage de quarante ans. On croit qu'il n'y a que les jeunes cœurs qui souffrent et qui saignent! C'est encore-là une injustice des hommes envers nous. Oh! que je voudrais pouvoir t'ouvrir ma poitrine et te montrer mon cœur déchiré! La femme qui aime comme à vingt ans souffre comme à vingt, — plus encore, car elle souffre sans espoir! Dis: est-ce vrai? Réponds-moi, parle! parle donc! Mais tu comprends qu'il y a auparavant un acte de justice à accomplir, que je la réclame en mon nom, au nom de mon fils, au nom de la famille, au nom de la morale, au nom de la société! — Il faut que cette femme s'en aille!

TAYEUR.

Suzanne! pauvre Suzanne!

MADAME TAYEUR.

Oui, pleure, pleure! Ah! tu ne sais donc pas ce que c'est que la tendresse d'une femme comme moi!... Tu as cru, parce que la flamme de mon amour cessait de se faire jour comme autrefois, et se contentait de brûler au-dedans, tu as cru que j'étais morte à la jalousie! Oh! détrompe-toi; elle m'a mordu au cœur ce matin comme si j'avais encore vingt ans. Hélas! j'avais mis toute ma croyance et toute mon âme en toi! je te respectais comme un Dieu, et tu as tué d'un seul coup toutes mes croyances. Ton amour, ou plutôt ce doux sentiment qui succède à l'amour, et dont la base est une confiance mutuelle, c'était toute ma vie. Tu m'as tuée deux fois! Adieu mon bon-

heur ! Adieu ma vie ! Ah ! mon ami ! tu as commis un crime !

TAYEUR.

De grâce, calme-toi. Tout ce que je pourrai faire pour réparer ma faute, je le ferai.

MAGARTHY.

Monsieur, votre femme m'a insultée devant vous, et vous ne lui avez pas imposé silence.... Je me retire.

MADAME TAYEUR.

Non pas... Je n'ai pas fini. Restez, Mademoiselle. — Oui, vous partirez, mais comme vous devez partir. C'est-à-dire chassée par moi, entendez-vous ! Le droit de l'épouse légitime est écrit dans le Livre Saint ! Je suis chez moi, je suis sa femme: je vous chasse ! — Sortez maintenant, si vous voulez, retirez-vous maintenant, s'il vous plaît !

MAGARTHY.

Mais défendez-moi donc, Monsieur !

MADAME TAYEUR.

Vous êtes folle, Mademoiselle. Tayeur vous méprise et ne vous répondra même pas. Non, c'est moi le juge dans cette affaire, et voici l'arrêt que je rends : —Vous partirez ce soir.

MAGARTHY.

Et ma fille, Madame !

MADAME TAYEUR.

Ah ! le cœur a parlé, et c'est ce qui vous sauve ! Je voulais vous perdre, je voulais vous faire descendre si bas, que la fange et vous ne fissiez qu'une ; mais vous aimez votre enfant : il reste encore en vous quelque chose de saint et de sacré. Eh bien, moi aussi je l'aime, cette enfant, et il faut qu'elle soit heureuse !

MAGARTHY.

Il faut surtout quelle ignore toujours ...

MADAME TAYEUR.

Alors, partez ce soir.

MAGARTHY.

Eh bien, oui, je partirai. Vous n'entendrez plus parler de moi que pour apprendre à ma fille.... *(avec des larmes)* que pour lui apprendre que je n'existe plus. *(Elle tombe à genoux.)* Au nom de Mézélie, Madame, pardonnez-moi !

MADAME TAYEUR.

Relevez-vous, Madame, relevez-vous : voilà vos enfants.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALEXIS, MÉZÉLIE.

MÉZÉLIE.

Chère maman, voici une rose qu'un Monsieur nommé, je croix, Alexis Tayeur vient de me donner. Veux-tu l'accepter ?

MAGARTHY.

Oh ! oui, oui, ma chérie, avec bonheur !

ALEXIS.

Mais qu'avez-vous, ma mère ?

MÉZÉLIE.

En effet, on dirait que tu as pleuré.

ALEXIS.

Vois, mon père est sombre ; les yeux de ma mère aussi sont humides. Que se passe-t-il donc, au nom du Ciel ?

MAGARTHY.

Une nouvelle imprévue, mes amis. Il faut que je m'éloigne de vous, pendant quelque temps du moins.

MÉZÉLIE.

Oh mon Dieu ! Et quand pars-tu, bonne mère ?

MAGARTHY.

Demain ! *(A Madame Tayeur.)* Ce soir, je vous jure.

MÉZÉLIE.

Partir !... Et pourquoi cela ? pour aller où ?

ALEXIS.

Mais votre absence ne sera pas longue, du moins ?

MAGARTHY.

La plus courte possible. *(Bas à Madame Tayeur.)* Toujours ! toujours ! *(Haut.)* J'ai reçu une lettre de l'île Bourbon : notre fortune est menacée, et ma présence est indispensable.

MÉZÉLIE.

Mais je ne veux pas te quitter! Je pars avec toi. Je suis ta fille, ta fille unique!

MAGARTHY *(la prenant dans ses bras).*

Oh oui, oui! et ma fille chérie!

MÉZÉLIE.

Ma mère! ma mère!

MAGARTHY.

Emmenez-la, emmenez-la! Je n'ai plus de forces!

MADAME TAYEUR.

Ta mère, chère Mézélie, a des lettres à écrire, des ordres à donner. Il faut la laisser seule. Demain tu lui feras tes adieux.

MÉZÉLIE.

Mais en quoi ma présence la gêne-t-elle? N'est-ce pas, mère, que je ne te gêne pas?

MAGARTHY.

Va, ma fille, et reviens dans une heure.

MÉZÉLIE.

Oh! mais pourquoi donc voulez-vous que je vous quitte? *(A Alexis qui l'entraîne.)* Non! non! non!

MADAME TAYEUR.

Pauvre femme! *(A Mézélie.)* Va embrasser ta mère, Mézélie!

MAGARTHY.

Ma fille! ma fille!

MÉZÉLIE.

Dans une heure, n'est-ce pas? dans une heure!

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

MAGARTHY, *puis* BRADSTON.

MAGARTHY.

Jamais! jamais! Je ne dois plus la voir. Ah! la Providence est sévère. Il faut partir, il le faut. Oh! ce médaillon! son portrait, la première boucle de ses cheveux! *(le pressant contre son cœur)*. Il restera là toujours. Oh! je suis punie, bien punie! Mais elle ne saura rien. Adieu! adieu! Ma vie est finie maintenant! — Oh! seule! toute seule.

BRADSTON.

Tu te trompes: me voilà, Magarthy! non plus en antagoniste, mais en ami, en consolateur!

MAGARTHY.

Bradston!...

BRADSTON.

Viens, viens! Elle ne sera plus avec toi, c'est vrai, mais nous parlerons d'elle.

MAGARTHY.

Ah! dans cet espoir, je te suivrais, Satan!

FIN.

